

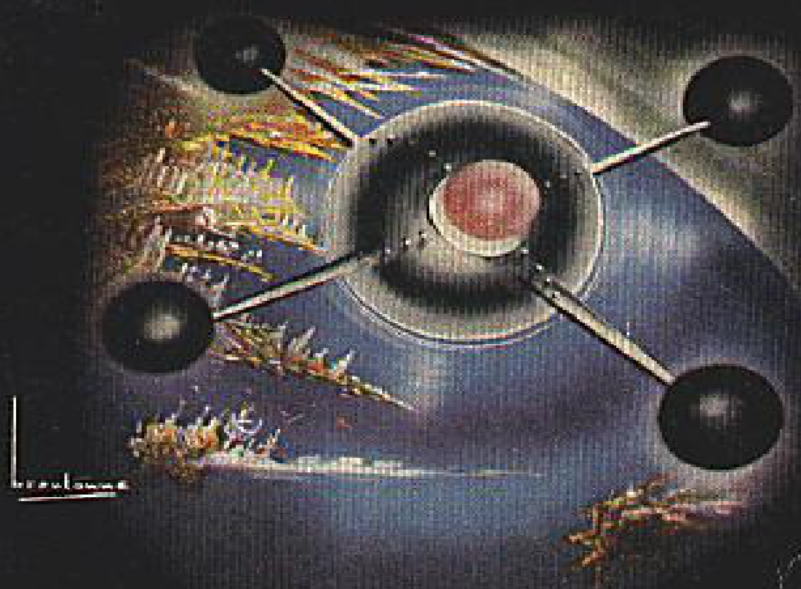
Fléau de l'Univers

RICHARD-BESSIERE, F.

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

Fléau de l'Univers



**F. RICHARD
BESSIERE**



★ ★ **ANTICIPATION** ★ ★

Editions
"Fleuve Noir"

F. RICHARD-BESSIERE

***FLÉAU
DE L'UNIVERS***

COLLECTION
« ANTICIPATION »

**EDITIONS « FLEUVE NOIR »
52, rue Vercingétorix, Paris XIV^e**

CHAPITRE PREMIER

L'homme s'était une fois de plus traîné jusqu'à la fenêtre à travers laquelle il voyait maintenant les brumes épaisses du soir envahir peu à peu le paysage désertique qui l'entourait.

Déjà, dans le ciel violacé, quelques points brillants apparaissaient çà et là, et dans une heure à peine ce serait la nuit, la nuit qui s'ajouterait à tant d'autres, mais qui serait peut-être la dernière pour cet homme, dont le visage ravagé par la fièvre se tendait dans une attente fébrile.

La main crispée sur son arme, il guettait, prêt à tout. D'un instant à l'autre, il s'attendait à LES voir surgir devant lui, aussi impitoyables qu'une meute de chiens dans la forêt. Il était seul, dans son refuge, et chaque mouvement lui causait une douleur affreuse qu'il surmontait avec l'énergie du désespoir. Même l'inconnu qui l'avait soigné s'était enfui, l'abandonnant à son triste sort, et il en vint à maudire cette jambe cassée qui lui était la plénitude de ses moyens.

Non, ils ne l'auraient pas vivant, il se défendrait jusqu'au bout s'il le fallait. Pourtant, sa mission était loin d'être achevée. Il fallait que l'on sache, que l'on comprenne la vérité, que ses semblables apprennent cette étrange odyssée. Il était encore le colonel Robert Davy aux yeux de ce nouveau monde qu'il avait appris à aimer de toute son âme. Il avait lutté sans contrainte pour cette planète, depuis le premier jour où les Terriens l'avaient conquise. Peu à peu, les colons avaient édifié cette nouvelle civilisation dont il faisait partie et il était fier de leur œuvre, fier de cette conquête de l'homme sur l'espace, fier de sa collaboration surtout.

Il avait vu jour après jour ses semblables lutter contre un monde hostile et inhospitalier, il avait vu bâtir les cités, tracer les routes, construire les usines destinées à l'approvisionnement de la nouvelle race, il avait vu les hommes créer toute une vaste organisation sur des bases solides et irréfutables.

Il avait connu cet esprit d'indépendance qui avait surgi soudainement au sein de la Société qui était la sienne. Il avait savouré la joie d'apprendre un jour que les colons de Terra II avaient définitivement rompu toutes relations avec la mère patrie, renouvelant au XXII^e siècle l'exploit illustre des premiers américains sur le Nouveau-Monde.

Certes, le XX^e siècle avait vu en différents points du globe la levée massive contre le colonialisme, souvent pour des causes assez discutables, mais, sur Terra II, la question avait été toute différente. Les exilés avaient eu trop de mal pour conquérir un monde quasi-stérile et il avait fallu toute l'ardeur d'une génération pour venir à

bout de toutes les difficultés qui s'étaient présentées à elle. La Terre les avait, corps et âmes, livrés à leur sort avec des moyens de fortune, avec l'espoir que, la chance aidant, cette poignée de conquérants pourrait un jour oublier tout ce qui leur avait été demandé et accepter le principe d'une coopération avec leur planète d'origine.

C'est là que les colons s'étaient dressés solidairement devant leurs frères, et qu'ils avaient proclamé leur indépendance, affirmant d'un coup leur souveraineté sur Terra II. Ce monde exigerait encore bien des sacrifices, des générations entières peineraient encore avant que Terra II devienne un monde comme les autres, mais tous avaient la foi, et le colonel Davy l'avait fortement ancrée en lui, malgré les erreurs de ses chefs.

Il se sentit soudain démoralisé, et incapable de trouver une solution. Tout se brouillait dans son esprit survolté et il se laissa choir sur ce qui lui servait de couche.

Il ne sut jamais combien de temps il resta ainsi, incapable de la moindre réaction, torturé par la souffrance et l'impuissance. Ses nerfs étaient à bout, l'aventure qu'il venait de vivre l'avait anéanti, et avait tué en lui ce qui restait d'humain.

Ah, si seulement Geneviève avait été auprès de lui... Geneviève, c'est tout ce qui lui restait encore en ce monde, et il aurait donné n'importe quoi pour la revoir, ne fût-ce qu'un instant. Mais non, c'était ridicule... surtout pas dans cet état... Le colonel Davy n'aurait pu supporter de se montrer aussi diminué devant celle qui avait été sa compagne depuis plus de vingt ans. Non, c'était impossible... impossible...

Toutes ces pensées défilèrent avec une étrange rapidité dans son esprit enfiévré jusqu'au moment où il sombra dans l'inconscience la plus complète, puis il entendit des bruits de voix autour de lui, des bruits de pas et il sentit une main qui le secouait.

— Bob... Bob... je t'en prie, réponds-moi.

— Colonel Davy... il faut nous écouter... revenez à vous...

Là, devant lui, se tenait l'inconnu qui l'avait trouvé dans la lande, après l'accident, et il le reconnut aussitôt. Il y avait aussi Geneviève, toute défaite, et suppliante.

Geneviève !

Il se dressa brusquement et contempla le visage de la jeune femme, baigné de larmes :

— Pourquoi... Pourquoi es-tu venue ?... Laisse-moi... Oh, je t'en prie, laisse-moi.

— Bob, il faut m'écouter... Il le faut... Demain il sera trop tard.

— Laisse-moi... Va-t-en...

— Vous devez garder toute votre confiance en votre femme, Colonel, vous le devez, affirma l'inconnu.

Robert Davy essaya de se maîtriser, et tourna vers sa femme son visage ravagé par la souffrance. Il eut un sursaut d'énergie qu'il utilisa pour se dresser entièrement et sa haute stature domina Geneviève et l'inconnu.

Il eut un pâle sourire :

— Ma pauvre Geneviève, quel triste spectacle je t'offre aujourd'hui, n'est-ce pas ? C'est EUX qui t'ont chargée de cette mission ?

— Non, Bob, c'est cet homme qui est venu me retrouver et qui m'a amenée ici.

L'inconnu, évitant le regard du colonel, versa une forte rasade d'alcool dans un verre qu'il tendit au blessé :

— Ils ne m'auront pas vivant, rugit Davy en avalant le contenu d'un trait. Non... jamais. Et pourtant, ils sont responsables de tout ce qui est arrivé. Oui, ils en sont responsables... devant Dieu et devant les hommes.

— Oui, Bob, je suis au courant de tout.

Les yeux du colonel se posèrent sur le visage de sa femme.

— Tout cela est passé, Bob, mais il te reste encore une chance, et c'est pour cela que je suis ici.

— Une chance ? ILS ont abattu mon appareil au moment où j'allais toucher le sol. ILS ne nous ont donné aucune chance de nous expliquer. ILS sont responsables de la mort de tous ceux que j'avais réussi à sauver, moi... par mes propres moyens. Mais la vérité est dure à entendre, n'est-ce pas ? ILS ont peur que notre monde apprenne cette vérité. Non, il ne faut pas que le colonel Davy puisse parler. Non, il ne faut pas qu'il fournisse ses explications. Au contraire, il faut l'abattre le plus rapidement possible. Eh bien, qu'attendent-ils pour le faire ?

— Tu es dans l'erreur. Ton devoir n'est pas de continuer à te terroriser ici comme une bête traquée. Au contraire, tu dois aller vers EUX... accepter un juge qu'aucune loi ne pourra te refuser. De cette façon, ILS seront désarmés, car la Société a des droits, elle aussi. Et ILS le savent, j'ai tout prévu, Bob, tu auras le meilleur avocat que nous possédons ici.

Le colonel Davy se versa une nouvelle rasade, l'avalait d'un trait puis hocha lentement la tête :

— Oui, je crois que tu as raison. C'est le Conseil de Guerre, mais cela m'importe peu maintenant, si c'est la seule chance que je possède pour dévoiler au monde entier ce que l'on essaye de lui cacher.

Quelques instants plus tard, il était déposé dans un petit stratojet que pilotait habilement l'inconnu et fonçait, vers Primapolis, cependant que Geneviève apportait tous ses soins vigilants à son affreuse blessure.

Sous l'effet d'une piqûre anesthésiante, Robert Davy se laissa aller à ses pensées. Maintenant, tout devenait clair dans sa mémoire, et il se remémorait les moindres détails de cette hallucinante aventure dont il avait été le héros involontaire.

Il se souvenait même de cette conversation échangée dans le bureau du Général Bergen, peu avant son départ.

*
* *

Sur une simple convocation, il s'était trouvé un beau matin devant une commission d'officiers supérieurs présidée par le général Bergen, qui le reçut très cordialement, et lui adressa quelques paroles de bienvenue en un français assez correct, mais sous lesquelles perceait un accent suédois assez prononcé.

D'ailleurs, les membres de la Commission, au nombre d'une dizaine, comprenaient des officiers d'origines diverses qui actuellement servaient un idéal commun sous le nouvel uniforme chamarré de la jeune armée de Terra II.

Tous ces pionniers étaient maintenant convaincus de l'unité définitive qu'ils avaient eu le courage et surtout l'audace de créer sur ce nouveau monde qu'ils espéraient soustraire aux vieilles routines qui freinaient encore l'évolution de la mère-patrie.

Davy devait ce jour-là apprendre à sa grande stupéfaction l'existence d'un secret militaire qu'il n'avait jusqu'à ce jour pas soupçonné et qui ne laissa pas de le rendre ahuri.

Sans préambule, le général Bergen, après avoir retiré une fiche de sa serviette en plastique et y avoir jeté un rapide coup d'œil, prit la parole :

— Colonel Robert Davy, quarante-cinq ans, en service depuis vingt-cinq ans, sorti de l'école d'astronautique de Paris avec le numéro 2, a participé à de nombreuses expéditions scientifiques, notamment sur Mars, Vénus et Mercure. S'est joint aux premiers pionniers qui partirent à la conquête de Terra II où, par son savoir, son énergie, sa ténacité et sa discipline, il a été considéré comme un chef compréhensif et respecté. Nous sommes bien d'accord. Colonel ?

Un peu gêné, Davy murmura :

— C'est-à-dire que...

— Parfait.

Il y eut un court instant de silence, puis le général reprit :

— Colonel Davy, il est temps que vous appreniez le but de la mission que nous allons vous confier. Laissez-moi auparavant vous instruire de quelques événements qui se sont produits depuis quelques années.

Il se leva et, dans un silence complet, se dirigea vers un large écran mural qui s'illumina après qu'il eut pressé quelques boutons encastrés dans le panneau.

Une vaste carte du ciel apparut, où Terra II était représentée par un point rouge très brillant, situé dans la Constellation du Centaure, tout proche de Proxima. A l'extrême-gauche, un autre point coloré en vert indiquait la position occupée dans l'espace par notre Soleil.

Rapidement, Bergen manœuvra encore divers boutons et aussitôt la portion de ciel occupée par notre système solaire se déplaça, s'agrandit bientôt pour occuper la surface entière de l'écran tandis que le restant s'estompait dans un halo diffus.

L'agrandissement opéré révéla alors l'ensemble des positions occupées par toute la famille solaire, reproduction exactement synchronisée avec la marche réelle de tous les corps célestes en observation.

— Il y a bientôt dix-sept ans que nous avons rompu toute relation avec la Terre, reprit le général Bergen en se tournant vers le colonel. Mais il nous a fallu, à cette époque, prendre certaines précautions afin d'apporter à notre nouvelle race l'assurance que les Terriens ne les attaqueraient pas par surprise.

Avant de poursuivre, il fixa son regard dans celui du colonel Davy.

— Il va sans dire, Colonel, reprit-il sur un autre ton, que toutes ces révélations doivent rester secrètes entre nous, du moins pour l'instant.

— A vos ordres, Général.

— Donc, continua Bergen, le professeur Bergman, qui est mort l'année dernière, et que vous avez eu l'occasion de connaître, imagina la construction d'un satellite artificiel doté d'instruments ondiovisiophoniques très précis, capables de nous transmettre tous les événements se produisant sur Terre, notamment ceux qui concernaient les expéditions interplanétaires. Grâce à une grande variété de fouilleurs électroniques appropriés, chaque événement d'ordre gouvernemental était recueilli ici, dans un local du Centre des Recherches, réenregistré automatiquement, épluché, classé et scrupuleusement noté par nos Services. Ceci pour vous expliquer qu'en cas de danger, notre humanité pouvait se tenir prête à recevoir les Terriens comme il se doit. Notre organisation n'est certes pas aussi puissante que celle de la Terre, car nous ne sommes ici que quelques millions d'âmes seulement, nos ressources sont encore loin d'égaler les ressources terriennes, mais un système d'auto-défense avait été mûrement étudié pour une riposte efficace.

Il eut un geste vague qu'il souligna par un imperceptible mouvement d'épaules, puis il reprit :

— Il faut croire que les Terriens nous ont pour l'instant complètement oubliés, puisqu'aucune alerte n'est venue nous inquiéter. Mais là n'est pas le problème. Ce satellite artificiel a été propulsé dans le vide grâce à une fusée-gigogne qui lui a permis, à la manière de nos astronefs ordinaires, de franchir les quatre années-lumière nous séparant du système solaire en empruntant l'inter-espace. Grâce à la contraction opérée sur le temps propre, le satellite atteignait moins d'un mois après son lancement l'orbite que Bergman lui avait assignée.

Il tendit le bras vers une large ellipse lumineuse qui apparut bientôt sur la carte entre l'orbite de Mercure et celle de Vénus.

Le colonel Davy s'était avancé lentement vers le panneau et il demanda :

— Je suppose que les Terriens ont dû mettre obstacle à ce projet, et qu'ils ont décelé le satellite ?

— Nullement. L'engin avait la propriété de dévier toutes les sources lumineuses qu'il pouvait recevoir, en les réfractant dans l'espace suivant une courbure que ni la Terre ni les postes avancés de Vénus et de Mercure n'avaient la possibilité d'intercepter. Quant à son poids, il était trop infime pour être décelé par le plus perfectionné des instruments de mesure employés à cet effet.

— Une question, Général. Les messages transmis par le satellite n'empruntaient certainement pas la vitesse de la lumière ?

— Evidemment non. Peu nous importait de connaître ce qui s'était passé sur la Terre plus de quatre ans auparavant,

Non. Le génial Bergman avait réussi à mettre au point un procédé ondionique basé sur le principe de l'inter-espace, en constatant que cette zone neutre, du moment qu'elle permettait le passage d'un corps solide, pouvait très bien aussi se prêter au voyage des ondes lumineuses après transformation de ces dernières à l'intérieur du satellite. Chose plus curieuse, on constata même que l'inter-espace se prêtait mieux au passage des ondes que des corps matériels. Autrement dit, si nous comptons un voyage de près de trente jours pour un appareil reliant la Terre à Terra II, quarante-huit heures suffisent aux ondes captées sur Terre pour nous parvenir.

Le colonel Davy hocha la tête :

— C'est stupéfiant, mais je...

— Nous y arrivons, trancha le général. Depuis plus d'un an, nous ne recevons aucun message de notre satellite.

Il avait martelé ces paroles, s'efforçant de mettre en évidence chaque mot en leur donnant toute leur importance, et Davy remarqua que c'est sur le mot « aucun » qu'il mit le plus de poids.

— Nous sommes persuadés, continua-t-il en se rapprochant des autres membres de la Commission qu'il a dû se produire une avarie

imprévisible dans les organes moteurs de notre satellite. La question ne manque pas de nous préoccuper, vous vous en doutez, car nous sommes maintenant à la merci d'un effet de surprise de la part des Terriens.

Il prit encore un temps et lâcha :

— Voilà la raison pour laquelle vous êtes ici, Colonel Davy. Votre mission consiste à vous rendre, avec une équipe spécialisée, sur ce satellite, afin de le remettre en état, suivant les instructions techniques qui vous seront données avant le départ.

— Vous dites, Général, que cette avarie date déjà de plus d'un an ?

Le colonel Davy avait écouté sans broncher, puis, comme tous les regards étaient fixés sur lui, il comprit qu'on l'autorisait à poser les questions qu'il jugerait utiles.

Il n'osa poursuivre plus avant et ce fut le général Scott, un Américain du Texas, qui répondit :

— Nous avons longtemps hésité avant de prendre la décision d'envoyer un appareil sur le satellite, cela pour plusieurs raisons, mais surtout parce qu'il ne nous paraissait pas possible qu'un de nos appareils puisse effectuer un tel voyage aller et retour sans ravitaillement.

— Je m'excuse, messieurs, rétorqua Davy en s'avancant à son tour, mais un tel voyage est toujours impossible.

Le colonel Brohn s'était levé, et, avec un fort accent germanique, déclara :

— Vous n'êtes tout de même pas sans connaître les modifications importantes apportées aux fusées depuis quelque temps. J'ai d'ailleurs été personnellement chargé de ces améliorations et je puis vous donner l'assurance que l'expérience peut être tentée.

— Puis-je savoir quel type d'appareil vous avez choisi pour ce voyage ?

— Un C. 14, il n'y a pas mieux, répondit Bergen.

Le colonel Davy s'était retourné vers son supérieur en fronçant légèrement les sourcils.

— Un C. 14 ? Mais c'est de la folie. Il ne tiendra pas le coup, malgré les nouveaux réacteurs.

— je crois que vous exagérez un peu, Davy, sourit Bergen.

— Ecoutez, messieurs, reprit Davy, il y a vingt-cinq ans que je pilote toutes sortes de fusées, je suis loin d'être un technicien compétent, je l'avoue, mais je connais toutes les réactions de mes appareils, et je sais tout ce qu'ils peuvent faire et tout ce qu'ils ne peuvent pas faire. Depuis vingt ans que nous sommes ici, aucune usine n'a sorti un appareil interplanétaire digne de ce nom. Nous manquons encore de moyens et de matière première, j'en conviens, mais il n'en

reste pas moins que toutes les fusées dont nous nous servons étaient déjà en service bien avant la conquête de Terra II. On a beau leur apporter des modifications, les surcharger de réacteurs nouveaux, il n'empêche que ce sont de bons vieux coucous usés jusqu'à la corde. Je n'irai pas jusqu'à dire qu'ils sont bons pour la ferraille, mais quant à leur faire entreprendre un voyage comme celui que vous envisagez, je vous répète qu'ils n'en sont pas capables.

Le colonel Brohn entra subitement dans un accès de colère, tandis qu'il jetait sur la table le rapport détaillé de l'ingénieur George Curtiss, qui fut lu à haute voix par le général Bergen. Cet éminent technicien affecté à la Commission Spatiale donnait dans son rapport un tas de précisions d'où il ressortait clairement que le projet du Haut État-major était parfaitement réalisable.

Cette lecture produisit évidemment un certain remous au sein de l'assemblée, et il était visible que tout le monde était convaincu et admettait l'opinion de Brohn et de Curtiss, mais Robert Davy ne partagea pas leur enthousiasme et se contenta de hocher la tête, tandis que le général Bergen se tournait vers lui :

— Je ne comprends pas pour quelle raison vous vous entêtez, Davy. Le rapport prouve qu'un C. 14 peut actuellement emporter tout le combustible nécessaire à l'aller et retour. Des essais ont été effectués sur les réacteurs. Ils sont capables de fonctionner normalement pendant les deux mois que durera le voyage. Je ne vois donc pas ce qui pourrait vous empêcher de partir. Et d'autre part,... c'est un ordre, Colonel Davy.

— Très bien, Général. Quand doit avoir lieu le départ ?

— Demain matin, à neuf heures.

CHAPITRE II

La séance fut reprise au début de l'après-midi ; toutes les questions devaient y être très rapidement débattues. Le colonel Brohn se chargea de donner toutes les instructions nécessaires et de mettre au point tous les détails que comportait une telle mission.

Des ordres avaient déjà été donnés pour lever une équipe spéciale composée, non seulement d'astronautes avertis, mais également de techniciens capables de réparer le mystérieux satellite.

Davy fut donc mis en présence des quinze hommes qui allaient faire partie de son équipage et il constata avec une certaine satisfaction que le choix de ses chefs avait été judicieux, car tous sans exception appartenaient à l'élite de la section spatiale. Il y avait là trois Anglais, deux Italiens, deux Belges, quatre Américains, trois Français et un Chinois dont la plupart avaient déjà fait campagne avec lui, et dont il connaissait le cran, le courage et la compétence.

Durant de longues heures encore, l'engin spatial fut soumis à diverses vérifications auxquelles prirent part tous les membres de l'équipage, et on leur donna à tous les conseils techniques qui pouvaient leur être utiles pour pouvoir réparer en un temps minimum le satellite vers lequel ils allaient bientôt se diriger.

Il était évident que cette mission devait rester toujours ignorée de la population de Terra II pour des raisons militaires, puisque depuis la propulsion de l'engin dans l'espace personne, à l'exception de quelques initiés, n'avait été tenu au courant. Aussi veilla-t-on à ce que l'équipage ne puisse communiquer avec l'extérieur, même pas avec leur propre famille.

Toutefois, sur la demande du colonel Davy, tous furent autorisés à recevoir la visite de leurs plus proches parents, après qu'ils eurent donné leur parole d'honneur qu'ils ne divulgueraient rien du but exact de leur mission. Celle-ci ne serait annoncée que comme faisant partie d'un exercice militaire quelconque à grand rayon d'action, ceci pour justifier les deux mois d'absence.

Ce n'est que deux heures avant le départ que Davy eut la joie de retrouver Geneviève qui fut autorisée à pénétrer dans le vaste hangar circulaire où trônait l'immense cosmonef dont le métal luisant avait des éclats changeants sous les nombreux projecteurs à hélios.

Davy la regarda longuement s'avancer vers lui, et pour la première fois peut-être, elle lui apparut telle qu'elle était. Simple, d'une élégance sobre, d'allure jeune encore malgré sa trente-septième année fêtée récemment, Geneviève était la douceur même et savait à merveille s'adapter aux exigences du métier qu'avait choisi son mari. Une fois de plus, elle évita de montrer ses craintes et crut bon au

contraire de lui faire ses recommandations sur le ton le plus désinvolte possible. Bien sûr, Geneviève n'avait pas vécu près de vingt ans aux côtés de Robert sans déceler les réactions cachées de son mari, mais elle n'en laissa rien paraître, d'autant plus que leur fils adoptif, en mission sur l'un des deux satellites de Terra II, serait absent au moment du départ de l'engin spatial.

Le capitaine Gregory Davy, malgré son jeune âge, avait fait une carrière foudroyante dans l'armée, où son père l'avait aiguillé dès qu'il avait eu l'âge de porter l'uniforme. Ses aptitudes pour le domaine physico-chimique s'étant révélées exceptionnelles, Gregory jouissait, sur Terra II, de l'estime générale et surtout de celle de ses chefs qui sentaient en lui un homme capable de révolutionner un jour les conceptions actuelles. Mais Davy, bien qu'il se montrât fier des résultats obtenus par son fils, était peut-être le seul à trouver naturel le travail intense et constructif accompli par le jeune homme. Pour lui, Greg était toujours le gosse qu'avec Geneviève il avait adopté peu avant le départ pour Terra II.

Greg n'assisterait donc pas au départ. Davy se sentit un moment désespéré, mais il eut le courage de surmonter sa peine en esquissant un pâle sourire :

— Bah, ce n'est pas grave. Deux mois, c'est bien vite passé. Mais veille bien sur ce garnement pendant mon absence. Qu'il prenne un peu de plaisir, c'est de son âge,... vingt ans... Il a encore tout le temps de se créer des soucis. Ah, si tout était à refaire...

Geneviève sourit à son tour :

— Greg est un homme maintenant.

— Tu dis des bêtises...

Le mugissement d'une sirène empêcha Geneviève d'entendre la fin de la phrase. Déjà tout l'équipage s'affairait auprès de l'engin spatial avec l'équipement prescrit par le règlement. Davy serrait Geneviève dans ses bras lorsqu'il vit devant lui la haute silhouette du général Bergen. Près de lui se tenait un jeune homme au visage expressif dont les yeux se posèrent sur lui.

Après s'être incliné devant Geneviève, le général Bergen désigna l'homme qui l'accompagnait et tendit à Davy un pli cacheté qui portait son nom.

— Un grave accident est survenu ce matin au lieutenant Desmond qui, vous le savez, avait été désigné pour faire partie de votre équipage. Il a été victime d'une forte commotion en manipulant certains appareils électromagnétiques. Devant son impossibilité à prendre le départ, la Commission a porté son choix sur le Capitaine Gregory Davy, qui a pu rallier immédiatement notre base. Il s'inclina une dernière fois et ajouta :

— Je crois qu'il est l'heure, Colonel. Bonne chance à vous et à

tout l'équipage du *Comet*.

*
* *

La vaste coupole du hangar venait de se partager en deux hémisphères qui lentement s'écartaient l'un de l'autre en un mouvement doux et régulier.

Le ciel d'un bleu intense et pur venait d'apparaître et tous les regards s'étaient posés un moment sur cette vaste toile merveilleuse.

Tout le monde se trouvait à son poste et les réacteurs se mirent brusquement à cracher des torrents brûlants de vapeur et de flammes, tandis que le *Comet* amorçait un mouvement ascensionnel qui allait croissant jusqu'au moment où il disparut dans le ciel.

Ainsi que l'avait dit le colonel Davy, « deux mois, c'est bien vite passé ».

Certes, pour ceux qui restaient sur Terra II, il s'écoulerait, bien une soixantaine de jours environ avant le retour du *Comet*, mais pour l'équipage du Cosmonef, il en allait un peu différemment. En effet, et cela en vertu de l'application d'une vieille loi d'Einstein, le voyage ne paraîtrait durer pour eux que quarante-huit heures environ. Dans l'avenir, on prévoyait même que les appareils pourraient atteindre la vitesse absolue, mais cela était encore du domaine du futur, tant que les techniciens n'auraient pas appris à se rendre maîtres de cette zone mystérieuse composant l'intérieur de notre Bulle-Univers, et communément appelée « Interespace ».

Pour l'instant, les cosmonefs de Terra II ne faisaient que de timides incursions dans ce mélange intime d'espace vide et de temps pur. Il fallait pour cela que leur vitesse soit portée à plus de 99 % de celle de la lumière, laquelle est de 300.000 km/seconde environ. A ce stade, l'appareil atteignait une masse d'inertie fortement accrue, qui l'empêchait de franchir les dernières décimales séparant encore sa vitesse de celle de la lumière. C'est alors qu'un dispositif spécial faisait « basculer » l'engin vers l'intérieur de la Bulle-Univers, et hors de notre monde physique, et que cette simple manœuvre lui permettait une vitesse plusieurs fois supérieure à celle, depuis longtemps calculée, de la lumière dans notre Univers Matériel.

Toutes les lois de la mécanique classique s'avéraient alors fausses dans l'interespace et cédaient la place à d'autres, toutes différentes, et dont l'homme du XXII^e siècle commençait à peine à entrevoir les nombreuses applications.

Ce n'est qu'au bout d'une quinzaine d'heures que ces appareils pouvaient atteindre la vitesse capable de les « basculer » dans l'interespace, et pendant l'accroissement de cette vitesse, tous les

phénomènes physiques et biologiques subissaient un ralentissement équivalent, selon l'effet universel concernant le ralentissement du temps dans tout système en mouvement.

Mais une telle opération nécessitait une dépense d'énergie colossale, surtout pour un voyage aussi important que celui que dirigeait le colonel Davy.

Bien sûr, les nombreux rapports réunis par le colonel Brohn avaient un peu ébranlé les craintes de Robert Davy, mais il n'en subsistait pas moins un doute cruel dans le fond de son esprit. Le *Comet* tiendrait-il le coup dans cette mission ?

Et voilà maintenant que l'on désignait Greg, qu'il avait toujours considéré comme son fils, pour faire partie de ce voyage.

Il avait dû faire un terrible effort sur lui-même pour ne rien laisser paraître de son trouble et de ses appréhensions, aussi avait-il écourté ses adieux à Geneviève, et pris immédiatement le commandement de l'équipe qu'on lui confiait.

Tous étaient de rudes gars sur qui il pouvait compter, il le savait parfaitement. Et il savait aussi que ces hommes avaient une confiance illimitée en lui, car la plupart avaient eu l'occasion de l'apprécier à sa juste valeur, au cours des dernières années.

Pour l'instant, il était seul au poste de commandement, seul devant les nombreux appareils de contrôle qui enregistraient fidèlement toutes les manœuvres effectuées sur ses ordres par l'équipage du *Comet*. Encore une heure et les deux derniers réacteurs entreraient en fonction, pour porter au maximum la vitesse du *Comet*.

Il venait d'allumer une cigarette lorsque le vibreur de la porte d'entrée du poste grésilla brièvement. Davy appuya immédiatement son index sur un bouton placé à côté de lui et transmettant à l'extérieur le signal rouge indiquant au visiteur qu'il pouvait entrer.

Le capitaine Gregory Davy se mit au garde-à-vous devant lui.

Davy se tourna vers lui et hocha la tête :

— Ça va, Greg, ferme la porte et entre.

Il se leva et s'approcha du jeune homme :

— Une cigarette ?

Greg l'accepta et l'alluma.

— Tout va bien en bas, commença-t-il, aussi ai-je profité de ces quelques instants pour venir jusqu'à vous.

Il sourit et ajouta :

— Nous n'avons pas eu l'occasion de nous voir depuis plusieurs semaines, et je voulais vous dire que je suis très heureux de faire partie de ce voyage.

— Merci, Greg.

Le jeune capitaine parut marquer un temps d'hésitation, puis poursuivit :

— Je ne m'attendais vraiment pas à une telle mission, et j'avoue ne pas y avoir cru sur le moment. Vous devez être fier, père, d'avoir été désigné pour cela, n'est-ce pas ?

Robert Davy avait compris. Il poussa un long soupir et regarda fixement Greg :

— Vas-y.

— je voudrais avant tout vous poser une question. Etes-vous vraiment convaincu qu'un C 14 puisse effectuer correctement un tel voyage ?

— Je n'ai nullement l'intention de te cacher la vérité, Greg, car tu connais aussi bien que moi la valeur de ces appareils, malgré leur perfectionnement nouveau, et je devine également ce que tu penses. Non, je n'ai aucune confiance dans cet engin pour accomplir une tâche aussi importante. Mais EUX, ils l'ont. Et nous devons nous en tenir aux ordres reçus.

Greg écrasa le bout de sa cigarette dans un énorme cendrier de plastique.

— C'est ce que je voulais savoir. Il est possible que je me trompe, et je le souhaite, mais nous courons à un très grave danger.

Davy fronça les sourcils :

— Inutile de mettre l'équipage au courant de cela. Les essais ont été concluants, et ils sont rassurés. Leur faire part de nos craintes serait jeter la panique à bord, et nous devons l'éviter. Pour l'instant, tout marche parfaitement bien, veillons à ce que ça continue. Je veux une vérification constante de nos réserves de carburant, il faut que chaque réacteur soit contrôlé individuellement et que l'on me signale tout incident anormal dans n'importe quelle pièce de la machinerie. Je veux être tenu au courant heure par heure du fonctionnement de toutes les pièces essentielles du *Comet*, chose que mes appareils de contrôle ne me donnent pas. Je te charge de ce travail, Greg. Mais surtout que l'équipage ne se doute de rien. Présente cette exigence comme faisant partie des ordres reçus de la Commission.

— Très bien, père, vous pouvez compter sur moi.

Le colonel Davy lui mit la main sur l'épaule et l'accompagna jusqu'à la porte :

— Allons, fiston, la situation n'est pas encore désespérée, ajouta-t-il en souriant.

CHAPITRE III

Depuis le départ de Terra II, la liaison radiophonique avait été maintenue presque continuellement entre le *Comet* et l'État-major du général Bergen. Grâce évidemment au transformateur ondionique dont avait été pourvu l'engin, la propulsion des ondes radiophoniques dans l'interespace permettait d'obtenir moins d'une heure après la réponse aux messages émis sans arrêt par la radio du bord.

Ben Harrisson, originaire du Colorado, était considéré par l'équipage comme le boute-en-train du bord, indispensable à ces sortes de mission. Promu chef-radio à bord du *Comet*, il avait, disait-il, enfin trouvé le poste qui convenait le mieux à sa nature.

Parler était pour lui plus qu'un besoin, une nécessité impérieuse.

— Dans la vie, disait-il, il y en a qui passent leur temps à dormir, d'autres à manger, d'autres encore à écouter. Moi je fais partie de ceux qui bavardent comme des pies.

En effet, depuis le départ du *Comet*, Bergen avait reçu en détail toutes les informations transmises par le jeune homme sur la bonne marche de l'engin, et il ne pouvait en ignorer aucun détail.

Toutefois, Greg jugea plus prudent de le prier de ne pas informer la base des mesures de précaution prises par son père.

— C'est entendu, Capitaine, rétorqua le rouquin, on va jouer les petits cachottiers.

Plus que quelques minutes, et les deux derniers réacteurs s'enclencheraient automatiquement à leur tour, et ce serait le « saut » brutal et soudain dans cet inconnu vide de sens et si proche du néant, qui se trouvait à l'intérieur de la Bulle-Univers.

Plus que quelques minutes. Les yeux du colonel Davy ne quittaient plus le tableau de bord. Déjà il approchait sa bouche du microphone qui le reliait à la machinerie.

— Prêt ?

— Prêt, Colonel.

Un silence très court, puis d'une voix nette, Davy compta :

— 5, 4, 3, 2, 1, go.

Il se produisit immédiatement comme une sorte de flottement au sein de l'appareil, après une légère secousse qui en ébranla la masse.

Les hommes éprouvèrent un petit malaise et se regardèrent en silence, sans échanger une parole.

La voûte céleste venait de disparaître brutalement, et le noir absolu avait fait place à une teinte violacée, zébrée de lignes d'univers qui fuyaient dans le sens de la marche de l'engin.

Davy, sans tarder, demanda le résultat des réactions que les différents mécanismes avaient à supporter, cependant que Greg

demeurait visiblement optimiste.

Au bout d'un moment, Davy poussa un profond soupir.

Ce n'était maintenant plus qu'une question d'heures pour eux, et l'appareil émergerait au point fixé par Davy sur la pellicule de la Bulle-Univers, c'est-à-dire à quelques millions de milles seulement du mystérieux satellite artificiel qui gravitait autour de l'orbite de Mercure.

Tout se passa exactement comme prévu. Davy, dirigeant la manœuvre, fit émerger l'engin à l'endroit désigné à l'avance et calculé par la Commission.

Un hurrah retentissant salua la réussite, cependant que Ben se chargeait d'envoyer en termes enthousiastes un message à la base de Terra II.

Les super-radars allaient maintenant entrer en fonctionnement pour déceler l'emplacement exact de l'énorme masse métallique où ils devaient aborder.

Pour le moment, celle-ci restait invisible, grâce au pouvoir qu'elle possédait d'infléchir les rayons lumineux, mais elle ne tarda pas à être repérée sur les écrans, et, après avoir considérablement diminué la vitesse de l'appareil, Davy se dirigea vers le satellite avec toutes les précautions voulues.

Davy s'était laissé choir sur son siège après avoir poussé un profond soupir de soulagement. Enfin, le plus dur était passé, et il voyait ses craintes s'amenuiser au fur et à mesure qu'il approchait du but qui lui avait été assigné ;

Soudain, de l'interphone, retentit la voix de Greg qui le remplaça brusquement en face de la réalité :

— Colonel, il faut immédiatement stopper les réacteurs 8 et 10. Echauffement anormal. Que devons-nous...

Il n'eut pas le temps d'achever sa phrase. Ses derniers mots durent se perdre dans un fracas épouvantable, et ce qui se passa fut soudain et d'une rapidité inouïe.

Davy se sentit violemment projeté contre le plancher caoutchouté de sa cabine, tandis que des cris s'élevaient un peu partout dans l'engin complètement désarmé. Il tenta de se redresser, mais une nouvelle secousse encore plus violente le rejeta contre la cloison de métal, le laissant un moment étourdi.

Que se passait-il ?

La voix de Greg lui parvint faiblement par l'interphone :

— Colonel... venez, vite... vite... les réacteurs 8 et 10 viennent de sauter.

Comme un fou, Davy se redressa et se précipita vers la machinerie, embrassant d'un rapide coup d'œil tout le spectacle.

Autour de lui, les membres de l'équipage gisaient un peu

partout, plus ou moins commotionnés, mais à sa vue, tout le monde se redressa tant bien que mal et alla reprendre possession des différents postes. Tous, sauf trois hommes restés inertes. Davy les enjamba pour se précipiter vers Greg, affairé avec deux de ses compagnons à dégager de multiples appareils déchiquetés qui jonchaient le sol d'un réduit complètement éventré.

Davy, d'une voix nette, ordonna de stopper immédiatement tous les réacteurs, l'appareil devant pour le moment continuer sa route en chute libre, quitte à freiner un peu plus tard.

Mais l'instant était important de conséquences. Il fallait immédiatement évacuer le réduit et mettre en place le dispositif des cloisons étanches, afin de préserver l'équipage de tout contact avec l'endroit accidenté. Déjà des émanations radioactives étaient décelées grâce aux compteurs.

Le major Lopez, qui faisait office de médecin de bord du *Comet*, avait rapidement examiné les trois pauvres bougres, et en voyant le visage qui se tendait vers lui, Davy comprit qu'il n'y avait plus rien à faire pour eux.

Fort heureusement, les autres membres de l'équipage étaient indemnes, à part quelques blessures sans gravité.

Greg avait déjà accompli les manœuvres de protection, et c'est d'une voix empreinte d'émotion qu'il s'adressa au colonel :

— Cela a été si rapide, fit-il, que je n'ai pas eu le temps de...

— Je sais, coupa Davy avec une pointe d'énervement dans la voix, et il se précipita vers les manomètres contrôlant la réserve de carburants. Il y a une fissure dans les réservoirs, impossible de réparer pour l'instant.

— Que décidez-vous, Colonel ? demanda le lieutenant Ferraby.

— Peut-on envoyer un message à la base ?

— Pas pour l'instant, répondit le Rouquin, en train de fouiller dans le poste de radio, il y a quelques pièces bousillées mais je peux les remplacer rapidement. J'ai déjà eu l'occasion de démonter des trucs comme ça depuis que je suis sorti de l'école, et je puis vous assurer que...

— Ça va, coupa brusquement Davy, faites vite. Pour l'instant, il n'y a qu'une chose à envisager. Reprendre la direction du satellite. Lieutenant Ferraby, refaites le point immédiatement. Capitaine Davy, vérifiez le fonctionnement des réacteurs 3 et 5. Inutile d'enclencher les autres, deux suffiront. Il faut économiser le carburant. Tenez-vous prêts à stopper immédiatement au moindre danger, et que chacun prenne ses précautions. Personne dans les couloirs ni sur les échelles. Fixez vos courroies.

Chang, l'homme à tout faire du bord, fit la grimace :

— Je ne puis cuisiner le repas du soir si je n'ai pas la liberté de

mes mouvements.

— Nous mangerons demain, c'est un ordre.

— Bien, Colonel.

— Qu'on largue immédiatement les corps de ces malheureux, ajouta-t-il en désignant les victimes.

Le major Lopez s'était avancé.

— Nous ne pouvons pas les ramener sur Terra II ?

Davy dut se maîtriser une nouvelle fois. Revenir sur Terra II... fallait-il vraiment y songer à présent ?

Il jugea préférable d'éviter de répondre à cette question.

— Faites le nécessaire, Major, je vous en prie.

Greg s'avança, le visage bouleversé :

— Colonel, je ne pense pas que nous puissions réparer le satellite, toutes les pièces de rechange qui étaient emmagasinées dans le réduit sont inutilisables.

Davy accueillit cette nouvelle avec son calme imperturbable. Il se contenta de hocher la tête avant de regagner son poste :

— Qu'on me prévienne dès que la radio sera en état de fonctionner.

*

* *

A vitesse réduite, le *Comet* fonçait vers le satellite qui ne tarda pas à apparaître aux regards. Les deux réacteurs avaient tenu le coup, et les voyageurs n'avaient pas tardé à reprendre confiance.

Après un freinage assez brutal, l'engin s'immobilisa au-dessus de l'immense sphère de métal qui s'étalait dans toute sa splendeur.

Rassemblés devant le hublot central, tous admiraient cette masse imposante qui paraissait immobile dans l'immensité.

Le freinage de l'appareil avait projeté les corps des trois infortunés hors du champ d'attraction de l'engin dont ils étaient devenus satellites, et on les perdit rapidement de vue.

Il fallait maintenant tenter de réparer la fissure qui s'était produite dans les réservoirs de carburants et Davy donna immédiatement les ordres nécessaires. Il convenait d'agir avec précaution et surtout très rapidement, si l'on ne voulait pas exposer les hommes aux émanations nocives, extrêmement dangereuses pour l'organisme, malgré les scaphandres spéciaux dont ils étaient munis.

Tout se passa normalement, au grand soulagement du colonel, mais il fallut alors vérifier minutieusement les réserves d'énergie encore utilisables, et c'est avec effroi que l'on constata qu'elles étaient insuffisantes pour effectuer le voyage de retour.

— Nous pourrons tout juste faire fonctionner deux réacteurs,

admit Ferraby, à condition d'utiliser la chute libre pendant les trois quarts du parcours.

— Ce qui fait plus de quatre ans avant de revenir chez nous, grommela l'ingénieur italien Renzoni.

— Nous n'aurons jamais assez de vivres pour tenir tout ce temps, gémit Chang de sa petite voix plaintive.

Davy sentit souffler un vent de panique, mais fort heureusement, à cet instant, le Rouquin se tourna vers ses compagnons, le sourire aux lèvres.

— Ça y est, Colonel, ça y est. J'ai réussi à réparer la Radio. Dois-je envoyer le message ? Je vous écoute, Colonel.

Davy sentit son cœur se décontracter et il prit le microphone que tenait le Rouquin. Après s'être assuré que la liaison était établie, il lança d'un trait :

— Ici Colonel Davy, du *Comet*. Grave accident à bord. Deux réacteurs ont explosé il y a une heure, endommageant une partie de l'engin et provoquant une fuite dans nos soutes à carburants. Avons réparé de notre mieux à proximité du satellite que nous venons d'atteindre. Trois hommes tués dans l'accident. Il s'agit du lieutenant Patrik Livemport, du sergent Giovanni Curillo et du chef mécanicien Pierre Van Tersen. Impossible de revenir par nos propres moyens, et impossible également d'effectuer les réparations sur le satellite, nos pièces de rechange étant complètement détruites. Attendons vos ordres et vos indications. Terminé.

Il fallut attendre un peu plus d'une heure pour obtenir la réponse du général Bergen, et, afin de détendre l'atmosphère, Davy donna quartier libre à l'équipage. Chang ne se fit pas prier pour déboucher quelques bonnes bouteilles d'un whisky assez spécial, mais fort apprécié des pionniers.

C'est avec un ton cérémonieux que le Rouquin, se détournant de son siège, annonça :

— Attention, voilà le Général à l'appareil.

Il manœuvra rapidement et la voix s'amplifia bientôt dans les haut-parleurs :

— Général Bergen au Colonel Davy. Avons reçu votre message. Déplorons tous votre accident. Avons rapidement mis la question à l'étude, mais il nous est impossible de vous porter un secours quelconque. Aucun autre appareil n'est disponible. Le *Comet* était le seul de la série équipé pour un tel voyage. Ordre vous est donné de tenter l'impossible pour rejoindre la base par vos propres moyens. Restez à l'écoute, des indications précises vous seront données régulièrement par le Corps Scientifique pour que vous puissiez effectuer avec les réserves dont vous disposez votre retour sur Terra II. Nous sommes de cœur avec vous. Courage. Courage à tous. Terminé.

Davy avait bondi comme un fauve, bousculant le Rouquin au passage.

— Ah, c'était donc cela. Nous avons servi de cobayes dans cette affaire. Et maintenant, ils nous laissent tomber.

Il se tourna vers ses hommes immobiles et silencieux :

— Ecoutez, mes amis, commença-t-il, la situation est très grave, et je n'ai pas le droit de vous le cacher. Jamais nous ne parviendrons à rallier Terra II, même si notre voyage devait durer plus de quatre ans. Il ne nous reste qu'une seule solution, c'est d'essayer d'atteindre la Terre. Là, nous pourrons effectuer nos réparations en toute sécurité.

Il y eut un silence qui en disait long, et Davy comprit ce que pensaient ses hommes.

— Oui, je devine vos réactions, soupira-t-il, mais il n'y a pas d'autres moyens si nous voulons nous en sortir. Que diable, les Terriens ne sont pas des barbares. Nous-mêmes, ne sommes-nous pas des Terriens, après tout ?

Le lieutenant Ferraby s'avança d'un pas :

— Bien sûr, Colonel, mais nous laisseront-ils repartir aussi facilement ? N'allons-nous pas subir les conséquences des divers incidents diplomatiques qui...

— C'est un risque à courir, coupa Davy.

— Nous avons tous des familles qui nous attendent, Colonel, objecta le Major Lopez.

— Je suis aussi dans votre cas, trancha Davy. A vous de savoir si vous voulez conserver l'espoir de les retrouver un jour. C'est votre vie qui est en jeu et vous avez le droit d'en disposer. Vous savez aussi bien que moi que, même en nous rationnant, il nous est impossible de durer plus d'un an dans cette carcasse de métal. Et tout ce que peut dire Bergen, c'est du boniment.

Il craignit un moment d'être allé trop loin, mais il sentait que maintenant tout commençait à déborder en lui et il voyait nettement les choses en face.

Il y eut encore un peu de flottement au sein de l'équipage, des regards se croisèrent, des têtes se secouèrent, puis Ferraby revint auprès de Davy.

— Nous sommes tous d'accord, Colonel, et nous vous faisons confiance.

Davy eut un fugitif sourire de satisfaction et le Rouquin lui présenta le microphone dont il s'empara nerveusement.

Le général Bergen fut mis au courant de la décision prise à l'unanimité par l'équipage du *Comet*. La réponse parvint dans le délai habituel, apportant ces simples paroles prononcées par Bergen d'une voix dure et cassante :

— Proposition rejetée. Interdiction au Colonel Davy de joindre

la Terre. Ordre de rallier Terra II immédiatement. Voici les premières instructions données par le bureau du Corps scientifique...

D'un geste sec, Davy avait coupé, la mâchoire crispée. Personne n'avait bronché autour de lui, mais il sentait la déception étreindre le cœur de ses hommes à qui l'on essayait d'enlever le seul espoir de s'en sortir. Et tout cela pour satisfaire l'orgueil de quelques hauts fonctionnaires qui n'avaient pas hésité un seul instant à les sacrifier dans une aventure insensée.

S'il ne s'était agi que de lui-même, Robert Davy n'aurait pas discuté les ordres de ses supérieurs. Il était un soldat avant tout et il connaissait ses devoirs mieux que quiconque. Mais il se trouvait à l'heure actuelle devant un cas de conscience qui effaçait en lui tout ce qu'il pouvait y avoir du colonel discipliné et façonné par des méthodes militaires ancestrales. C'était l'homme qui réagissait, l'homme conscient de son devoir et de ses responsabilités, l'homme à qui l'on avait confié d'autres d'hommes et qu'il n'avait pas le droit de sacrifier inutilement.

— Il est encore temps pour vous de changer d'avis, messieurs, fit-il calmement. C'est votre droit le plus absolu.

Personne ne bougea. Alors, se tournant vers le Rouquin, Davy dit calmement :

— Envoyez le message suivant : Colonel Davy à Général Bergen. Impossible admettre sacrifice inutile de l'équipage. Je donne ordre au *Comet* de rallier la Terre. Terminé.

Il se tourna ensuite vers le lieutenant Ferraby :

— Direction la Terre.

CHAPITRE IV

Le satellite avait disparu à leurs yeux et déjà le globe terrestre se montrait dans toute sa splendeur.

C'est avec un certain serrement de cœur que tout le monde regardait cette Terre qui leur avait donné naissance. Seul le Rouquin était trop jeune pour connaître ce monde qu'il avait fui depuis de nombreuses années avec ses parents, et il ne lui en restait aucun souvenir précis.

Greg se trouvait également dans son cas, et pourtant une émotion assez compréhensible les étreignait, de même que leurs camarades.

Deux réacteurs étaient utilisés pour la marche de l'engin, mais on possédait suffisamment de carburant pour mener l'expédition à bonne fin.

Depuis le départ du satellite, Davy avait donné l'ordre au Rouquin de cesser toutes relations avec Terra II. On verrait plus tard s'il convenait de les tenir au courant des événements.

La lune se voyait très distinctement, avec sa surface accidentée. Un peu plus loin, c'était la Terre, but du voyage.

Greg avait déjà commencé le freinage. Il savait que l'engin se poserait aux environs de Paris, telle avait été la décision de Davy qui avait en outre demandé au Rouquin de tenter d'établir une communication avec ce globe.

Le Rouquin s'empressa d'obtempérer, mais malgré ses appels, aucune réponse ne lui parvint. C'était le silence absolu.

Déjà le globe terrestre apparaissait comme une grosse boule occupant une large portion du ciel. La teinte légèrement bleutée des océans tranchait avec toute la gamme des couleurs pâles distribuées comme des taches sur les continents qu'ils reconnaissaient tous en détail.

Il y avait pourtant quelque chose de changé et Davy fut le premier à s'en rendre compte. Par exemple, cette langue de terre qui s'avancait au sud de la Côte d'Ivoire, en plein golfe de Guinée, et cette tache ocre qui semblait flotter en plein Océan Atlantique, exactement à mi-chemin entre le Cap et Montevideo. Il chercha l'île de Madagascar et ne la vit pas.

Il aurait voulu pouvoir observer l'autre hémisphère pour essayer d'y découvrir d'autres anomalies, mais ce qu'il voyait était assez surprenant et assez étrange pour l'inquiéter.

Ce fut le major Lopez qui se secoua le premier.

— Hé, je ne reconnais plus la géographie terrestre ? Quelle est donc cette île au milieu de l'Atlantique ?

— Peut-être bien que c'est Madagascar qui a changé de place, plaisanta le Rouquin. Je me suis laissé dire qu'il existait autrefois sur Terre un bonhomme qui s'appelait Jules Verne. Il avait imaginé une sorte de grande île à hélices qui pouvait, tout comme les bateaux de l'ancien temps, naviguer sur les mers à son gré. Ils sont peut-être arrivés à mettre au point ce procédé. Qu'en pensez-vous, Colonel ?

— Rien pour l'instant, mes amis, mais je pense que nous n'allons pas tarder à le savoir.

Comme prévu, le *Comet* ne tarda pas à opérer son renversement, car il venait d'entrer dans la zone d'attraction terrestre.

Les consignes avaient été immédiatement suivies et chacun, après avoir rejoint le poste qui lui était assigné, avait soigneusement bouclé ses courroies.

Le freinage était très vif, mais l'appareil était solide et semblait maintenant à l'abri de toute catastrophe.

Le sol montait rapidement, tandis que tous les yeux fixés au hublot contemplaient le paysage environnant. Seul, le Rouquin, attablé devant son poste, lançait sans arrêt des appels. Rien ne répondait.

Sur l'ordre de Davy, le *Comet* ralentit encore plus et ils pénétrèrent dans la zone de nuages, avec l'impression de naviguer dans du coton.

Cela ne dura qu'un moment, au bout duquel ils émergèrent dans la lumière vive. Au-dessous d'eux, ils pouvaient contempler des contours qui devenaient de plus en plus nets.

Davy, secondé par Greg, s'affairait à son poste de commande.

Ils distinguèrent enfin une étendue déserte et aride, avec quelque maigre végétation irrégulière.

Chose plus curieuse encore, on aurait dit que la terre elle-même était calcinée par endroits, offrant aux regards un spectacle étrange et presque hallucinant.

Partout c'était le même spectacle de désolation et de tristesse infinie. Aussi loin que les yeux pouvaient se porter, c'était la solitude, aride, émouvante et mystérieuse, privée de vie et de couleurs.

Les rares arbustes que l'on apercevait émergeant timidement d'un sol noirâtre et friable paraissaient implorer les cieux indifférents de leurs branches sèches et nues.

Quelques cours d'eau coulaient de-ci de-là, charriant une eau limpide et claire, et c'était peut-être la seule chose qui pouvait faire croire au colonel Davy et à ses hommes que rien n'avait changé sur Terre. Peut-être étaient-ils tombés sur une contrée abandonnée ou délaissée... peut-être encore... peut-être encore...

Des milliers d'hypothèses assez vraisemblables furent émises par les uns et par les autres, mais il fallait en avoir le cœur net. Aussi Davy

n'hésita-t-il pas une seconde. Il fit prendre la direction exacte de la capitale française dont les cartes lui indiquaient l'emplacement, à quelques milles à peine au Nord.

Là, un spectacle plus attristant les attendait. Du Paris que certains avaient connu, il ne restait rien, rien qui fût digne d'être mentionné dans ce décor bouleversant jonché de ruines et de débris informes, dont la plupart étaient déjà à moitié recouverts d'une épaisse couche de poussière brune.

Davy donna quelques ordres, et bientôt le *Comet* se posait délicatement sur un espace vide.

Le Colonel fut le premier à sauter sur le sol, suivi aussitôt par tout l'équipage.

— Aucune erreur, fit Davy, nous sommes bien dans ce qui fut autrefois la ville de Paris. Qu'a-t-il bien pu se passer ?

Greg désigna non loin de là une vaste excavation assez profonde ayant l'aspect d'un cratère régulier.

— Facile à comprendre, lâcha-t-il. Une terrible guerre a dû se déclencher, et anéantir cette cité.

— Et bien d'autres peut-être, soupira Lopez.

— Cela doit être assez récent, poursuivit Davy, car si j'en crois ce qui m'a été dit, notre satellite artificiel fonctionnait encore il y a tout juste un an et demi. Nous étions donc au courant de tout ce qui se passait sur la Terre jusqu'à ce moment-là. J'ai vu moi-même les enregistrements ondiovisiophoniques captés juste avant l'avarie survenue à notre sphère. Et rien ne laissait prévoir une guerre... aussi meurtrière.

Il leva la tête et observa le ciel un instant. Il fut surpris de n'y apercevoir aucun oiseau ni même le moindre insecte. Il sentit un frisson glacé lui parcourir l'échiné, mais il s'abstint de donner son opinion.

— Je crois que le mieux est de continuer à chercher, observa-t-il. Nous découvrirons sans doute une région moins défavorisée. Allons, en route.

Le *Comet* reprit sa marche à allure réduite, mais partout, au-dessous d'eux, c'était le même spectacle aussi désolé et aussi inquiétant. Leur réserve de carburant allait leur permettre de naviguer encore quelques jours, et c'est la raison pour laquelle ils en employèrent cinq pour survoler les cinq continents où ils ne purent relever la moindre trace de vie. Tout ce qui avait été jadis fertile se trouvait maintenant désert et vide.

Il ne demeurait absolument aucune trace de civilisation. Rien.

C'est avec une angoisse profonde qu'ils constatèrent que certains bouleversements d'ordre géologique assez importants avaient par endroits modifié la structure de la Terre.

Mais rien ne semblait avoir survécu à l'effroyable cataclysme dont ils ne pouvaient déceler l'origine ni la cause.

Ils se regardaient en silence, et leurs regards traduisaient leur impuissance à imaginer quelque chose de valable.

Ils se trouvaient isolés au sein d'un désert atroce, d'autant plus qu'une nouvelle avarie était survenue à leur poste émetteur et qu'ils étaient coupés de Mercure, Vénus et de Mars. Ils supposaient que ces planètes avaient pu échapper au cataclysme, mais c'était une pure théorie.

Quant à Terra II, inutile d'y penser.

Il était donc inutile de gaspiller la maigre réserve de carburants, et l'on décida d'établir une petite base quelque part dans le Sud-Africain, car Davy avait remarqué que c'était la seule région où l'on pouvait encore espérer trouver du ravitaillement, du moins en fruits, à en juger d'après la végétation assez dense qui y croissait.

On nota au passage les effets du cataclysme qui n'avait pas non plus épargné le centre du continent noir, faisant surgir en plein golfe de Guinée une large bande de terre ayant à peu de chose près la forme de la presqu'île de Malacca.

Le *Comet* coupait tout juste l'Equateur lorsque la voix du Rouquin appela tout le monde dans la salle de pilotage.

D'une main tremblante, il désignait une vague « chose » qui se mouvait sur l'un des écrans du télé-radar.

— Je viens de faire le point, dit-il. Cette... chose nous suit. Elle est comme lancée à nos trousses, et elle se rapproche rapidement.

Tout le monde s'était précipité, cherchant à distinguer la nature de l'objet qui semblait immobile dans l'espace. On eût dit une boule presque parfaite, pourtant assez fluide et brillante, comme si elle était chargée d'électricité.

Le jeune homme expliqua qu'il avait repéré cette « chose » quelques instants auparavant, et qu'il l'avait située alors comme se trouvant au-dessus de l'Amérique du Sud.

En quelques minutes, l'objet avait presque franchi la largeur de l'Océan Atlantique.

Maintenant, il ne pouvait y avoir aucun doute. L'objet fonçait droit sur eux, malgré les changements de direction que Davy fit opérer sur-le-champ.

*
* *

L'instant était grave et Davy le réalisa aussitôt.

— Tout le monde au poste de combat, ordonna-t-il.

Déjà les canons à obus caloriques étaient prêts et Greg vérifiait

lui-même les mitrailleuses à antiprotons. Mais le *Comet* n'était pas équipé pour la guerre et Davy savait très bien qu'un ennemi puissant pouvait lui donner beaucoup de mal. Aussi était-il décidé à abandonner le combat aussitôt qu'il jugerait la situation critique.

C'est d'ailleurs ce qui se passa.

Par les viseurs périphériques, on vit bientôt apparaître l'étrange chose qui grossissait à vue d'œil, mais dont la vitesse avait considérablement diminué. Brusquement, la « boule » décrivit un cercle autour du *Comet* et c'est au moment où elle bouclait son périple que la voix de Davy résonna :

— Feu !

La majeure partie des obus caloriques toucha la cible, mais n'eurent aucun effet sur la chose qui se rapprocha dangereusement. Les petites balles constituées d'antiprotons isolés furent également sans effet lorsque la boule fusa dans leur direction comme un éclair aveuglant.

Ce n'est que plus tard que l'équipage comprit ce qui s'était passé. Brusquement tout avait disparu à leurs yeux, la boule, le ciel et la vaste étendue d'eau bleue qu'ils survolaient. Avec une force inouïe, ils se sentirent plaqués sur le sol caoutchouté, la tête lourde comme si un flot de sang leur pénétrait par les oreilles.

Seul Davy était resté rivé à son siège pressurisé, qu'il continuait à écraser de tout son poids. Greg vit ses deux mains crispées sur les manettes commandant les réacteurs 3 et 5. Tellement crispées que les jointures de ses doigts étaient toutes blanches. Puis le malaise disparut et la gravité revint normale à bord.

— Il était temps, soupira le colonel en se levant péniblement. Je crois que nous sommes hors de danger pour l'instant.

En effet, l'écran du télé-radar ne signalait plus l'étrange « chose ».

Ferraby eut un pâle sourire :

— Sans votre présence d'esprit, j'ai l'impression que nous aurions passé un bien mauvais quart d'heure.

— Rassurez-vous, objecta le colonel en souriant à son tour, ce n'aurait pas été aussi long que cela.

Tout le monde se trouvait rassemblé autour du colonel, et chacun se demandait ce qui venait exactement de se passer.

Que signifiait cette attaque ? D'où pouvait-elle provenir ?

La preuve semblait être faite qu'il existait encore des Terriens. Mais où se tenaient-ils dans ce cas ? Ils avaient tout exploré sans trouver la moindre trace de vie sur cette planète.

Dans l'impossibilité de trouver une explication raisonnable, on se rabattit sur des choses plus terre à terre et on fit le point de la situation.

Les réserves de carburant étaient vraiment très minces et il convenait de prendre une décision, si on voulait tenter de préserver l'avenir.

Tout bien pesé, il fut décidé qu'on reviendrait sur la Terre, se poser à l'endroit choisi précédemment.

Le *Comet* redescendit lentement, tandis que tous les regards étaient fixés sur le télé-radar, mais l'écran resta immobile.

Ils pouvaient sans danger immédiat aborder cette région de l'Afrique du Sud où serait établie une première base, en attendant.

L'espoir ne tarda pas à renaître en eux aussitôt qu'ils eurent mis le pied sur la surface de la Terre, pourtant tout le monde se sentait assez inquiet et nerveux. On s'attendait toujours à quelque chose sans pouvoir donner la moindre précision.

La région où ils venaient d'atterrir était assez boisée, et on distinguait à quelques centaines de mètres des cocotiers et des bananiers lourds de fruits. C'était déjà une grande consolation et le problème de la nourriture allait de ce fait se trouver singulièrement simplifié.

Tant bien que mal, le bricoleur qu'était le Rouquin avait fini par réparer le poste de radio, mais les premiers essais furent décevants, et ils comprirent vite qu'ils ne pourraient envisager que des transmissions à distance assez faible, valables seulement pour la Terre.

Le campement fut rapidement dressé et chacun reçut de nouvelles fonctions bien définies. C'est ainsi que ceux qui furent chargés par Davy d'explorer les environs immédiats firent un rapport en déclarant que si la vie n'existait pas, ou paraissait ne plus exister, à la surface de la Terre, par contre l'Océan tout proche et les cours d'eau voisins renfermaient d'innombrables variétés de poissons et de crustacés.

Diverses sortes de fruits avaient été repérées dans les parages, et cela ne manqua pas de réjouir l'équipage, confirmant la première impression qu'on ne mourrait pas de faim.

Ce fut Greg qui eut l'idée de procéder à quelques examens rapides sur la radioactivité ambiante. Certes, les compteurs de Geiger perfectionnés n'enregistraient qu'une faible dose d'éléments radioactifs dans l'air, mais ce pourcentage fut immédiatement jugé par le lieutenant Ferraby comme dépassant la normale.

— Aucun doute, dit-il, le cataclysme dont la Terre a été l'objet a une source radioactive, je me demande combien de bombes Z ils ont dû faire exploser à la surface pour arriver à une telle destruction.

— Nous le saurons peut-être un jour, répliqua Greg, mais pour l'instant, je propose que nous nous livrions à un examen sérieux de tout ce qui sera utilisé pour notre alimentation, à commencer par l'eau.

— Je crois que c'est en effet plus prudent, admit Davy.

Il se tourna vers Chang :

— Nous continuerons pour l'instant à taper dans nos réserves alimentaires.

Quelques heures plus tard, et alors que Davy achevait un rapide inventaire des objets contenus dans le *Comet*, le Rouquin, une fois de plus, bondit dans la cabine comme s'il avait été mordu par un serpent à sonnettes.

— Colonel, hurla-t-il, Colonel, venez vite...

Et, sans attendre les questions qu'allait lui poser le colonel, il enchaîna :

— Je viens de recevoir un message émis sans aucun doute de la surface de la Terre. J'ai essayé d'en comprendre le sens, mais il y a tellement de friture que je n'ai pu saisir que deux ou trois mots. Ah, et puis ce n'est pas tout, c'est une voix de femme que l'on entend. Si nous n'étions pas sur la Terre, j'aurais juré que c'était ma sœur, exactement le même timbre, car entre nous, Colonel...

— C'est bon, coupa fébrilement Davy, passez-moi la bande enregistrée.

Le Rouquin brancha la bande magnétique, mais à son tour le colonel dut avouer son incompréhension totale, à part un mot qui à la rigueur pouvait être compris comme étant le mot « secours » en langue française.

Décidément la situation commençait à se compliquer sérieusement, et à devenir même inquiétante d'heure en heure.

Quelle était cette voix féminine qui sans aucun doute provenait d'une station terrienne miraculeusement intacte au milieu du cataclysme général ? Devait-on penser qu'il existait une corrélation entre l'étrange combat de la matinée et cette émission captée par le Rouquin ?

CHAPITRE V

Durant plusieurs heures encore, Ben essaya de régler son capteur et ce n'est qu'à l'approche de la nuit qu'il réussit enfin à enregistrer assez clairement le message émis régulièrement en français, puis en anglais et en espagnol.

« Amis Terriens, qui que vous soyez, venez au secours de notre communauté. Nous nous trouvons par 30° de latitude Nord et 88° de longitude Est. Venez à notre secours... venez à notre secours. »

On ne s'était pas trompé. C'était bien une voix de femme, une voix jeune et claire, qui lançait cet appel désespéré.

Décidément la Terre n'était pas aussi déserte qu'on l'avait supposé tout d'abord, et cette constatation donna aux naufragés du ciel un petit espoir qui effaça d'un coup l'horrible sensation de solitude qu'ils avaient éprouvée malgré eux dès qu'ils avaient abordé leur monde d'origine. Mais cela ne cachait-il pas un piège habilement tendu, si l'on en jugeait par l'accueil qu'ils avaient reçu dès leur arrivée ?

Autant de questions auxquelles personne ne pouvait apporter de solutions. Davy crut bon de réunir l'équipage afin de bien leur exposer les faits. Il était décidé de se rendre à l'endroit désigné, mais il tenait d'abord à prendre toutes les précautions possibles, et ensuite à ne pas annoncer leur venue.

Evidemment, il était à prévoir que le *Comet* serait repéré, puisqu'il l'avait déjà été. Mais il valait mieux agir à l'improviste, plutôt que d'aller se jeter dans la gueule du loup, à supposer qu'il y eût du danger.

Tout fut donc décidé pour le lendemain, aux premières heures de la matinée.

Davy donnait déjà les ordres pour les heures de quart que l'équipage devait effectuer durant la nuit lorsque ses yeux se portèrent sur un des officiers mécaniciens, Farley Powel, originaire de la Louisiane, et qui tranquillement était en train de déposer à terre un superbe régime de bananes qu'il rapportait de son excursion aux alentours. Déjà le grand garçon s'était servi et allait savourer un fruit lorsque Greg s'interposa :

— Pas de blague, Powel, attendez le résultat des analyses.

L'officier mécanicien eut un haussement d'épaules.

— Qu'est-ce que ça peut faire ? Crever d'une façon ou d'une autre... au point où nous en sommes...

Greg allait répliquer, mais Davy s'était avancé à son tour il se planta devant Powel :

— Qu'est-ce qui vous prend ? Il n'est pas encore dit que nous ne

nous en sortirons pas. Ne faites pas l'idiot et jetez cette banane.

Un peu à contrecœur, l'officier mécanicien s'exécuta, après avoir jeté un regard courroucé vers le colonel.

— Je commence à en avoir plein le dos, de cette histoire, lançait-il en faisant mine de se retirer.

Mais Davy le rattrapa et l'obligea à lui faire face. Son visage était devenu dur et impénétrable :

— Ecoutez, Powel, vous n'êtes pas le seul à être dans ce cas, nous sommes tous logés à la même enseigne. Mais si nous voulons nous en sortir, il va falloir consentir à bien des sacrifices, les uns et les autres. Et ma tâche n'est pas aussi aisée que vous pourriez le penser. Mais je tiens à vous dire une chose. Tant que nous n'aurons pas trouvé une solution, je continuerai à jouer mon rôle, même si cela vous déplaît, et j'entends que tous mes ordres soient exécutés aussi bien ici que sur Terra II. Vous m'avez tous fait confiance, je vous en sais gré, mais pour l'amour du ciel, ne vous amusez pas à compliquer les choses.

Puis, se tournant vers Chang, il grommela :

— Débarrassez-moi de ces bananes, je ne veux plus les voir.

Une fois revenu à bord du *Comet*, le colonel s'isola dans sa cabine et se prit à réfléchir. Quelle discipline allait-il pouvoir exiger de ses hommes si ces derniers venaient à acquérir la certitude qu'ils étaient tous condamnés à périr sur cette Terre devenue, il ne savait comment, aussi brusquement inhospitalière ?

Mais avait-on encore le droit de désespérer ?

Il poussa un long soupir et étala devant lui un grand planisphère du globe terrestre trouvé dans le tiroir de son bureau. Il l'étudia rapidement et posa son index à l'intersection du 30° de latitude Nord et du 88° de longitude Est. Leur sort maintenant, et il s'en doutait vaguement, dépendait de ce qui allait se passer dans quelques heures à cet endroit perdu, de ce qui avait été autrefois le plateau du Tibet.

*

* *

Le *Comet* fonçait vers la nouvelle destination que lui avait fixée une voix inconnue.

Chacun se trouvait à son poste. Personne ne regrettait cette nouvelle aventure, qui allait certainement apporter de l'imprévu, mais nul n'osait supposer ce qui allait advenir, et les pensées demeuraient vagues en ce qui concernait le proche avenir.

Davy, comme à l'accoutumée, surveillait tout avec une grande attention, car la moindre erreur pouvait être fatale.

Ils franchirent bientôt les hautes chaînes de l'Himalaya et la

région du Tibet se montra à leurs yeux anxieux.

Le *Comet* amorça alors une lente décélération au-dessus du point indiqué, tandis que les fouilleurs électroniques faisaient défiler sur les écrans de nombreuses images de la région survolée.

Dans le silence général, le lieutenant Ferraby poussa un cri et tendit le doigt. Il venait de déceler une bâtisse assez importante, juchée au sommet d'une large colline.

Immédiatement on grossit l'image minuscule sur l'écran et on put alors distinguer un bâtiment assez moderne, malgré ses lignes rigides et quelques peu austères, comportant de nombreuses terrasses, et le tout se trouvait entouré d'une végétation assez luxuriante.

A cet instant, la voix féminine qu'ils reconnurent tous aussitôt résonna dans les haut-parleurs du capteur :

« *Amis Terriens, merci d'être venus, nous venons de repérer votre engin... Venez vite, nous vous attendons avec impatience.* »

Davy s'était emparé du micro :

— Allô. Ici Colonel Robert Davy, du *Comet*, répondit-il en français. Je tiens à vous prévenir que nous sommes armés et prêts à nous défendre s'il s'agit d'un piège. Nous allons survoler votre bâtiment et nous poser à proximité, je vous répète que nous tirerons à la moindre alerte.

Il y eut un petit silence. A n'en pas douter, les paroles de Davy avaient dû produire une certaine impression, car bientôt la voix reprit, empreinte d'une émotion que l'on pouvait percevoir.

— Vous faites erreur, Colonel Davy. Nous n'avons aucune mauvaise intention à votre égard. Nous ne sommes qu'une colonie de femmes sans défense. D'ailleurs vous n'allez pas tarder à vous en rendre compte par vous-même. Nous sommes prêtes à vous recevoir en amis.

Sur un signe du Colonel, le Rouquin coupa la communication et tous se regardèrent, intrigués.

— Une colonie de femmes, fit Lopez ; qu'est-ce que ça signifie ?

— Raison de plus pour prendre ses précautions, enchaîna le Rouquin. Moi, je me suis toujours méfié du sexe féminin. C'est une tradition dans la famille. J'ai eu un arrière-grand-père qui a été proprement scalpé par une Indienne en 1857 ou 1858, je ne m'en souviens plus très exactement. Il paraît que...

Mais personne ne l'écoutait plus et Davy donnait déjà des consignes précises à chacun des membres de l'équipage, tandis qu'une manœuvre rapide amenait le *Comet* juste au-dessus des deux bâtiments repérés.

Par un bref message de Davy, la colonie fut informée que tous ses membres devaient sortir et se ranger devant la bâtisse principale, sans armes évidemment, et attendre de nouveaux ordres.

Effectivement, celle qui avait parlé avait dû dire la vérité, car on vit aussitôt après que Davy eut fini de donner des directives, une vingtaine de femmes sortir et se placer à l'endroit désigné.

Quelques réflexions fusèrent dans le *Comet*, mais les hommes étaient quand même surpris et en même temps émus de voir ces femmes visiblement peu rassurées qui jetaient vers eux des regards incertains.

L'appareil se posa et trois hommes furent appelés à sa garde.

Greg et deux autres membres de l'équipage reçurent la consigne de surveiller les membres de la colonie, tandis que le restant de l'expédition, sous la direction de Davy, s'apprêtait à entreprendre une fouille minutieuse des bâtiments, après avoir demandé à la responsable de l'accompagner.

Celle-ci, une Française d'une quarantaine d'années environ, assez jolie, essaya de lui faire comprendre qu'il n'y avait rien à craindre, mais Davy avait suffisamment d'expérience pour ne pas croire tout ce qu'on lui disait et il préféra se rendre compte personnellement de tout ce que pouvait renfermer la bâtisse qui se dressait devant lui.

Suivi de ses hommes, il pénétra, l'arme au poing, à l'intérieur, en se tenant soigneusement sur ses gardes.

Le premier bâtiment fut exploré de fond en comble, mais rien d'anormal ne fut décelé, car l'intérieur ressemblait davantage à une maison de repos qu'à une forteresse ou à un arsenal.

Davy se sentit un instant légèrement décontenancé, et le regard qu'il échangea avec le lieutenant Ferraby fut assez éloquent. Pourtant, il ne pouvait reculer, et c'est d'un geste vague qu'il ponctua ses paroles en s'adressant à celle qui les guidait :

— Maintenant, allons visiter le second bâtiment.

Il crut percevoir une certaine réticence chez celle qu'il supposait être la directrice de cette étrange colonie, mais elle les pria de la suivre, et la visite commença, méthodique et minutieuse.

Les premières salles inspectées étaient, à très peu de chose près, identiques à celles qu'ils avaient déjà visitées, ainsi que tout le rez-de-chaussée. Davy, qui ne cessait de surveiller leur guide, remarqua un trouble aisément perceptible chez la Française, lorsque cette dernière, après les avoir conduits à l'étage au-dessus, se trouva devant une large porte faite entièrement de verre opaque artistiquement décoré.

— Hé bien, fit Davy, qu'attendez-vous ?

Elle se retourna et le regarda :

— J'aurais préféré que nous ayons d'abord une explication complète et sincère avant de pénétrer dans ce local.

— Il est encore temps peut-être, rétorqua Davy qui s'était arrêté au milieu de ses hommes.

Déjà ceux-ci s'étaient légèrement déployés, prêts à faire usage de leurs armes à la moindre alerte, et il y eut une seconde d'inquiétude que rompit vivement le colonel en lançant à la directrice :

— Ouvrez cette porte, je vous prie, et vite.

Elle s'exécuta sans dire un mot, visiblement à contrecœur, et elle entra la première dans la vaste pièce où le soleil pénétrait à flots.

Davy et ses hommes n'eurent pas le courage d'aller plus loin, tellement le spectacle qui s'offrait à leurs yeux était horrible à voir.

D'interminables minutes s'écoulèrent sans que personne osât émettre le moindre mot.

Là, devant eux, se tenaient une vingtaine de petits êtres, des enfants sans aucun doute, mais n'ayant absolument rien d'humain et de normal. Ils avaient interrompu leurs jeux au moment où le panneau s'était ouvert et ils regardaient à leur tour les nouveaux arrivants, mais personne ne put lire sur leur visage hideux la moindre réaction.

Ces créatures immondes possédaient une tête osseuse au crâne nu et parsemé de plaques rugueuses et ternes. On ne voyait pas de nez, seulement une large ouverture qui pouvait aussi bien être une bouche ; seuls les yeux pouvaient présenter quelque ressemblance avec ceux des humains, mais il y avait dans leur éclat quelque chose d'étrange et de mystérieux. Ils se tenaient accroupis sur une paire de jambes frêles et filandreuses, qui ne paraissaient pas pouvoir supporter un corps aussi lourd. Les bras pendaient lamentablement, terminés à leurs extrémités par des sortes de crochets faits d'une matière squameuse et assez épaisse.

Mais ce qu'il y avait de plus affreux à voir, c'était cette peau qui recouvrait le corps et qui paraissait s'effriter par endroits, offrant aux regards l'emplacement d'une multitude de plaies suintantes et visqueuses, baignant dans une sorte de bave jaunâtre que les rayons du soleil rendait encore plus brillantes et plus écoeurantes.

Surmontant le dégoût qui l'étreignait et l'odeur putride qui le prenait à la gorge, le colonel Davy se tourna vers la directrice, calme et immobile auprès de lui :

— Vous aviez raison, nous aurions dû avoir un entretien avant de...

*

* *

Tous les regards s'étaient braqués vers cette femme admirablement maîtresse d'elle-même qui avait pris place derrière un vaste bureau de métal brillant. Pendant un long moment, elle regarda ces hommes au regard inquiet qui lui faisaient face et attendaient d'elle les explications qu'elle leur avait promises.

Mais que pouvait-elle leur apprendre qu'ils ne savaient déjà ? Que pouvait-elle leur dire ? Et qui étaient ce groupe d'hommes et ce colonel Davy qui ne semblaient rien comprendre à la situation actuelle de la Terre ?

— Qui êtes-vous donc ? Et d'où venez-vous ? demanda-t-elle après une certaine hésitation.

Davy, en quelques mots, entreprit de lui expliquer le concours de circonstances qui avaient conduit le *Comet* sur la Terre, et il ne lui cacha pas l'étonnement ressenti par tout son équipage et par lui-même en constatant la destruction complète de l'humanité terrienne.

Lui aussi avait de nombreuses questions à poser.

— Je comprends, fit la directrice après avoir hoché la tête, oui, je comprends maintenant pourquoi vous êtes dans l'ignorance la plus complète. Je suis Madame Berger, la dirigeante de cette colonie, comme vous avez pu le deviner, mais je dois vous affirmer que nous ne sommes pour rien dans cette attaque dont vous avez été l'objet dès votre arrivée.

— Je n'en doute pas, voulut bien admettre Davy. Faut-il alors supposer qu'il se trouve d'autres survivants du désastre ? Remarquez que cela n'expliquerait tout de même pas les raisons pour lesquelles on a voulu nous abattre.

— Non, bien sûr. Pourtant, nous sommes convaincues qu'à part nous, aucun être vivant ne peuple la Terre. Pour une cause que nous ignorons, cette contrée a été la seule épargnée par le cataclysme.

Son regard se perdit dans le vague, cependant qu'elle poursuivait :

— Tout a été si soudain et si rapide... que personne n'a dû prévoir les conséquences de cette guerre effroyable. En l'espace de quelques années, notre civilisation a fait un bond prodigieux dans le progrès... mais quel progrès !

L'homme s'est trouvé soudain capable de résoudre de nombreux problèmes dans tous les domaines. Grâce à la jeune génération, nous avons vu surgir en quelques mois d'innombrables machines et engins de toutes sortes, plus destructifs les uns que les autres. On eût dit que le monde entier était pris par une fièvre intense, et un besoin irraisonné de détruire ses semblables.

Elle poussa un profond soupir et se secoua, comme pour chasser d'horribles visions, puis elle reprit en regardant fixement Davy :

— Oui, Colonel, ce fut une guerre effroyable où chaque nation, parmi les plus fortes, luttait pour la suprématie du globe terrestre. Mais l'homme ne fut pas maître du fléau qu'il avait engendré. Il ne s'en rendit compte que lorsqu'il se sentit incapable de stopper le désastre qui menaçait. Mais le glas de sa perte avait déjà sonné. Les armes radioactives d'une puissance insoupçonnée jusqu'alors

déclenchèrent le plus effroyable cataclysme que l'humanité ait jamais connu. Ce fut l'affaire de quelques heures seulement. Le ciel était rouge et les nuages radioactifs formaient comme des taches sombres que le vent dispersait un peu partout. Par endroits, le sol se soulevait et, dans un fracas épouvantable, des torrents de laves s'en échappaient et retombaient brusquement, ensevelissant tout sur leur passage. Des continents entiers furent morcelés, rasés, emportés, recouverts par les eaux. Cet affreux cauchemar cessa pourtant, effaçant d'un coup une humanité complète, une humanité dont nous sommes les seules survivantes. Au début, il y a un peu plus d'un an de cela, nous avons essayé de communiquer avec différentes stations de la Terre, mais nos appels sont toujours restés sans réponse, et nos capteurs d'images ne nous ont transmis que les reflets d'une planète complètement dévastée. Personne, à part nous, je vous le répète, n'a survécu aux effets nocifs de la radioactivité ambiante.

— A quelle cause attribuez-vous le privilège dont vous jouissez ?

La directrice eut un geste vague :

— Notre situation géographique peut-être, l'altitude et la proximité de l'Himalaya qui nous préserve des vents, en créant une zone de calme au centre de laquelle nous nous trouvons, et que les Hauts Plateaux du Tibet paraissent renforcer. En vérité, nous n'en savons rien.

Davy et ses hommes avaient écouté avec attention les explications données par M^{me} Berger, mais il y avait une question que le colonel tenait absolument à poser. Il n'en eut pas l'occasion, car la directrice, après avoir esquissé un pâle sourire, déclara :

— Je devine que vous tenez évidemment à savoir pourquoi nous avons été amenées ici, et pour quelle raison nous vivons en compagnie de ces... enfin de ces petits monstres. Oui, c'est malheureusement le terme qui convient pour désigner ces pauvres enfants.

— J'avoue que...

— C'est tout à fait normal, Colonel. Cette colonie fut créée peu de temps avant le désastre, ainsi d'ailleurs que de nombreuses autres à la surface de la Terre, afin d'isoler et d'étudier un curieux cas de mutation survenu au sein de la nouvelle génération. Cet établissement me fut confié en compagnie de deux médecins, une Anglaise, Mrs. Wyman et une Espagnole, la señora Menendez, que je vous ferai connaître tout à l'heure. Les femmes qui nous ont été confiées sont les mères de ces petits monstres.

Le major Lopez, après avoir froncé les sourcils, risqua une question à son tour :

— Voulez-vous dire que tous les enfants qui naissaient à cette époque présentaient le même cas de mutation ?

— Non, pas tous heureusement. Certains seulement.

— Lesquels par exemple ?

M^{me} Berger parut hésiter avant de répondre.

— C'est assez curieux, d'autant plus que nous ne détenons aucune preuve formelle. Pourtant, il y a un fait étrange. Nous avons constaté que tous les pères de ces mutants avaient été autrefois des enfants trouvés et confiés à des assistantes publiques ou autres. De toute façon, leur origine nous échappait.

Davy sentit le regard de Greg se poser sur lui et il éprouva un instant de malaise vite réprimé.

— Il s'agit là d'une coïncidence bizarre, émit Lopez.

— Bizarre est bien le mot, en effet, major, mais les faits sont là.

— N'a-t-on jamais eu l'idée de faire un examen biologique de ces hommes ?

— Il n'a donné aucun résultat.

— Et en ce qui concerne les femmes ?

— Elles sont normales, elles aussi.

Lopez se gratta le menton et hocha la tête.

— Curieux, en effet. Ce que je ne m'explique pas, c'est cette brusque et soudaine mutation.

Je comprends qu'une utilisation imprudente et trop poussée d'éléments radioactifs puisse entraîner un développement intensif des tares héréditaires, telles que les malformations cardiaques et oculaires, des anomalies dans la composition du sang. Mais de là à créer d'un coup des êtres aussi monstrueux, je ne comprends pas. L'effet génétique est certes infiniment additif, mais pour créer subitement, je le répète, un cas de mutation comme celui dont nous sommes les témoins, il aurait fallu que les parents de ces monstres détiennent dans leurs cellules germinales une réserve considérable de chocs électroniques, autrement dit une dose de plusieurs centaines d'unités Roentgen. Et c'est impossible.

— D'autant plus, renchérit la directrice, que rien de pareil n'a été décelé. Je suis tout à fait d'accord avec vous, Major, mais cela a maintenant bien peu d'importance, car nous ne connaissons sans doute jamais la véritable cause de ce phénomène. D'ailleurs que nous importe à présent ?

Greg s'était levé et venait de s'avancer :

— Quel âge avaient, à peu près, les pères de ces enfants ?

Un peu surprise par cette question, M^{me} Berger eut un geste vague.

— Entre vingt et vingt-cinq ans, il me semble, pas davantage, et le plus âgé de ces enfants a quatre ans.

Personne n'avait sourcillé, pas même Davy qui s'était contenté de s'agiter sur son siège. Une nouvelle fois, le regard de Greg croisa le sien. Il put y lire une détresse profonde et difficilement contenue qui

n'échappa pas non plus aux autres membres de l'équipage, tandis que M^{me} Berger, insouciante du malaise qui planait parmi les voyageurs interplanétaires, enchaînait :

— Entre 2125 et 2130, nous avons connu, je m'en souviens, un afflux considérable et jamais atteint d'enfants abandonnés. Les hospices et les centres hospitaliers en regorgeaient.

Le colonel Davy s'en souvenait également.

CHAPITRE VI

Pendant quelques instants, la directrice donna d'autres détails sur la vie de la petite communauté qu'elle dirigeait. La chance inespérée de survivre au cataclysme leur avait permis de conserver intact le cheptel dont la communauté avait la garde et l'entretien. Il en était de même pour les terres avoisinantes qui, bien entretenues, leur fournissaient le nécessaire.

Leur existence aurait continué de s'écouler jusqu'à extinction complète des membres de la colonie si, tout à fait par hasard, l'image du *Comet* n'avait été soudainement captée, leur donnant à penser qu'il pouvait s'agir d'un appareil appartenant à l'une des bases de Mercure, Vénus ou Mars.

Cela n'avait pas été sans les intriguer énormément, du fait que jamais elles n'avaient reçu de ces bases une réponse aux innombrables messages qu'elles avaient envoyés. Encore un mystère qui n'était pas près d'être éclairci, et ce silence de la part de ces bases ne s'expliquait pas pour l'instant. Car, ainsi que le fit remarquer Davy, aucune raison valable ne pouvait être fournie pour expliquer ce mutisme incompréhensible qui devait se trouver en étroite corrélation avec le cataclysme terrestre. Ah, si la réserve de carburant du *Comet* avait été suffisante, nul doute que Davy n'eût fait un bond jusqu'à la plus proche des bases, celle de Vénus, mais il n'y fallait pas songer.

Un cas de conscience se posait maintenant pour le colonel Davy qui, tout en écoutant les explications que lui donnait avec abondance Mme Berger, ne pouvait s'empêcher d'éprouver une nouvelle inquiétude.

La situation présente n'offrait qu'une solution, raisonnable et normale. Celle de demeurer, ses hommes et lui-même, dans cette oasis où ils étaient assurés d'une nourriture saine et abondante, et où ils se trouveraient surtout à l'abri des dangers de la radioactivité qui régnait encore sur tout le restant de la planète.

Mais l'écueil résidait justement dans cette décision et Davy n'envisageait pas cette coexistence sans crainte.

Comment son équipage allait-il se comporter, lorsque les hommes se trouveraient en contact permanent avec ces jeunes femmes, et comment ces dernières allaient-elles accepter cette promiscuité ?

Davy se chargerait bien de rester maître de son équipage en toute circonstance, lorsqu'il ne s'agissait que de demeurer dans le domaine de ses fonctions, mais avait-il le droit de réglementer ou de freiner tout ce qui pouvait constituer la vie sentimentale de ses hommes, lesquels allaient maintenant se trouver livrés à eux-mêmes et

à leurs instincts ?

Cette question fut abordée avec une certaine réticence par M^{me} Berger, qui tenait, à réunir ses collaboratrices pour avoir une conversation avec elles à ce sujet sans tarder. Davy en profita pour se rendre jusqu'au *Comet* afin de compulser le minutieux inventaire qu'il avait dressé, lorsqu'il fut rejoint par Greg.

— Père, il fallait que je vous parle, seul à seul.

Le colonel le regarda en souriant :

— Oui, je le sais, et je m'y attendais d'ailleurs. C'est ce que nous a raconté cette bonne madame Berger qui te chiffonne, hein ? Pourtant, tu as passé l'âge où l'on peut avoir des complexes !

— Certes, mais ne suis-je pas, moi aussi, dans le même cas que ces hommes ?

Davy eut un geste d'énervement et jeta la cigarette qu'il venait à peine d'allumer.

— Encore une fois, qu'est-ce que cela prouve ? Il n'a jamais été démontré que des hommes élevés dans des orphelinats doivent obligatoirement engendrer des monstres un jour ou l'autre, que je sache ! A-t-on seulement la moindre raison de le penser ? Non. Je suis certain que si la guerre ne s'était pas déclenchée, on serait arrivé à faire la lumière totale sur cette histoire, alors que le mystère risque maintenant de ne jamais être élucidé.

— Quelle est votre opinion personnelle, père ?

Davy se sentit légèrement désarçonné, mais il comprit qu'il devait répondre s'il ne voulait pas voir les doutes de Greg se confirmer.

— Si nous en croyons les explications que vient de vous donner la directrice de cette colonie, les pères de ces monstres étaient tous des techniciens, la plupart affectés aux divers centres nucléaires de la planète. Ils faisaient partie de cette jeune génération à qui l'on doit cette catastrophe.

Il eut un haussement d'épaules et poursuivit :

— Si l'on écrit un jour cette histoire, on les qualifiera de génies peut-être, mais c'étaient des inconscients, souviens-toi de ce que je te dis, Greg. Pourquoi ne pas admettre que leur monstrueuse progéniture soit le résultat normal d'une intoxication génitale due à diverses sources radioactives impossibles à déceler ? Quoi qu'en dise Lopez, c'est mon opinion. En ce qui te concerne, tu n'as vraisemblablement rien à redouter, étant donné que tu as passé ta vie sur Terra II. Nous ne possédons qu'une seule centrale, et tu n'y es allé que deux fois seulement dans ta vie. Et maintenant, Capitaine Davy, vous allez me faire le plaisir de débarrasser ma cabine et en vitesse, ajouta-t-il en souriant et en poussant Greg vers la sortie.

Les jeunes femmes qui composaient la colonie étaient âgées de vingt à vingt-cinq ans, et quelques-unes étaient d'une beauté remarquable, Davy eut bientôt l'occasion de s'en rendre compte.

Toutes les nations, du moins les principales, étaient représentées, ne fût-ce que dans la direction qui groupait, outre la Française M^{me} Berger, une Américaine et une Espagnole.

Mrs. Wyman faisait partie des belles femmes, de celles qui ne peuvent passer inaperçues en aucun lieu et sa ligne élégante et racée attirait inmanquablement les regards, alors que la señora Menendez était beaucoup plus effacée, avec un air austère, bien qu'elle restât plaisante malgré tout.

M^{me} Berger allait prendre la parole, après avoir effectué les présentations, lorsque Mrs. Wyman, qui se tenait près de la baie vitrée, poussa soudain un cri d'effroi en désignant le ciel.

Tout le monde se précipita vers l'ouverture pour apercevoir ce qui motivait une telle émotion.

Les membres de l'équipage du *Comet* reconnurent sans hésitation la même boule fluide qui avait failli les anéantir lors de leur arrivée et un moment de panique régna parmi eux, que Davy eut vite fait de réprimer à l'aide de paroles d'encouragement.

— Du calme, les enfants, finit-il par demander.

La boule semblait planer au-dessus des bâtiments, décrivant un large cercle à faible allure et les regards la suivaient anxieusement dans son évolution.

— Courons à l'appareil, cria Farley Powel, les traits crispés, c'est sans doute notre seule chance.

Davy se tourna vers ses hommes :

— Ce serait de la folie. D'ailleurs nous n'en aurions pas le temps.

Ses yeux se reportèrent sur la mystérieuse boule lumineuse qui semblait éclater de couleurs sous l'action des rayons du soleil.

— Nous n'allons tout de même pas attendre qu'elle se décide à nous attaquer, non ? répliqua l'officier mécanicien.

— Farley a raison, dit Manconi, le second radio. Il faut faire quelque chose.

Déjà Davy sentit s'enfler le vent de la panique et il comprit qu'il devait immédiatement reprendre ses hommes en main. Déjà Powel, affolé, se précipitait vers la sortie. Il le rejoignit en quelques pas et l'agrippa par le col de son vêtement, l'obligeant à se retourner. Le coup de poing qui atteignit l'Américain au menton le fit chanceler, et celui qu'il reçut au creux de l'estomac ne lui laissa pas le temps de riposter. Il s'écroula comme une masse en se tordant.

— Etes-vous devenus fous ? demanda Davy aux autres, en leur faisant face.

Tandis que le Rouquin aidait Powel à se relever, il ajouta, en se rapprochant de la baie vitrée :

— Si nous sortons, nous sommes perdus. On ne nous laissera pas le temps de nous enfuir, je vous le répète. Non, ce n'est pas ce qu'ILS veulent. Nous serions anéantis depuis longtemps si c'était dans LEURS intentions. Faites-moi confiance, et attendons la suite, qui ne saurait certainement pas tarder.

M^{me} Berger, livide, s'était approchée de lui.

— Mais de qui parlez-vous, Colonel ?

Il tendit le doigt en direction d'un petit point noir qui grossissait à vue d'œil dans le ciel.

— De CEUX-LA, Madame. Je crois que nous allons recevoir une visite. Mais je vous recommande une chose, à tous et à toutes. Tâchez de conserver votre sang-froid et votre calme, quelles que soient les circonstances qui vont se produire.

Un silence lourd fit suite à ces paroles. Maintenant tous les regards étaient braqués vers le ciel, vers ce gros point noir qui, de seconde en seconde, prenait forme et dont les contours, tout d'abord indistincts, semblaient se préciser avec une étrange netteté.

De son côté, la redoutable boule lumineuse continuait à évoluer à faible hauteur, au-dessus de la colonie, dirigée par une main invisible, extraordinaire témoignage d'une civilisation inconnue dont on ne pouvait que redouter la terrible puissance.

*

* *

L'appareil avait réduit sa vitesse et l'on pouvait à présent en distinguer l'étrange structure.

Il s'agissait à première vue de quatre énormes boules de métal disposées en carré et reliées entre elles par une sorte de boyau articulé permettant une certaine autonomie à chacune des sphères.

Le Centre de cet étrange quadrilatère était occupé par un disque très aplati relié à son tour aux sphères, semblant indiquer que là devait certainement se trouver le poste de commandement de l'engin.

Rien jusque-là ne pouvait encore permettre de déceler l'origine de l'appareil et Davy, qui pourtant connaissait à fond tout ce que le génie humain avait pu créer jusqu'à ce jour dans le domaine de l'astronautique, se perdait en conjonctures et en hypothèses qui ne le satisfaisaient aucunement.

Dans un silence impressionnant, l'engin amorça une descente rapide et bientôt se posa sans heurt non loin du *Comet*. Le métal

rougeâtre prit alors une teinte plus claire tandis qu'une sorte d'antenne périscopique émergeait soudain du disque central.

De longues secondes s'écoulèrent encore sans que rien ne se produisît et Davy, très calme maintenant, était prêt à faire face à tout danger immédiat. Personne autour de lui n'avait osé émettre la moindre opinion et tous attendaient anxieusement le moment d'agir selon les ordres qu'il donnerait.

Lentement, le colonel sortit de sa ceinture le long pistolet à antiprotons, imité immédiatement par tout l'équipage. D'un simple regard, il leur fit comprendre qu'ils devaient attendre son commandement.

Davy se demandait si l'armement qu'il possédait serait capable de lutter efficacement contre de tels adversaires. Puis son regard se reporta vers la boule lumineuse qui semblait avoir arrêté ses évolutions dans le ciel.

C'était une fluorescence immobile qui semblait miraculeusement suspendue au-dessus de l'étrange engin.

Des secondes passèrent... un silence oppressant... une attente fébrile... et dans la cour un chien qui aboyait... Silhouette fugitive de la bête bondissante... rageuse, tous crocs dehors... quelques bonds.

Puis ce fut l'incompréhensible, l'image de la bête brusquement figée dans une attitude grotesque. Arrêté en plein élan, l'animal sembla soudain pétrifié, comme brutalement changé en pierre sous l'action d'une baguette magique.

Tous les regards avaient suivi cette scène étrange, chacun se demandant intérieurement s'il n'était pas l'objet d'une hallucination.

Mais le silence angoissant avait succédé au dernier cri étouffé de l'animal médusé.

Des secondes... des secondes encore... plus lourdes... plus lourdes...

Un hurlement rauque fusa dans la pièce. On vit alors le corps de Chang se débattre un instant contre un ennemi invisible, puis s'immobiliser dans une pose ridicule tandis que sur son visage congestionné se lisait une intense frayeur. Mais aucun son ne sortait de ses lèvres.

Une panique indescriptible déferla comme une marée tumultueuse sur les Terriens que ni les cris, ni les menaces d'un Davy étonnamment calme ne pouvaient plus enrayer.

Bousculade... fuite éperdue... terreur collective... c'est dans un désordre impétueux que tous se ruèrent vers les sorties. Mais nul n'en eut ni le temps ni les moyens. Un à un, tous les membres de l'équipage et de la colonie subirent le même sort que le chien et que Chang. Tous, l'un après l'autre, connurent cette curieuse impression et cette paralysie rapide que rien n'expliquait pour l'instant.

Tout cela avait été d'une rapidité extrême. On avait d'abord l'impression que l'on avait jeté sur vous une sorte de filet qui commençait par gêner l'activité de vos membres pour éprouver ensuite la sensation terrifiante de se trouver prisonnier d'une gangue impalpable et immatérielle qui, collant littéralement au corps en quelques secondes, empêchait tout mouvement quel qu'il fût.

L'horreur de cette situation se compliquait, du fait que l'activité cérébrale, intacte, continuait à se manifester chez le sujet atteint.

Davy comprit alors que toute résistance de leur part étant vaincue, le moment était venu pour leurs assaillants de se montrer.

Les yeux fixés sur le panneau largement ouvert, il attendait de les voir. Ce ne fut pas long. Il y eut d'abord un bruit de pas au rez-de-chaussée, bruit qui s'intensifia progressivement, dénotant la présence d'êtres vivants qui gravissaient maintenant l'escalier. Davy essaya de se les représenter à la mesure de leur puissance diabolique. Êtres monstrueux ? Enormes ? Formes grotesques, puissantes, horribles créatures, plus immondes peut-être que ces gamins effrayants qu'il avait pu apercevoir à son arrivée dans la colonie ?

Son imagination, amplifiée par l'angoissante situation du moment et surtout par l'impuissance à se défendre, lui faisait entrevoir le pire.

Et ce n'est que lorsque le premier de ces monstres apparut dans l'encadrement du panneau que Davy se demanda s'il ne rêvait pas. Devant lui, un enfant de dix ans à peine, normalement constitué, le regardait en souriant. Bientôt, beaucoup d'autres apparurent et surgirent d'un peu partout. On aurait dit une colonie de vacances en liberté, tout heureuse d'avoir joué un bon tour aux... aux « grands ». Oui, c'était bien l'impression générale, car ces drôles de garnements aux visages ouverts semblaient s'amuser follement des attitudes diverses dans lesquelles étaient figés leurs prisonniers. Puis le spectacle changea complètement après un ordre bref donné par celui qui paraissait être le chef de la bande.

Les visages se tendirent et une expression énergique s'inscrivit sur leurs traits. Encore un ordre. Très bref. Et les longs pistolets à double canon pointèrent vers les jambes des Terriens qui instantanément retrouvèrent leur liberté d'action. Davy essaya de dégager ses bras de la gangue invisible, mais seuls ses membres inférieurs fonctionnaient maintenant.

Le regard de celui qui visiblement commandait croisa le sien. Un regard froid, aussi dur que l'acier et aussi impénétrable que celui d'une statue de pierre.

CHAPITRE VII

L'étrange appareil fonçait dans un ciel grisâtre, lourd et brumeux. Dans la soucoupe centrale, un gamin d'une dizaine d'années à peine dirigeait la manœuvre, sûrement, avec précision ; et ses yeux ne quittaient pas les nombreux appareils de contrôle qui lui traduisaient fidèlement la marche constante de tout le mécanisme compliqué dont l'engin se trouvait doté.

Il se tourna vers un de ses compagnons, aussi attentif que lui aux inscriptions graphiques que déroulaient des servo-diagrammes électroniques assez compliqués et lâcha dans sa langue natale :

— Comment expliquez-vous le fait qu'ils soient constitués comme nous ? Ils n'appartiennent pourtant pas à notre race...

— Ce ne sont pas non plus des GOZIENS... Leurs corps sont matériels et nullement trompeurs.

Le chef eut un geste lent et enchaîna :

— Nous n'allons pas tarder à être fixés. Mais les autres... ces êtres monstrueux qui étaient parqués au premier étage de la deuxième bâtisse, qui sont-ils ?

Il parut réfléchir quelques instants et poursuivit :

— En tout cas, que l'on prenne toutes les précautions nécessaires. Qu'on les isole dès l'arrivée et qu'on les examine tous. S'ils présentent le moindre danger, qu'on les extermine immédiatement.

— Parfait.

Déjà l'engin tombait comme une pierre vers le sol glacé qui semblait monter vers lui avec une rapidité inouïe.

Sur l'eau grise, des blocs de glace se dressaient, immenses icebergs à la dérive aux formes dentelées, et au-delà c'était le désert, le vaste continent antarctique, rigide et glacé, que l'engin survola après une décélération rapide et brutale.

Les yeux de Davy contemplaient ce spectacle désolé et inquiétant, tandis que son cerveau essayait de comprendre ce qui se passait.

Comprendre enfin pour quelle raison ses compagnons et lui-même ne pouvaient plus esquisser le moindre geste ; à part leurs jambes, pourquoi cette attaque prévue, pourquoi tout à coup ces gamins espiègles et énergiques qui les avaient forcés à les suivre dans leur étrange appareil après avoir rapidement inventorié tout ce qui se trouvait dans la colonie. Enfin, pourquoi tout cela, et que leur voulait-on ?

Autant de questions, autant de mystères.

Une faible secousse indiqua aux prisonniers que l'engin venait

de toucher le sol. Les regards se portèrent vers les hublots, scrutant les environs, mais partout c'était la grande solitude triste et glacée du Pôle. L'appareil ne reposait pas sur une couche de glace et Davy s'en rendit compte tout de suite, de même que Greg et Ferraby qui devaient le lui confirmer plus tard. Au contraire, les béquilles gigognes reposaient sur une masse dure, métallique et brillante, représentant une surface de plusieurs centaines de mètres carrés.

L'énorme plaque oscilla un instant et soudain s'enfonça lentement avec son chargement dans les entrailles du sol, glissant latéralement dans une monumentale cheminée aux parois lisses et brillantes.

Bientôt un large panneau s'entre ouvrit face à eux offrant aux regards un spectacle grandiose et inimaginable.

Sous le sol glacé, en plein cœur de ce continent désert et inhospitalier, une cité magnifique et surprenante surgissait. Un air frais et doux fouetta les visages des Terriens lorsqu'ils quittèrent l'engin et qu'ils se trouvèrent en face d'un petit groupe de jeunes personnages qui les contemplèrent avec surprise. Une conversation s'engagea rapidement entre le chef et un autre, probablement un « supérieur ». Sur un geste de ce dernier, deux des gamins dégainèrent leur arme et balayèrent le groupe des Terriens d'un geste large, leur rendant ainsi brusquement l'usage de leurs mouvements, tandis que trois autres s'empressaient de leur ôter leurs armes facilement décelables.

— Ça c'est un peu fort. Non, mais de quoi se mêlent-ils, ces moutards ? Ils commencent sérieusement par m'échauffer les oreilles. Moi, je vous le dis.

C'était évidemment le Rouquin qui manifestait sa colère d'une façon assez bruyante. Il faut avouer que le fait d'être resté aussi longtemps dans l'impossibilité de dire le moindre mot n'était pas pour arranger les choses de son côté. Loin de là, et il fallut toute l'autorité de Davy pour le calmer.

— Il ne sert à rien de rouspéter, Ben. Attendons d'être fixés sur leurs intentions, mais je crois que vous vous méprenez. Ces gamins me paraissent aussi redoutables que des hommes.

Davy ne croyait pas si bien dire, et l'avenir devait une nouvelle fois lui donner raison.

Sur un signe, ils furent invités à suivre leurs hôtes qui, à travers un dédale de bâtiments étranges et de chaussées aériennes, les conduisirent dans un immense laboratoire où s'affairaient une multitude d'autres êtres vêtus de blouses colorées et qui ne parurent pas prêter trop d'attention aux nouveaux venus.

D'autres couloirs... d'autres pièces... d'autres locaux... et enfin un vaste cabinet aux murs de verre épais et baignant dans une clarté

douce et diffuse, dont la source demeurerait mystérieuse. Le chef et son collègue s'approchèrent d'un étrange appareil ayant la forme d'une machine à laver qu'ils poussèrent près de nos amis.

Ils manipulèrent quelques mécanismes compliqués et firent comprendre à Davy qu'il pouvait parler librement.

Rapidement, le colonel se présenta et expliqua son origine, ainsi que celles de ses compagnons, tout en se demandant si ses paroles étaient bien comprises par les gamins, qui semblaient écouter ce qu'il disait avec attention et intérêt.

Cette étrange machine jouait en effet le rôle de traducteur psychique et, dès les premières phrases prononcées par le colonel Davy, les nombreux et délicats mécanismes de l'appareil portatif avaient su trouver les racines de la nouvelle langue enregistrée, laquelle, dans l'affaire de quelques secondes, avait été assimilée.

C'était donc par des influx psychiques appropriés que les interlocuteurs de Davy comprenaient ses paroles et que lui-même comprenait les leurs. Chaque mot prononcé était traduit par le « servo-traducteur » dans la langue de l'interlocuteur avec une rapidité inouïe et personne n'éprouvait la moindre gêne pour suivre une conversation des plus animées.

Davy ne pensa même pas à cacher sa surprise tellement il était bouleversé. Il vit son jeune interlocuteur l'inviter d'un geste à continuer, tout en proférant à haute voix des mots inintelligibles, que son subconscient rétablissait grâce au traducteur :

— Je vous en prie, Colonel Davy, continuez. Votre histoire est très intéressante.

Davy se maîtrisa une nouvelle fois et poursuivit, ainsi qu'il y était invité. Ce fut ensuite au tour de l'autre de parler, de raconter son histoire et celle de son peuple, une histoire bouleversante et presque inconcevable... une histoire...

*

* *

En certaines parties de la Terre le soleil brillait, en d'autres il neigeait, pleuvait ou ventait, mais cette contrée n'avait pas le même aspect que le reste du monde. Non, rien de comparable avec les autres continents de la Terre de ce temps-là.

Car c'est maintenant la fin du Tertiaire. Si nous sommes toujours sur le Continent Antarctique, par contre nous avons fait un bond prodigieux dans le Temps... Par la Pensée tout simplement... Mais que se passait-il donc dans cette contrée que les glaces ne recouvraient pas encore et qui avait le privilège (si l'on peut employer ce terme) d'abriter la seule humanité terrienne existant à cette époque.

Partout ailleurs, ce n'était que végétation luxuriante, vie animale assez importante ; on voyait déjà apparaître les nouvelles espèces qui allaient donner naissance aux races actuelles, mais tout cela était du domaine... du futur, et l'homme de cette époque ne s'en souvenait même pas. Il est vrai qu'il avait trop à faire pour lutter contre l'ennemi implacable qui s'acharnait contre lui, et qui...

Une fusée téléguidée siffla dans le ciel rouge et s'abattit non loin de la Résidence avec un bruit d'enfer, faisant vibrer les cloisons de métal et projetant à terre tous ceux qui se tenaient blottis dans la salle de réunions du Roi Gimon.

Il y eut une deuxième... une troisième... semant chaque fois la mort, la panique et la destruction dans la cité, qui n'était déjà plus qu'un amas de ruines s'étendant à perte de vue. Seuls le Palais et quelques bâtisses résistaient encore à l'assaut infernal des Goziens.

LES GOZIENS !

Personne n'avait jamais su, et ne saurait probablement jamais, d'où ils venaient. Ce dont on était certain, c'est qu'ils n'appartenaient pas à l'une des planètes de notre système. Ils venaient de loin, de très loin... d'une autre Galaxie, dont le nom importait peu. La lutte était meurtrière, car les hommes du Roi Gimon savaient se défendre aussi, et ils en possédaient les moyens.

Au début, on avait eu un espoir, un faible espoir peut-être, mais à présent on ne se faisait plus la moindre illusion. L'ennemi était décidé à se battre jusqu'à son anéantissement complet, s'il le fallait, car CEUX qui donnaient les ordres avaient sans doute décidé d'obtenir à n'importe quel prix cette Terre qu'ils désiraient.

Et les Terriens de cette époque avaient également fait le sacrifice de leur vie dans cette lutte gigantesque. Maintenant ils se rendaient compte que tout était fini, et que tout était perdu.

Il y eut une nouvelle secousse, alors que le Monarque fixait un regard éperdu vers le professeur Moggy qui venait d'entrer, couvert de poussière et de sang, et qui se tenait près des autres membres du Conseil.

— Eh bien, professeur.... parlez vite... s'il en est encore temps.

Le vieux savant, qui paraissait épuisé par l'effort considérable qu'il venait d'accomplir, essaya de reprendre son souffle et répondit :

— Inutile de nous leurrer davantage, Majesté, tout est fini pour nous. Certes les derniers postes continuent, selon les ordres reçus, à combattre l'ennemi, mais leur destruction est certaine et d'ici quelques jours à peine... plus rien ne pourra faire échec aux Goziens. Pourtant... si nous avons pu continuer cette lutte quelque temps encore, je suis certain que nous aurions eu finalement le dernier mot.

— Que voulez-vous dire ?

Une nouvelle secousse ébranla la Résidence, suivie d'un fracas

épouvantable.

Pointant le bras vers le ciel embrasé, le professeur Moggy poursuivit.

— Croyez-vous qu'ils n'ont pas subi de lourdes pertes, eux aussi ? D'après les statistiques, ils ont perdu plus des deux tiers de leurs effectifs.

— Nous le savons.

Une étrange lueur passa dans le regard de Moggy tandis qu'il s'approchait du Souverain :

— Ce que nous ne pouvons pas réaliser nous-mêmes, nos descendants peuvent, eux, le réaliser un jour. Surtout si l'effet de surprise que j'ai mis au point joue en leur faveur.

Il faut dire que Moggy était à l'origine d'un projet révolutionnaire, qui avait eu le mérite d'être adopté par le Conseil Supérieur de la Recherche Scientifique. Chose plus extraordinaire encore, la réalisation en avait été effectuée dans le plus grand secret.

Le but de Moggy avait été d'étendre sur tout le reste du globe la race terrienne qu'un frein mystérieux semblait empêcher de s'étendre au-delà des limites du Continent Arctique. Pour Moggy, l'effectif actuel de la race humaine ne pouvait espérer exploiter convenablement le globe terrestre et surtout, comme c'était le cas actuellement, de pouvoir se défendre contre une attaque possible venant de l'extérieur.

Il ne comprenait pas pourquoi les autres régions n'avaient jamais connu la présence de l'homme, à part ceux de sa race qui s'étaient aventurés pour des recherches scientifiques utiles à leur communauté.

Son rêve était de doter chaque partie du monde d'une humanité qui, tout en conservant ses caractéristiques, serait adaptée au milieu qui lui serait propre. C'est ainsi qu'il en vint à imaginer différentes races dont certaines seraient mieux adaptées que les autres, soit aux régions tropicales, soit aux régions tempérées, soit encore aux régions froides. Et l'idée de créer des êtres humains morphologiquement identiques certes, mais différenciés par un épiderme ayant une coloration différente, s'ancra en lui.

Il espérait alors que, plus tard, une sorte d'émulation pour le bien-être général aurait lieu entre ces hommes, et que la Terre ainsi partagée connaîtrait une ère d'abondance et de prospérité dans tous les domaines. C'est du moins ce que croyait le professeur Moggy qui avait ajouté discrètement que les blancs, dont il faisait partie, auraient évidemment le contrôle absolu des activités terrestres.

Bien sûr, Professeur Moggy, l'idée était assez originale, mais... Enfin, qu'importe, le projet était là.

Après bien des essais, Moggy avait pu trouver le moyen d'isoler dans des tubes des cellules germinales qu'il avait pu conserver, grâce à

un état d'hibernation, assez longtemps, et parfaitement normales. Par la suite, il avait même réussi à obtenir différentes fécondations artificielles et à conserver pendant plusieurs années des ovules fertilisés qui, placés dans un milieu nutritif approprié, s'étaient un jour développés normalement, selon le rythme de la bipartition qui leur est propre.

Aucun doute à ce sujet. Moggy avait trouvé le moyen de créer des êtres humains sans se soucier du Temps. Un régulateur approprié pouvait enclencher à une époque future et déterminée la fertilisation automatique des cellules germinales, ainsi que le développement embryonnaire.

Toujours selon le Projet, différentes stations équipées seraient disposées aux quatre coins du globe, et les couveuses automatiques s'occuperaient des fœtus jusqu'à leur naissance normale. Ensuite ? L'enfant, toujours grâce à des machines-robots, serait élevé dans un état demi-inconscient pendant trois ans par des sortes de nourrices cybernétiques réagissant à tous les besoins du nouveau-né. Par la suite, et au fur et à mesure que l'enfant prendrait connaissance de la vie, des « robots-instructeurs » se chargeraient, toujours selon les méthodes depuis longtemps employées par les Terriens de cette époque, de lui indiquer ses origines, ses droits, son rôle actuel et futur, bref tout ce qu'il devrait apprendre et connaître de ce monde bien étrange.

L'évolution mentale se ferait, selon les règles bien entendu, et aux environs de la douzième année, alors que le corps du sujet n'avait pas encore atteint sa pleine maturité ; l'esprit, par contre, serait arrivé à un stade évolutif assez avancé. Des esprits mûrs dans des corps d'enfants. Voilà ce que la Science d'il y a deux cent mille ans avait imaginé.

Tel était le projet Moggy, projet qui n'avait malheureusement pas pu se réaliser, car les Goziens ne leur avaient pas permis de poursuivre à leur aise des travaux de ce genre. Mais il y avait tout de même le laboratoire expérimental que le Souverain avait fait construire à l'abri des explosions, à plusieurs pieds sous Terre. Et c'était là, maintenant, l'idée de Moggy.

Une longue flamme pourpre zébra les ténèbres et l'espace d'une seconde jeta sur le visage du vieux savant un éclat diabolique.

Dans la cité en ruines, les fusées téléguidées continuaient à s'abattre au milieu des cris et des fracas.

Alors, vivement, Moggy parla... exposa son idée, déclarant qu'il avait tout prévu, et que si la victoire leur échappait pour l'instant, ce n'était que partie remise. Dans quelque temps, ce serait la revanche... les Terriens n'avaient pas encore dit leur dernier mot. Dans quelque temps... oui, dans quelque temps...

L'enfant-chef venait, deux cent mille ans plus tard, de raconter son histoire et celle de son peuple.

Tous ses auditeurs l'avaient écouté, tour à tour stupéfaits, inquiets et intrigués, et Davy en croyait à peine ses oreilles. Pourtant il subsistait une ombre au tableau. Une lacune incompréhensible, ou plus exactement une lacune que l'enfant n'expliquait pas. Il ne tarda pas à demander des explications, posa des questions, s'effraya brusquement, tandis que ses collègues frémissaient à leur tour.

— Le professeur Moggy avait réglé le début du processus vital des ovules fécondés à seulement dix ans de l'instant où il avait enclenché le mécanisme de sécurité. Il avait calculé que dans un laps de temps de vingt à vingt-deux ans, nous serions tous capables, ici, de continuer la lutte contre les Goziens. Dans cette mystérieuse cité ont été entreposés tous les appareils et toutes les armes indispensables à la lutte. Nous en connaissons le fonctionnement. Nous pouvons nous comporter comme ceux qui nous ont créés, nous en savons autant qu'eux.

Une lueur de fierté passa dans le regard de l'enfant qui poursuivit :

— L'ennemi ne se serait jamais douté de rien, installé sur la Terre, s'en croyant le maître, il n'aurait eu aucune connaissance de nos préparatifs secrets et un jour, par un effet de surprise, nous l'aurions anéanti, complètement, reprenant notre place normale sur ce globe qui nous appartient.

Il eut un geste vague et reprit, désappointé :

— Plus rien ne me paraît concorder à présent, et je me demande...

Il tapota nerveusement le rebord du bureau et reprit :

— Tout d'abord, il y a quelques mois de cela, lors de notre première sortie à l'air libre, nous avons constaté qu'une épaisse couche de glace recouvrait les orifices de sorties. Nous avons dû employer les câbles thermostatiques pour en venir à bout. Ensuite, nous nous sommes rendu compte qu'à l'extérieur rien ne coïncidait avec les souvenirs entassés dans nos cerveaux par les nourrices cybernétiques. Les Goziens, nous n'en n'avons jamais vu, et nous n'avons jamais entendu parler d'eux. En revanche, nous avons sillonné un monde passablement mutilé, horriblement ravagé, détruit, mort. Une civilisation trop avancée a régné sur ce globe et vos paroles viennent de nous apporter la certitude qui nous manquait. Oui, cette

civilisation est la vôtre. Elle a régné pendant des millénaires à la surface de ce monde que vous appelez, vous, la Terre. Et elle s'est détruite, ainsi que vous le dites, très rapidement, en ne laissant que de faibles traces de son passage. C'est là que je ne comprends plus...

Le sous-lieutenant Deloof, géologue averti, ne put s'empêcher, sur un signe d'approbation de Davy, de prendre la parole :

— Toutes les études sur l'origine de notre humanité tendent à prouver que cette dernière remonte au début du quaternaire. Il y a entre cinquante et cent mille ans environ. C'est vers cette époque que se produisirent les bouleversements qui donnèrent naissance à la configuration actuelle de la planète. Basculement de l'axe, freinage brutal, modification soudaine du plan de l'écliptique, on n'est pas très bien fixé à ce sujet-là, mais ce dont on est certain, c'est qu'avant cela, le continent arctique n'était pas situé au Pôle Sud de la planète. Donc tout tend à prouver que votre humanité, ou plus exactement que l'humanité dont vous êtes issus, est plus ancienne encore.

Cela produisit l'effet d'une bombe, et Davy resta songeur, cependant que l'enfant-chef, après avoir hoché la tête, renchérisait :

— Oui, c'est apparemment la seule explication plausible. Mais comment expliquer que le mécanisme régulateur de notre petite cité n'ait pas fonctionné pendant un aussi long temps, et par quel miracle nous sommes venus à la vie... plus de cent mille ans après notre conception ?

Cela était en effet très étrange, et l'explication ne devait être trouvée que bien longtemps après, lorsque des études approfondies eurent été faites sur les appareils automatiques qui composaient le mécanisme régulateur du processus vital.

Il faut dire tout d'abord que les Terriens du temps du Roi Gimon avaient trouvé le secret de la matière impérissable.

Divers alliages savamment dosés avaient fait naître une matière synthétique, toute nouvelle, absolument inaltérable et insensible aux effets du temps, n'ayant nullement besoin d'entretien pour se trouver préservée des dangers de l'oxydation, des parasites, de la sécheresse ou de l'humidité.

D'ailleurs, tout, dans le laboratoire-refuge de ces gamins évolués, était fabriqué avec cette étrange matière, ce qui expliquait le parfait état des appareils et des divers ustensiles utilisés devant les voyageurs en provenance de Terra II.

Tout avait donc eu lieu selon les plans de Moggy et alors que son humanité disparaissait, exterminée par les monstrueux Goziens, le mécanisme qu'il avait enclenché commençait à fonctionner dans le laboratoire souterrain.

Pendant quelque temps encore, l'ennemi hésita... se regroupa sur Mars, essayant de savoir si la Terre était enfin débarrassée de ce

que la réciproque leur faisait appeler les « monstrueux Terriens ». Oui, ces êtres possédant une tête ronde, une peau très pâle et deux jambes qui, malgré leurs muscles saillants, ne paraissaient pas pouvoir supporter longtemps un corps aussi lourd... D'ailleurs les Terriens vivaient les trois quarts du temps couchés, assis ou appuyés contre un mur ou un meuble... enfin ils manquaient de vigueur, de virilité. C'était une race appauvrie, proche de la décadence, et qu'il s'avérait nécessaire d'anéantir jusqu'au dernier de ses représentants.

Et alors...

Alors les Goziens décidèrent de porter le coup de grâce à cette humanité avant d'étudier les moyens d'occuper ce globe tant convoité.

Des bombes-fusées explosèrent encore sur le continent, détruisant ce qui avait déjà été démoli, brisant ce qui avait déjà été morcelé, pulvérisant ce qui avait été déjà brisé.

Plusieurs d'entre elles s'abattirent au-dessus du laboratoire, produisant une série d'ondes telluriques qui eurent pour effet de stopper la marche des régulateurs imaginés par Moggy.

Et les cellules germinales restèrent ainsi, dans leur état d'hibernation, pendant deux cent mille ans, jusqu'au jour où un pithécanthrope évolué du XXII^e siècle (de l'ère chrétienne évidemment) crut bon de lancer de nouvelles bombes sur les Terres du Pôle Sud, afin d'en étudier l'efficacité. Sait-on jamais ? Une guerre est si vite décidée qu'il vaut mieux penser à tout. D'ailleurs ce savant ne faisait que suivre l'exemple de ses prédécesseurs, et il ne s'en était jamais indigné... et personne ne lui avait jamais fait le moindre reproche... La nouvelle génération travaillait d'arrache-pied et le progrès allait tellement vite !

Ces bombes explosèrent justement au-dessus du laboratoire, créant à leur tour tout un système de vibrations internes qui fut capté par les régulateurs automatiques.

Et les appareils sortirent de leur sommeil multi-millénaire et reprirent leur fonctionnement, tandis que dans les tubes, les ovules continuaient à se diviser en quelques trillions de cellules.

Mais les Goziens n'avaient pas pour cela sombré dans les ténèbres de l'oubli.

CHAPITRE VIII

Il était assez curieux, malgré tout, de se trouver en face de ces gamins dont le savoir, l'intelligence et le degré d'évolution continuaient à stupéfier tout le monde. Parfois, leurs manières dénotaient évidemment une jeunesse turbulente, émotive, pleine de vie, qu'ils savaient assez bien refréner, mais on ne pouvait les juger d'après le comportement ordinaire, car tout, chez eux, était réflexion, intelligence, étude, érudition.

Pendant deux jours, celui qui était le chef, et qui avait déclaré porter le matricule A-00, suivant les indications reçues des « nourrices », ne cessa de s'entretenir avec Davy et M^{me} Berger. Il apprit ainsi à se familiariser avec le genre de vie des derniers Terriens, s'informa de leur civilisation, de leurs coutumes, de leurs mœurs, etc.

— Dommage, murmura-t-il avec une petite moue. Dommage, car vous auriez très bien pu arriver un jour au degré de civilisation que nous avons atteint.

Il avait dit cela d'un air important, et Davy fit une légère grimace, tout en allumant une cigarette.

A-00 le regarda curieusement et cette fois, objecta carrément :

— Je ne comprends vraiment pas pour quelle raison vous vous obstinez à aspirer dans cet objet pour en rejeter de la fumée. Ce n'est pas une marque d'intelligence ni de progrès.

Le colonel surprit le regard que lui lança M^{me} Berger, prête à éclater de rire. Après avoir imperceptiblement haussé les épaules, il jeta la cigarette par terre en maugréant :

— Ecoute, petit, ne cherche pas à comprendre. A ton âge, je pensais la même chose, maintenant c'est différent.

A-00 haussa les sourcils et se leva, faisant comprendre que l'entretien était terminé, mais avant de quitter la place il se tourna vers le colonel Davy et lui lança :

— Je crois savoir que dans votre pays d'origine, on n'emploie le tutoiement que dans trois circonstances : si l'on s'adresse à un parent, à un intime ou à un inférieur. Or je ne suis rien de tout cela pour vous, Colonel.

Le colonel, absolument ahuri, ne trouva absolument rien à répliquer, et il se contenta de lever les bras au ciel, cependant que M^{me} Berger riait aux éclats.

Plusieurs locaux avaient été affectés à l'équipage, ainsi qu'aux membres de la colonie féminine que dirigeait M^{me} Berger. Quant aux monstrueux bébés, qui ne manquaient pas d'intriguer maintenant les collaborateurs de A-00, ils avaient été, malgré les supplications de leurs mères, séparés de ces dernières, pour être confiés à des équipes

spécialisées qui devaient, selon les ordres reçus, essayer d'expliquer ce que, faute de mieux, on se contentait de considérer comme une erreur de la nature.

Il n'était pas impossible que l'équipe de chercheurs qui allaient s'atteler à résoudre ce mystère puisse arriver à donner une explication valable, car il était indéniable que leur degré d'évolution permettait à ces « gosses » de vastes possibilités dans tous les domaines. N'avait-on pas eu une preuve de leur puissance et de leur savoir, lorsque le *Comet* s'était trouvé face à face avec cette mystérieuse boule lumineuse ? Vieux procédé déjà désuet au temps du Roi Gimon, et qui n'avait eu que bien peu d'effet sur les engins ennemis.

Cela consistait en un amas d'énergie magnétostatique téléguidé qui avait la faculté d'être attiré par tout objet métallique se déplaçant à une certaine distance du sol, mais dont l'effet était neutralisé automatiquement par les engins terrestres grâce à un système d'ondes répulsives dont l'emploi était courant en ce temps-là.

Le rôle de cette boule consistait, une fois l'engin ennemi repéré, à foncer sur lui pour lui envoyer au moment propice une décharge électromagnétique ayant pour effet de le détruire complètement. Mais, comme la cuirasse est toujours en compétition avec l'épée, cette arme avait été l'objet, de la part des Goziens, d'une réplique foudroyante qui avait réduit à néant tous les effets escomptés.

C'est à tout hasard que A-00 s'en était servi à l'arrivée du *Comet*.

Davy eut également l'explication des étranges ondes paralysantes dont ils avaient été victimes dans la colonie. Il s'agissait une fois encore d'un procédé très simple employé autrefois par la police d'état pour s'emparer des délinquants.

Ce système d'ondes avait la propriété d'être guidé à volonté et de « coller » littéralement à tout corps solide vers lequel elles étaient projetées.

C'était là un procédé efficace et nullement dangereux.

Davy eut l'idée de s'informer auprès de A-00 si le laboratoire possédait un poste émetteur assez puissant, ce qui lui aurait permis d'envoyer un message sur Terra II, d'informer le Haut État-major des derniers événements et de lui réclamer des secours. A son grand étonnement, il apprit que les descendants de Moggy avaient bien des appareils émetteurs et récepteurs, mais aucun d'eux n'avait la possibilité d'émettre et de capter par l'intermédiaire de l'inter-espace.

Les explications de Davy causèrent un certain étonnement mitigé d'incrédulité.

— Nous n'avons jamais colonisé des mondes aussi lointains, avoua A-00. A quoi nous auraient alors servi des appareils de radio tels que les vôtres ? On a inventé les lunettes pour les myopes. Si ces derniers n'avaient pas existé, croyez-vous qu'on aurait connu les

lunettes ?

Il n'y avait évidemment rien à répondre à cela.

Mais ce qui préoccupait le plus Davy et ses hommes, c'était que, maintenant plus que jamais, ils se rendaient compte qu'il ne leur restait pas le moindre espoir de revenir un jour auprès de ceux qu'ils avaient quittés, qu'ils ne reverraient sans doute jamais.

*
* *

Davy et son fils Greg eurent avec M^{me} Berger un nouvel entretien avec A-00 qui les avait aimablement priés d'assister à une réunion du Conseil Supérieur.

Il s'agissait évidemment de définir sans tarder le rôle de chacun des nouveaux occupants de la Cité-Laboratoire, en l'occurrence l'équipage du *Comet* et les membres de la Colonie Féminine.

Certes la nourriture ne manquait pas et le génial Moggy avait tout prévu pour cela. Plusieurs espèces d'animaux domestiques avaient vu le jour dans le laboratoire, ainsi que diverses variétés de végétaux parfaitement conservés malgré le temps et dont la culture spéciale permettait l'approvisionnement des jeunes occupants.

Mais tout cela comportait un but, un but bien défini, et Davy ne put se retenir de poser la question :

— En somme, dit-il, que comptez-vous faire ? Continuer à vivre dans cette taupinière ou bien tenter votre chance à la surface ?

Ce fut la collaboratrice de A-00, une jolie petite brune de onze ans, qui répondit :

— Bien des problèmes se posent à nous. La radioactivité nous menace à l'extérieur, du moins pour l'instant. D'ici quelque temps le danger sera sans doute moindre, ce qui nous permettra de reconsidérer la question, mais il subsiste tout de même un point inquiétant : la menace gozienne.

Greg eut un froncement de sourcils.

— Qu'est-ce qui vous permet de le supposer ?

Il y eut un long silence, au bout duquel A-00 se décida à parler :

— Evidemment, rien ne nous autorise à être affirmatifs, mais nous sommes persuadés qu'ils *savent* que la Terre est maintenant dépourvue de toute humanité, et que rien ne peut les empêcher d'en prendre possession. Bien entendu, ils ignorent toujours notre présence. Comment pourraient-ils s'en douter ?

— Vous prévoyez donc une invasion gozienne ? demanda Davy assez intrigué.

A-00 s'était levé et, après avoir réglé minutieusement le mécanisme du « servo-traducteur », il se tourna vers les trois derniers

représentants de la race terrienne.

— Vous n'ignorez pourtant pas cette vieille loi universelle qui prouve que plus la vitesse est grande, plus le temps s'écoule lentement pour l'objet soumis à l'accélération. Le fonctionnement de votre *Comet* est une application de cette loi, puisque grâce à la vitesse acquise, l'échelle des temps subit une importante modification entre les occupants de l'appareil et les observateurs extérieurs.

Il fit une pause et reprit presque aussitôt :

— Les Goziens ont depuis longtemps appliqué ce même principe. Leur monde d'origine se trouve quelque part, perdu dans l'immensité, au-delà de notre Galaxie, dans une région que nous ignorons, mais peu importe. Ce monde est situé à environ cent mille années-lumière du nôtre, et il est facile de comprendre que ces Goziens n'empruntent pas la voie normale pour leurs déplacements. Ils utilisent eux aussi ce que vous appelez l'inter-espace, et connaissent les effets de la dilatation et de la contraction du Temps.

— D'où tenez-vous ces renseignements ? demanda M^{me} Berger.

La collaboratrice de A-00, B-01, eut un geste vague :

— Nos nourrices cybernétiques nous l'ont appris... nos ancêtres devaient le savoir.

— Comment cela ?

— Ils ont dû faire des prisonniers, et ces prisonniers ont dû parler.

— Je crois comprendre, fit Greg en secouant la tête. Evidemment, pour eux le Temps ne compte pas. Que leur importent les deux cent mille ans qui se sont écoulés sur cette Terre.

— Mais ils se sont également écoulés sur leur monde d'origine, rétorqua la directrice de la Colonie.

— Bien sûr, approuva A-00, mais ils connaissent le secret de la matière impérissable. Leur installation sur les mondes conquis est à l'abri de l'usure. Leur organisation est très vaste. Toute une importante partie de l'Univers est déjà entre leurs mains. Rien ne peut leur résister, puisqu'ils ont le Temps pour eux. Certes, nous pouvons les vaincre une fois de plus, ou du moins anéantir les trois quarts de leur effectif, comme nous le fîmes autrefois, il n'en reste pas moins qu'un jour ou l'autre ils reviendront, et si ce n'est pas notre humanité qui périra sous leurs coups, c'en sera une autre. L'égoïsme tendrait à nous pousser à ne pas nous préoccuper du sort de nos descendants, mais notre conscience réprouve de telles pensées. Nous devons lutter contre ce fléau et profiter du peu de temps qui nous reste encore pour nous réorganiser de façon à pouvoir les combattre lorsqu'ils se présenteront. Oh, il n'est pas dit qu'ils réapparaissent maintenant, peut-être dans un an, dans dix, cent ou mille, mais le danger reste réel, non seulement pour nous, non seulement pour l'humanité

terrestre, mais également pour l'ensemble des humanités de l'Univers dont nous faisons partie.

Il s'était légèrement échauffé en parlant, et le sang avait afflué à ses joues rondes. Ce n'était plus un enfant qui parlait, mais un homme ayant conscience de son rôle et de son devoir.

Puis il eut un geste nerveux et lâcha :

— Qui sait même s'ils ne sont pas la cause de cette abominable tuerie dans laquelle ont péri vos semblables.

— Je ne vois pas comment, émit M^{me} Berger.

A-00 eut un pâle sourire :

— On voit bien que vous ne les connaissez pas. Vous ne sauriez imaginer la puissance démoniaque de ces êtres terrifiants. Ils ne reculent devant rien lorsqu'il s'agit de remporter une victoire totale. Mais nous en reparlerons plus tard. Pour l'instant, il est une question que je tiens à élucider très rapidement.

Il se tourna vers Davy, et, après un instant d'hésitation, poursuivit :

— Je n'irai pas par trente-six chemins, Colonel. Vous connaissez maintenant notre but. Repeupler la Terre et la réorganiser le plus rapidement possible. Or, si notre esprit a atteint une pleine maturité en quelques années seulement, il n'en va pas de même pour notre corps matériel. Nos fonctions biologiques sont encore très réduites et...

Il eut une courte hésitation et se décida :

— Nous ne pouvons envisager la reproduction de notre race.

Le regard de A-00 se porta tour à tour vers Greg, Davy et M^{me} Berger, laquelle demanda sèchement :

— J'espère avoir mal compris ?

Greg les calma d'un geste et se tourna vers A-00 :

— Je suppose qu'il doit y avoir un malentendu. Expliquez-vous, je vous en prie.

A-00, sans s'embarrasser de formules de politesse, avait appuyé sur un bouton placé sur le bureau métallique, commandant le mécanisme de la porte d'entrée. Le panneau s'ouvrit pendant qu'il ajoutait :

— Vous avez parfaitement compris. Je vous laisse le temps de réfléchir jusqu'à demain, et nous étudierons ce problème en détail lors de notre prochaine réunion, si vous le voulez bien. Ah, j'oubliais... Nous tenons à ce que vous vous prêtiez à un examen antiseptique. Nos « médecins-robots » nous l'ont conseillé. Nous ne savons pas si vous n'êtes pas porteurs de germes dangereux.

En regagnant les locaux, Davy aperçut le Rouquin en grande conversation avec une jeune femme de la colonie. Il devait certainement lui raconter une de ces interminables histoires dont il

avait le secret car elle riait sans retenue à ses côtés...

Un peu plus loin, Manconi se promenait, accompagné de deux jeunes femmes...

Un peu plus loin encore...

*

* *

Le major Lopez entra dans la pièce occupée par le colonel Davy. Greg se trouvait aux côtés de son père.

En quelques mots, Lopez fut mis au courant des intentions des jeunes gens de la Cité-Laboratoire et il fit la grimace. Il passa une main osseuse dans sa tignasse argentée et déclara en soupirant :

— Je suppose que si vous m'avez appelé, c'est afin de connaître mon opinion ? Je devine que vous devez être passablement ennuyé par ce problème.

Davy fit quelques pas dans la pièce, regarda Lopez, puis Greg :

— Je serais heureux de connaître votre point de vue.

— C'est assez délicat, émit Lopez. La privation d'une femme, pour un homme normal, peut être supportable pendant une assez longue période, à la condition que rien ne lui rappelle ce souvenir. Or, ici...

— Dans ce cas, il faut accepter le projet de A-00, maugréa Davy, et vous verrez où cela nous conduira.

— Vous ne pourrez rien empêcher, père, trancha Greg. Vous ne pouvez tout de même pas interdire à vos hommes de fréquenter les femmes de la colonie, pas plus que vous ne les obligerez à vivre en ermites.

— Mon cher Davy, renchérit Lopez, tôt ou tard certains d'entre nous ressentiront des troubles physiologiques et psychomatiques qui risqueront de devenir très graves.

— C'est possible, grogna le colonel, mais avez-vous un instant songé à ce qui va se passer si je tolère cette promiscuité ? Comment les femmes de la colonie vont-elles se départager ? Parce que je suppose que nous n'allons pas leur demander leur avis si nous mettons cette idée à exécution. L'homme entend toujours régner en maître dans ce cas, vous le savez. Et si nous considérons le problème du côté féminin, nous n'en sortirons pas. Il y a des écueils partout. Songez à ceux ou celles qui se sentiront attirés et ne seront pas payés de retour. Et Chang, le seul jaune qui soit parmi nous ?

— Il ne saurait être question de sentiment, coupa Greg.

Davy eut un rire nerveux.

— Je crois que tu es en train de proférer une bêtise. Je ne sais pas si je me fais bien comprendre, mais tout cela va nous conduire au

meurtre, au suicide, à la haine, à la jalousie, et je n'en donne pas pour longtemps.

— Il ne faut tout de même pas exagérer, fit Lopez. Avec une bonne discipline, on doit pouvoir arriver à un résultat. Oui, bien sûr, je comprends le danger qui se présente pour notre équipage, mais nous ne saurions pratiquer la morale grecque.

— D'accord. Il suffirait pourtant d'une drogue assez puissante et d'une intense activité cérébrale ou physique pour que nos hommes n'éprouvent aucun désir. C'est, je pense, la meilleure solution pour l'instant.

Le major hocha pensivement la tête :

— Oui, du moins on peut toujours essayer.

Ce n'est pas sans une certaine froideur que l'équipage prit connaissance des nouveaux ordres de Davy. De son côté, M^{me} Berger crut de son devoir de mettre en garde à leur tour les membres de sa colonie des dangers pouvant résulter d'une promiscuité prolongée.

Mais il restait à trancher définitivement cette question avec A-00.

Celui-ci écouta avec attention le point de vue exposé par Davy et il ne se fâcha nullement lorsque le colonel lui dit que cette question était plutôt du ressort de ceux qui avaient en la matière une certaine expérience.

Le problème, s'il n'était pas tranché, restait en sommeil, et il fallait penser, — Greg n'avait aucunement caché sa façon de penser, — qu'un jour ou l'autre la vie reprendrait ses droits, et que la Nature agirait selon ses lois et règles, que rien ni personne ne pourrait modifier ou contrecarrer.

Pourtant, A-00 termina l'entretien en disant :

— Je vous laisse libre, Colonel, de gouverner vos hommes comme vous l'entendez, mais je suis d'ores et déjà persuadé que vous courez à un échec.

CHAPITRE IX

Davy ne perdait pas l'espoir de pouvoir arriver un jour à regagner Terra II. Il n'existait que deux solutions pour y parvenir : ou trouver le moyen de communiquer avec Bergen ou bien réparer les réacteurs du *Comet* et fabriquer un carburant identique à celui qu'on utilisait sur l'engin.

Greg, Ferraby et lui en avaient longuement parlé avec les dirigeants de la Cité-Laboratoire. Il n'y avait rien d'impossible à cela, mais beaucoup de temps serait nécessaire, car il fallait pouvoir usiner les pièces manquantes et arriver à trouver la formule de l'équivalent synthétique du carburant employé, lequel était totalement inconnu des descendants du Roi Gimon.

Il n'y avait en vérité que très peu d'espoir, mais même n'y eût-il qu'une chance sur mille, Davy n'aurait pas désespéré. Et c'est pour cette raison qu'il voulait maintenir le moral de son équipage, et qu'il ne pouvait tolérer le moindre écart dans la conduite de ses hommes. Il fallait tenir jusqu'aux dernières limites, même si l'on devait continuer à vivre dans cette « taupinière », même s'il fallait supporter ces gosses parfois horripilants, même si l'on devait faire connaissance avec les Goziens.

Les Goziens !

Devait-on vraiment s'inquiéter d'eux ? Davy et ses hommes avaient eu l'occasion de pouvoir admirer les formidables installations défensives et offensives de leurs nouveaux amis. Armes étranges et redoutables dont on ignorait la puissance, mais devant lesquelles on ne pouvait s'empêcher de rester pensif.

Dans une salle, disposés le long des murs, des écrans de télé-radar pouvaient capter n'importe quel point du globe terrestre... toute une vaste organisation, prête à se défendre et à lutter pour la survivance d'une race qui ne veut pas mourir, quelle que soit son origine.

Et le Temps passe... rapidement pour les uns... lentement pour les autres...

Les Goziens...

Eux, ils ont le temps... le Temps pour eux... Des siècles s'écoulent ? Quelle importance ! Tôt ou tard, c'est eux qui auront le dernier mot, *et ils le savent*.

Des jours passent, et la nervosité commence à gagner l'équipage du *Comet*. Tout le monde sait qu'un jour ou l'autre *ils* viendront, et qu'à ce moment il faudra se battre jusqu'à la mort.

Et cette idée ne quitte plus l'esprit de Davy.

Puis c'est, brusquement, l'horrible constatation, l'affreuse

nouvelle qui se répand dans la Cité-Laboratoire, colportée de bouche en bouche, et que les astronautes apprennent à leur tour par B-01, qui assure la direction du « secteur biologique ».

La jeune gamine qui est apparue devant leurs yeux est tellement transfigurée par la peur et l'horreur que personne n'ose bouger.

Tout le monde attend... Un grave incident a dû survenir. Auprès d'elle se tient M^{me} Berger et ses collaboratrices, Mrs Wyman et la Señora Mendez, toutes défaites et incapables de prononcer la moindre parole.

Pourtant, B-01 n'a pas caché l'horrible vérité et c'est ainsi que tout le monde apprit, ce matin-là, la véritable origine de ces monstrueux enfants, dont le cas avait si longtemps dérouté les experts en génétique du monde entier. Maintenant, brusquement, le voile venait de se soulever. Quelques examens rapides avaient suffi aux descendants du Roi Gimon pour connaître les secrets qui se cachaient, enfouis dans la structure moléculaire de ces êtres de cauchemar.

Le colonel Davy resta un long moment incapable à son tour d'émettre la moindre opinion, tellement ce qu'il venait d'entendre sortait de l'imagination, tellement cela dépassait l'entendement normal, tellement la nouvelle était monstrueuse.

— Mais, ce n'est pas possible... sur quelles preuves... enfin je veux dire... comment...

Pour toute réponse, B-01 sortit d'un dossier l'image considérablement agrandie d'une cellule vivante comportant les diverses structures des chromosomes qui la composaient. Le long de ces bâtonnets, on distinguait assez clairement les divers groupes de gènes formant un génome complet et assez visible.

— Cette pièce provient de nos archives. Le professeur Moggy donne dans un rapport détaillé tous les renseignements biologiques et génétiques qu'il a obtenus sur ces êtres que nous continuons à appeler les Goziens. Voici l'image radiographiée d'un « génome » appartenant à une cellule vivante d'un corps gozien. Ces gènes alléomorphes que vous voyez ici, — et son doigt indiqua une série de petits bâtonnets au centre de l'image, — n'ont rien de comparable avec ceux que nous possédons, nous Terriens, car ils ont des propriétés bien différentes, évidemment, d'autant plus qu'ils ne sont pas composés de la même substance originelle.

— Voulez-vous dire, s'informa le major Lopez, qu'il ne s'agirait pas de « désoxyribonucléoprotéine » ?

Davy eut un mouvement d'humeur.

— Je vous en prie, Major, laissez continuer B-01, et ne venez pas compliquer la situation.

La jeune personne enchaîna rapidement en sortant du dossier une autre image identique à la première, qu'elle présenta au colonel.

— Voici la photographie de la cellule d'un des enfants que nous sommes en train d'étudier.

Elle plaça les deux images dans un agrandisseur et bientôt, sur un large écran, tout le monde put admirer avec davantage de détails les impressionnantes reproductions en coloremie.

— Sur la dernière, continua B-01 en dirigeant une mince baguette vers un groupe de gènes couleur argent, seuls ceux-ci sont apparentés aux gènes des Goziens, les autres étant évidemment absolument normaux et provenant sans aucun doute des cellules maternelles. Indifféremment du taux de « crossing-over » ([1]), ce caractère héréditaire a été transmis aussi bien aux filles qu'aux garçons. Elle eut un geste vague et s'empessa d'ajouter :

— Si l'on peut toutefois discerner un sexe bien défini dans cette race monstrueuse. Enfin, que vous le vouliez ou non, un fait est maintenant certain. *Ces enfants sont indéniablement d'origine gozienne.*

*

* *

Que fallait-il vraiment penser de ces révélations, et comment pouvait-on les accepter ?

Un vent de panique sembla souffler un instant dans l'assemblée, car personne ne pouvait comprendre où voulaient en venir les dirigeants de la Cité-Laboratoire, qui, de leur côté, paraissaient absolument décidés à éclaircir le mystère, de quelque façon que ce fût.

Pendant de longues heures encore, le major Lopez, M^{me} Berger et ses collaboratrices analysèrent, dans le laboratoire personnel de B-01, d'infimes particules de matière vivante appartenant aux « sujets », et toutes les confrontations établies avec les données du professeur Moggy ne firent que confirmer les déclarations de la jeune directrice du Secteur Biologique.

— Mais enfin, s'écria M^{me} Berger, irritée, comment expliquer cette origine ? Du moment que les pères de ces enfants étaient normalement constitués...

B-01 souleva légèrement les épaules et se contenta de répondre :

— Nous allons tout d'abord examiner minutieusement tous les membres de votre colonie, Madame. Nous verrons ensuite, selon les résultats de l'expérience.

Les résultats furent négatifs et n'apportèrent aucun éclaircissement à cet angoissant problème.

Toutes les femmes examinées furent reconnues parfaitement normales et aucune n'était porteuse du moindre germe ou de la moindre tare pouvant expliquer cette bizarre progéniture. Cela devenait déroutant dans un sens, et simplifiait les choses dans un

autre. Tout au moins en ce qui concernait les B-01 et A-00. Pour eux, il ne pouvait y avoir aucun doute, et cela ne faisait que renforcer l'idée première.

C'était dans la paternité de ces monstres que se trouvait l'explication. Il était évidemment impossible d'apporter le moindre commencement de preuve à cette assertion, et pour cause, mais cette découverte fit naître, au sein de l'organisation, une nouvelle crainte et de nouveaux doutes.

Davy se rappela alors les paroles de A-00 à propos des Goziens quand il disait que ces derniers n'étaient peut-être pas étrangers à la destruction complète de la dernière humanité terrestre.

Les Goziens ! Toujours cette perpétuelle menace qui, de jour en jour, semblait se préciser.

Ce dernier incident n'avait pas été sans produire un gros effet dans l'esprit de Greg. Toutes sortes de pensées se bousculaient dans son cerveau sans arriver à prendre corps, et pourtant, elles convergeaient vers un point qu'il n'arrivait pas à préciser, et qui finissait par l'obséder.

Ceux qui avaient engendré de tels monstres avaient été, il le savait, dans le même cas que lui. Tous sans exception, M^{me} Berger avait été formelle à ce sujet. Les rapports qu'elle détenait prouvaient bien qu'ils avaient été élevés dans des asiles ou des orphelinats, tout comme lui, en France, en Allemagne, en Amérique, en Russie... mais peu importait le lieu ou le pays.

D'où sortaient-ils ? D'où venaient-ils ? Et surtout d'où tenaient-ils ces horribles facteurs héréditaires qui s'étaient manifestés dans leur descendance directe ?

A nouveau, Greg eut peur, et il se sentit blêmir. Mais cette fois il n'eut pas le courage d'en parler à son père. A quoi bon ? Que pouvait-il lui dire ou lui apprendre qu'il ne sût déjà ?

Et les jours passèrent encore, longs et monotones, dans cette Cité-Laboratoire où la vaste organisation de A-00 ne se concentrait que sur un but : mettre tout en œuvre pour pouvoir lutter contre un fléau qui n'allait pas tarder à se manifester... l'arrivée des Goziens.

*

* *

Le coup de poing atteignit la mâchoire de Manconi et le jeune radarman vacilla un instant. A leur tour, ses poings entrèrent en danse, essayant d'arrêter l'attaque soudaine et brutale de ce colosse de Farley Powel.

Mais la lutte était vraiment inégale et l'officier d'origine américaine, malgré les supplications de Mrs. Wyman, s'acharna de

plus belle sur la face déjà tuméfiée du jeune homme.

Il y eut un ordre bref lancé du fond du couloir par une voix jeune et énergique. Les deux adversaires se retournèrent et virent avancer vers eux la haute silhouette de Greg qui, après avoir jeté un rapide coup d'œil dans la direction de la jeune femme, déclara :

— Est-ce que vous devenez fous tous les deux ? Et est-ce là l'exemple que vous proposez aux autres ?

Manconi essaya de plaider sa cause, mais Greg le coupa :

— Je ne veux rien savoir, et je préfère ignorer pour l'instant ce qui vient de se passer.

D'un ton ironique, Farley rétorqua en essuyant le sang de ses lèvres :

— Avouez que c'est à mourir de rire. Voilà maintenant que ces dames se mettent à faire les difficiles. Vous devriez tenter votre chance, Capitaine, après tout vous auriez peut-être vos chances. Elles sont tellement bizarres... mais je n'ai pas dit mon dernier mot.

Il se retira après un coup d'œil en coin à l'adresse de Mrs. Wyman, bientôt suivi de Manconi, qui, tout penaud, ne savait trop quelle contenance adopter. Lorsqu'ils eurent disparu, Greg se tourna vers la jeune femme :

— J'espère que de tels incidents ne se reproduiront plus. À l'avenir, évitez de vous aventurer seule près de nos locaux. C'est un conseil que je me permets de vous donner.

Mrs. Wyman lui expliqua qu'elle se rendait, comme elle le faisait chaque matin, auprès des petits monstres, continuant comme toujours à assurer ses fonctions, ainsi que la Señora Mendez et M^{me} Berger, malgré l'intervention des dirigeants de la Cité-Laboratoire.

Greg, en la regardant mieux, comprit alors pourquoi Farley et Manconi en étaient arrivés à un tel résultat. Il faut avouer que la jeune collaboratrice de M^{me} Berger était d'une rare beauté et il était très difficile de demeurer insensible devant un visage et un corps aussi parfaits. Pourtant il réussit à ne rien laisser paraître de ce qu'il pensait. D'ailleurs il avait bien d'autres soucis en tête pour s'en créer de nouveaux.

Il décida pourtant d'accompagner la jeune femme jusqu'à la garderie, et elle lui en sut gré. C'est par un adorable petit sourire qu'elle le remercia, pensant que Greg allait s'en retourner, mais le jeune homme était soudainement devenu soucieux, ses traits s'étaient tirés, et ses yeux avaient perdu leur éclat. Il restait là, devant elle, indécis, semblant lutter contre lui-même.

Il se passait quelque chose dans l'esprit de Greg, quelque chose d'indéfinissable qu'il n'arrivait pas lui-même à comprendre. Il était poussé par un besoin incompréhensible, un besoin impérieux de se trouver lui aussi au milieu de ces petits monstres qui se tenaient tous

derrière ce grand mur de verre épais et opaque.

Il fallait qu'il entre, lui aussi... qu'il entre et qu'il les voie. Non pas que l'horrible spectacle l'attirait ou agissait sur lui comme une pensée malsaine, de même qu'il ne pouvait s'agir non plus de sadisme. Greg le savait. C'était quelque chose de plus fort, une volonté interne qui le poussait à aller au devant de ces créatures. La volonté de savoir, de percer enfin le mystère qui entourait sa propre vie.

Il essaya de sourire à son tour à la jeune femme qui se tenait toujours auprès de lui, immobile et inquiète :

— Laissez-moi entrer avec vous un instant, demanda-t-il.

Sans même attendre sa réponse, il pénétra dans la garderie en compagnie de la jeune Anglaise qui se chargea immédiatement d'informer par téléphone B-01 de la reprise de son service.

— Je ne resterai qu'une minute, fit Greg. Comment vont vos petits protégés ?

Tout en parlant, il s'était avancé au milieu du groupe formé par une dizaine de ces petits êtres qui le regardèrent curieusement.

Il ne connut pas cette fois cette répulsion instinctive qu'il avait ressentie lors de son premier contact avec eux. Il les côtoyait comme s'il se fût trouvé auprès d'êtres normalement constitués, ou tout au moins comme s'il avait l'habitude de vivre auprès d'eux, ainsi que c'était le cas pour Mrs. Wyman.

La jeune femme l'avait observé silencieusement, avec une certaine inquiétude, se demandant ce que signifiait cette subite curiosité de la part de Greg. Ce dernier lui fit bientôt face et la regarda fixement, en essayant de sourire :

— Hé bien, je vous laisse, dit-il, ce ne doit pas être bien gai pour vous, ici.

Mrs. Wyman tenta de lui rendre son sourire, tout en fouillant dans le tiroir de son secrétaire, dont elle venait déjà de retirer un fichier assez épais. C'est alors que le visage de Greg reprit sa gravité.

— Vous cherchez votre stylo, n'est-ce pas ?

— En effet, mais je me demande... enfin je ne le trouve pas... où diable a-t-il pu passer ?

Un peu rudement, Greg enchaîna :

— Ne perdez pas inutilement de temps, vous le trouverez dans la couche de ce petit bonhomme.

Et il désigna du doigt un affreux petit monstre qui le regardait de ses yeux glauques, où l'on pouvait discerner un sentiment de frayeur assez intense.

Sans attendre la réaction de la jeune femme, il s'élança dans le dortoir, se dirigea vers l'endroit désigné, et sa main, après avoir fouillé sous les draps, reparut avec le stylo de Mrs. Wyman, tandis que des cris de colère s'échappaient de la gorge du jeune coupable.

Greg comprit qu'il lui fallait donner une explication à cette scène, d'autant plus que la jeune femme commençait à donner quelques signes d'énervement, mais il se sentit pour l'instant incapable d'expliquer son étrange conduite, car dans sa tête il se passait quelque chose d'anormal, de bizarre. Il ressentait une impression curieuse pour la première fois de sa vie, et ne pouvait encore l'analyser utilement.

Dès l'instant où il avait vu la jeune Anglaise fouiller dans le meuble, il avait SU où se trouvait l'objet qu'elle cherchait. Quelle sorte d'influx psychique avait bien pu imprégner son esprit au point de faire apparaître dans son subconscient l'image exacte de l'endroit où l'on avait caché l'objet ?

En ce moment même, il connaissait lui aussi les craintes (ressenties par le coupable, *tout comme s'il s'était trouvé à la place de ce dernier*). Il tourna vers sa compagne un visage tout ruisselant de sueur et complètement bouleversé, alors que la jeune femme, d'une voix angoissée, s'écriait :

— Que se passe-t-il, Greg ? Expliquez-vous, je vous en prie.

Il gagna le couloir et, sans se retourner, lança avant de disparaître :

— Laissez-moi tranquille, ne vous occupez pas de ça...

Il n'avait même pas remarqué que, pour la première fois, elle l'avait appelé Greg.

CHAPITRE X

Les quelques jours qui suivirent s'écoulèrent avec la même monotonie à l'intérieur de la Cité-Laboratoire, à part évidemment qu'une intimité plus grande semblait se manifester entre l'équipage du *Comet* et les pensionnaires de M^{me} Berger. Jusqu'à présent, Davy avait pu refréner les élans parfois intempestifs de ses hommes, mais il envisageait l'avenir avec une certaine crainte, tandis que paraissaient se justifier de jour en jour les paroles désabusées de A-00.

Et lui-même ? Etait-il à ce point sûr de lui ?

Cette pensée ne faisait qu'accroître les difficultés déjà considérables qui se dressaient maintenant devant lui, avec plus d'acuité que jamais.

Seul l'avenir pourrait lui donner tort ou raison, un avenir bien sombre si vraiment les affirmations des jeunes dirigeants de la Cité s'avéraient exactes.

Les Goziens...

Toute l'activité actuelle de la Cité-Laboratoire n'était concentrée que vers ce seul but : contrecarrer efficacement et radicalement une possible et soudaine invasion gozienne.

Dans la salle des télé-radars, une équipe spécialisée était mobilisée et pas un mètre carré de la surface du globe n'échappait aux fouilleurs électroniques ou aux détecteurs ondiophoniques.

Pour l'instant, rien d'anormal ne laissait supposer que l'on pouvait se trouver à la veille d'une incursion ennemie. Rien.

Sur la croûte terrestre, la désolation et la mort régnaient en maîtresses. Seul le règne végétal, par endroit, donnait une promesse de revanche à cette Nature qui peut-être un jour s'épanouirait à nouveau avec une exubérance et une fougue toutes nouvelles.

Et peut-être un jour une nouvelle humanité... oui, peut-être un jour...

Mais c'était l'immédiat qui intéressait le plus Davy et surtout Greg.

Le jeune homme avait essayé à plusieurs reprises d'analyser l'étrange et incompréhensible impression qu'il avait ressentie lors de sa dernière visite à la garderie. Un besoin irraisonné de se retrouver encore au milieu de ces êtres immondes le tenaillait plus que jamais. Et il constatait tout naturellement qu'il ne subsistait plus en lui cette répugnance du début, répugnance partagée unanimement par tous ses compagnons et même son père.

Non, tout était maintenant différent. Et c'est en s'apercevant de ce changement inexplicable qu'il commença à avoir peur. Pourtant, rien ne justifiait cette peur irraisonnée ; c'était plutôt un angoissant

pressentiment qui le prenait à la gorge. Quelque chose qu'il ne s'expliquait pas, quelque chose de confus, de mystérieux, et qui pourtant l'entraînait vers des conceptions toutes nouvelles.

Greg avait évité de rencontrer à nouveau Mrs. Wyman, mais il comprenait qu'un jour ou l'autre il serait amené à se trouver en face de la jeune femme et qu'il serait alors obligé d'expliquer son étrange conduite.

Mrs. Wyman précipita les événements en venant elle-même au devant de Greg, provoquant une rencontre à laquelle il ne pouvait décemment se soustraire. Il n'eut pas non plus le courage de refuser de l'accompagner de nouveau jusqu'à la garderie, et c'est avec une certaine pointe d'amertume qu'il s'adressa à elle dès qu'ils eurent pénétré dans le bureau affecté à la jeune Anglaise.

— Croyez-vous qu'il soit nécessaire de me soumettre à ce nouveau test ? Eh bien, qu'attendez-vous ? Faites votre expérience.

— Voyons, Greg, il ne s'agit pas de cela. Je cherche tout simplement à vous aider.

Le visage de Greg prit une expression d'une gravité exceptionnelle. Sans répondre directement, il sortit un paquet de cigarettes de sa poche, en alluma une et déclara :

— Je vous écoute.

La jeune femme s'était avancée.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas offert une cigarette ?

— Vous ne fumez jamais... je...

— Non, merci. Lorsque vous avez sorti votre paquet, j'ai tout simplement pensé intensément au plaisir que j'éprouverais en fumant une de vos cigarettes.

— Et alors ?

— Excusez-moi, Greg, soupira-t-elle, je croyais qu'il s'agissait d'un cas de télépathie.

Greg sourit amèrement et haussa les épaules.

— Oui, je l'ai pensé également, mais ce n'est pas aussi simple que cela.

Il se tourna vers le mur de verre épais qui séparait le bureau de la garderie. Prenant le bras de sa compagne, il l'entraîna.

Elle se laissa conduire, tout en observant le visage de Greg qui paraissait s'être détendu dès qu'ils eurent pénétré dans l'immense dortoir réservé aux petits monstres.

Elle sentit les doigts de Greg se crispner nerveusement autour de son bras, mais elle se garda bien d'esquisser la moindre réaction. Et pourtant... le jeune officier ne paraissait plus être maître de lui, et on eût dit qu'il se trouvait en proie à une violente excitation intérieure qu'il contenait difficilement.

Les traits crispés et le souffle haletant, il lui fit face et la prit par

les épaules.

On l'eût dit complètement désespéré, un peu à la manière d'un noyé qui cherche par tous les moyens à se cramponner à la vie.

— Je vous en prie... je vous en prie... répondez-moi. Dites-moi que je ne suis pas le seul à percevoir les pensées intimes de ces êtres. Judith, il faut que je sache la vérité.

— Vous me faites peur, Greg. Expliquez-vous, pour l'amour du ciel.

Après un violent effort sur lui-même, il redevint un instant maître de lui.

— Pourquoi suis-je le seul à comprendre ce qui se passe dans l'esprit de ces monstres ? Oui, pourquoi ? Pourquoi puis-je vous dire que celui qui se tient à l'écart, là-bas, a l'intention de casser le jouet que vous lui avez donné hier, jouet ridicule pour lui et qui ne lui procure aucun plaisir. Et cet autre derrière vous, pourquoi suis-je en mesure de vous indiquer que c'est lui qui a déchiré les draps de son voisin, lequel a été accusé à tort hier soir par Madame Berger. Oui, il pense à tout actuellement, et puis il y a ceux qui ont peur de moi en ce moment, et qui me regardent avec cet air bizarre.

Il se passa une main moite sur son front ruisselant, puis après un long soupir, il indiqua la direction du bureau et ils atteignaient la porte lorsqu'il se produisit au fond de la salle un craquement bref et significatif.

Le monstre venait de briser, machinalement, le jouet de plastique qui gisait maintenant lamentablement au milieu de la salle.

Judith referma la porte et Greg parut se sentir en sécurité.

— Vous êtes édifiée, maintenant. Qu'allez-vous faire ?

Elle leva vers lui un visage bouleversé.

— Ne craignez rien, Greg, il n'y a pas lieu de s'alarmer. Votre cerveau capte les pensées émises par ces êtres. S'il y a un mystère là-dessous, ce n'est pas de votre côté que nous devons chercher, mais du leur.

— En êtes-vous bien sûre ?

— Oui, c'est la logique même. Nous ne savons pas encore grand'chose à leur sujet, Greg, et je suis certaine que nos nouveaux amis arriveront rapidement à élucider ce mystère.

Le jeune officier se rembrunit :

— Je préférerais que cela reste entre nous... tout au moins pour l'instant. J'ai besoin de réfléchir encore. Puis-je compter sur vous, Judith ?

— Oui, certainement, mais...

— Je vous en prie.

Greg lui avait pris la main, et il la conserva un moment, entre les siennes. Il sentit Judith frissonner tout près de lui et le regard qu'il

rencontra lui en dit long sur les pensées secrètes de la jeune femme.

— Comme vous voudrez, Greg, murmura-t-elle, tandis qu'il la serrait très fort contre lui, comme vous voudrez.

*

* *

Le major Lopez referma sa trousse et eut un petit sourire à l'adresse de Davy :

— Ma provision de calmants s'épuise à un rythme effrayant. Que comptez-vous faire, Colonel ?

— Rassurez-vous, nous n'en serons nullement privés, car nos hôtes doivent certainement posséder des drogues similaires.

— Pas pour eux, je suppose.

— Ne plaisantons pas, Lopez. Je me suis assigné une ligne de conduite et je dois coûte que coûte continuer dans la voie que je me suis tracée.

Lopez eut un léger haussement d'épaules et sans ambages répliqua :

— Oui, je connais le règlement, mais je doute que vous arriviez au résultat escompté.

Evidemment, Davy avait pallié le plus pressé et avait exigé de ses hommes un travail continu et assez épuisant, de manière à occuper leurs esprits et surtout à fatiguer leur corps. C'est ainsi que depuis quelques jours déjà, il avait entrepris avec l'appui de A-00 l'usinage des pièces indispensables à la réparation de leur appareil spatial. Déjà l'un des réacteurs avait été complètement réparé et d'ici peu le *Comet* aurait enfin repris son aspect initial.

La seule difficulté était la réparation du mécanisme compliqué et délicat du poste émetteur-récepteur, car les jeunes occupants de la Cité-Laboratoire, malgré leur savoir, avaient orienté leurs connaissances vers d'autres conceptions que celles des Terriens. Cela demanderait du temps, avant d'obtenir un résultat satisfaisant pour tous, mais Davy ne désespérait pas pour si peu, pas davantage que pour la question carburant dont il se promettait de mettre à l'étude un projet de fabrication, aussitôt que l'on aurait installé le laboratoire d'essai qu'avait promis A-00.

Tous ces travaux occupaient passablement l'équipage qui, durant de longues heures, se dépensait sans compter.

Les rares heures de liberté étaient occupées par des jeux et des sortes de compétitions sportives qui, si elles faisaient l'admiration des petits bonshommes, comme on se plaisait parfois à les appeler, avaient par contre une fâcheuse influence sur l'élément féminin qui venait souvent assister aux prouesses athlétiques de leurs compagnons

d'infortune.

L'enfer est toujours pavé de bonnes intentions, et Davy s'en rendit compte bientôt, au point qu'il essaya par tous les moyens d'éviter dans la mesure du possible tous contacts entre les sexes opposés.

Du *Comet*, l'on avait retiré toutes les lectures saines et distrayantes à l'exclusion bien entendu de celles que Davy jugeait tendancieuses pour le problème qui l'accaparait. Les bandes magnétiques enregistrées elles-mêmes avaient été expurgées, surtout celles qui faisaient revivre les airs à la mode du XX^e siècle, où l'amour tenait la plus grande place. Mais cela n'avait pas été du goût de l'équipage et Davy avait brusquement compris qu'il s'était aventuré un peu trop loin dans un chemin parsemé d'embûches.

Les paroles de A-00 lui revenaient toujours à l'esprit.

Ce matin-là donc, Lopez venait de lui porter le coup de grâce en l'informant lui aussi que l'inévitable se produirait, malgré règlements et punitions.

Et l'inévitable se produisit en effet.

Il y eut un bruit de pas confus dans le couloir, une porte qui s'ouvrit brusquement et une M^{me} Berger tout affolée qui fit irruption dans la pièce.

Cela s'était passé une heure auparavant. La victime était la jeune et séduisante señora Mendez et les coupables étaient Chang et Farley Powel. Des sanctions s'imposaient afin qu'un pareil acte ne se reproduise plus.

Un instant, Davy se sentit désemparé et le regard que lui lança Lopez en disait long sur ses pensées intimes.

Il poussa un long soupir et se tourna vers A-00 qui, mis au courant à son tour, arrivait avec quelques-uns de ses collaborateurs. Davy comprit qu'il aurait fort à faire pour imposer sa volonté, mais il devait aussi appliquer le règlement imposé.

— Madame Berger, fi-il, je regrette vivement ce qui vient de se passer, mais soyez persuadée que les coupables seront punis comme ils le méritent. Je vais d'ailleurs donner des ordres en conséquence et le tribunal jugera.

Lopez s'était avancé, son éternel sourire au coin des lèvres.

— Quel tribunal, Colonel ? Celui que nous allons former nous-mêmes ?

— Major, c'est moi seul qui donne les ordres ici, je vous serais très obligé de ne pas l'oublier.

— Parfait ! Mais, en toute conscience, je tiens à vous informer qu'en tant que médecin du bord, je ne partage pas vos conceptions.

M^{me} Berger eut un haut-le-corps.

— Vous n'allez tout de même pas jusqu'à approuver, Major, ce

qui vient de se passer ?

A-00 intervint à son tour :

— Personne ne saurait approuver, Madame. Seule l'ambiance exceptionnelle dans laquelle vous vivez est responsable de l'altération de certains sentiments humains.

Davy, rouge de colère, s'écria :

— Ambiance ou non, ils passeront en jugement. La morale réprouve de tels actes et je ne suis pas d'accord avec vous. Vous ne comprenez donc pas que notre faiblesse donnerait libre cours à des excès plus graves encore, et que nous regretterions trop tard ? Non, ma décision est prise. Il faut un exemple et il sera donné.

S'avançant vers l'interviophone mural, il donna quelques ordres rapides à l'adresse de Greg pour l'arrestation de Chang et de Powel.

Mais la tâche de Davy s'avérait surhumaine et il en eut la confirmation quelques heures plus tard, lorsqu'il décida rapidement de constituer un tribunal d'exception. Personne n'acceptait la lourde tâche de l'accusation, en revanche tous étaient volontaires pour la défense.

Certes Davy aurait pu user de ses pouvoirs pour désigner d'office l'un quelconque de ses compagnons, mais il hésita, car même Greg, son fils, n'approuvait pas entièrement ses décisions.

Et tandis que Powel et Chang étaient isolés dans une chambre mise à la disposition par A-00, Davy leva la séance et se retira lentement, non sans avoir au passage tapoté l'épaule de Greg.

— Un jour, peut-être, vous comprendrez que j'avais raison, murmura-t-il.

CHAPITRE XI

Des jours encore... des jours tristes et monotones s'écoulèrent, n'apportant aucun remède aux différends qui opposaient Davy et ses hommes.

Le seul but du colonel était maintenant de pousser au maximum les travaux sur la réalisation en laboratoire du carburant synthétique devant leur permettre de rallier Terra II.

Plusieurs heures par jour, Davy s'entretenait avec l'équipe spécialisée mise à sa disposition par l'obligeant A-00. Celui-ci d'ailleurs ne ménageait ni ses encouragements ni ses efforts, et Davy avait le droit de se montrer confiant en ce qui concernait l'avenir.

Ce matin-là, l'homme et l'enfant évolué s'entretenaient sur les différents problèmes qui préoccupaient les techniciens lorsque la nouvelle arriva brutalement dans le vaste bureau.

L'alarme avait été donnée quelques secondes auparavant par l'un des postes de télé-radar nouvellement mis en service, qui signalait sur son écran en colorelief la présence d'une cité quasi-intacte sur le continent européen.

La nouvelle évidemment produisit une sensation bien compréhensible et c'est dans une bousculade peu protocolaire que les membres présents à la réunion se ruèrent, Davy en tête, vers la salle des radars.

Si le doute avait pu un instant effleurer l'esprit de Davy, il dut en effet se rendre à l'évidence, car devant lui, à quelques pas à peine, l'écran lui montrait l'image nette et colorée d'une petite ville, rappelant sans aucun doute le style d'Europe Centrale, tel que lui-même l'avait connu autrefois.

— Mais c'est impossible, s'écria-t-il.

A-00, l'air grave, demanda au technicien d'intensifier la projection de l'image, ce qui donna bientôt une surprenante vision de ce village que l'on pouvait considérer comme à moitié détruit, mais qui présentait néanmoins une activité vitale très facile à contrôler.

On distinguait avec une netteté suffisante le va-et-vient d'être humains, et les rues étaient encombrées de moyens de transports que l'on devinait être de fortune, si l'on en jugeait par l'absence de tous engins mécaniques.

— C'est stupéfiant, fit A-00.

— Comment ne s'en est-on pas aperçu plus tôt ? demanda Davy, intrigué.

Le jeune préposé aux radars haussa négligemment les épaules :

— Cet appareil n'est en fonction que depuis ce matin. C'est ce qui vous explique pour quelle raison nous n'avions jamais pu repérer

la colonie de Madame Berger.

Il fallait croire que les téléradars de cette dernière n'étaient pas non plus très puissants, puisqu'ils n'avaient jamais signalé la présence de cette agglomération qu'un rapide calcul situa aux environs de l'endroit où avait jadis existé la ville de Prague.

— Ce serait peut-être bien ce qui reste de Kladno, murmura Davy.

— Peu importe, trancha A-00 qui s'empressa de donner de nouveaux ordres aux radarmen.

Toute une vaste région autour de la cité repérée fut balayée par les fouilleurs électroniques, mais le spectacle enregistré n'apporta aucun élément nouveau, sinon que cette petite ville était complètement isolée au milieu du chaos universel.

— Bouleversant... inimaginable... ne cessait de répéter Davy, surtout si nous considérons que la radioactivité est certainement supérieure dans cette zone à ce qu'elle était à l'endroit où se trouvait la colonie féminine. Je me demande comment ces gens-là ont pu résister et surtout trouver le moyen de continuer à vivre.

A-00 le regarda en hochant la tête.

— C'est ce que nous n'allons pas tarder à savoir, fit-il.

Et le petit bonhomme convia immédiatement les chefs du service de sécurité à venir le rejoindre.

Réunion rapide... décision immédiate... appareil de reconnaissance rapidement équipé... et bientôt ce dernier décollait emportant dans ses flancs la mission chargée d'entrer en contact avec les survivants de cette mystérieuse cité.

La nouvelle s'était rapidement répandue dans la Cité-Laboratoire et tout l'équipage du *Comet* s'était déjà porté volontaire pour une prochaine mission, dans le cas où cela s'avérerait nécessaire.

Davy avait d'ailleurs revendiqué l'honneur d'en faire partie. De minute en minute, l'appareil donnait sa position et à la vitesse supersonique à laquelle il filait, il était à prévoir que deux heures à peine lui suffiraient pour atteindre son objectif.

Devant l'écran, Davy et les jeunes dirigeants continuaient à observer les abords de l'agglomération d'autant plus que le dernier passage de la mission signalait leur arrivée imminente au-dessus de l'objectif que l'on se proposait de survoler avant de prendre contact.

Soudain l'image de l'engin apparut sur l'écran, planant à cinq cents mètres environ au-dessus des plus hauts immeubles encore intacts.

Au même instant, la voix du chef de la mission résonna dans les haut-parleurs, mais un seul mot fut perçu :

— Alertons...

Le reste se perdit dans un crachement épouvantable, en même

temps que l'image colorée se brouillait rapidement pour laisser place à un halo aveuglant. Pendant plusieurs minutes, les radarmen, sur les ordres de A-00, s'affairèrent auprès des différents organes délicats essayant de remédier à cette panne imprévue, mais bientôt, et sans qu'ils aient eu le temps d'en connaître la cause, la visibilité redevint aussi nette et l'image de l'agglomération apparut à nouveau.

Là-bas, la vie continuait, rien ne semblait indiquer un changement quelconque dans le comportement des êtres qui allaient et venaient comme précédemment, et, chose encore plus étrange, les fouilleurs ne trouvèrent plus trace de l'appareil, qui, quelques instants auparavant, planait au-dessus de la cité.

D'une voix blanche, A-00 cria au radio :

— Rétablissez le contact... Vite...

Un silence lourd et angoissant fit suite à ces paroles.

Davy, toujours positif, s'était avancé, les sourcils froncés :

— Un accident vient d'arriver à votre appareil. Nous devons par tous les moyens, non seulement en connaître la cause, mais encore porter secours à l'équipage si du moins il en est temps encore.

— Que supposez-vous, Colonel ?

— Ma foi, je n'en sais trop rien. Mais ce qui m'inquiète, ce sont ces gens qui continuent à vaquer à leurs occupations comme si rien ne s'était passé. Pourtant ils ont dû repérer votre appareil, d'autant plus que le ciel est d'une limpidité exceptionnelle. Voilà qui ne manque pas de m'inquiéter.

— Tout a été tellement rapide, rétorqua A-00.

— Tellement rapide, vous l'avez dit, renchérit Davy. Comme si tout avait été réglé avec un synchronisme parfait entre la panne de la radio, le brouillage de la projection et la disparition de l'appareil. Drôle de coïncidence. Je maintiens mon offre, je suis prêt avec mes hommes à aller me rendre compte sur place. A vous de décider.

— D'accord, Colonel, mais cette fois l'expédition ne sera pas menée à la légère, car j'ai dans l'idée que nous sommes à la veille d'une grande surprise.

Davy en était également persuadé, maintenant plus que jamais.

Il rejoignit rapidement Lopez, avec l'intention de dresser une liste des volontaires pour l'expédition projetée. Il fut étonné de ne point trouver Greg dans le bureau et il en fit la remarque à Lopez qui le regarda malicieusement.

— Peut-être que Mrs. Wyman pourrait mieux vous renseigner que moi, lâcha-t-il en allumant placidement une cigarette.

L'appareil avait foncé à très haute altitude dans le ciel clair. Le poste de commandement se tenait dans la coupole centrale et tous les voyageurs attendaient, anxieusement penchés vers les hublots, en se demandant quelle serait l'explication finale.

Dans cette coupole, auprès d'un jeune dirigeant de la cité, C-02, entouré de son état-major, tout l'équipage du *Comet* était rassemblé.

Lorsque l'engin fut parvenu au point qui avait été primitivement fixé, on le stoppa en plein ciel pour décider en dernier ressort du plan qui devait être minutieusement élaboré.

Tous les membres de l'équipage du *Comet* étaient là, autour de leur colonel, même Chang et Powel. Et c'est avec une certaine fierté que Davy observait ses hommes qui tous unanimement avaient répondu « présent » à l'appel de leur chef. Tous sans exception, y compris Chang et Powel, avaient été les premiers à revendiquer l'honneur de faire partie de cette nouvelle mission.

Il faut reconnaître que l'inactivité commençait à peser sur tous ces hommes dont la trempe peu commune nécessitait une vie ardente et passionnée, où le danger avait sa place. Davy les retrouvait maintenant, tous tels qu'il les avait connus, et il n'y avait devant lui que des camarades, des amis sur lesquels il était certain de pouvoir compter. Powel lui-même avait donné sa parole de soldat que, sitôt l'expédition terminée, il se mettrait à la disposition de son colonel.

Tête brûlée, certes, mais excellent garçon dans le fond.

Il y avait cependant une ombre au tableau, qui gâtait légèrement la joie de Davy ; Greg ne paraissait pas dans son état normal. Quelque chose d'indéfinissable, mais de visible pour son père, semblait freiner son enthousiasme habituel. Lui, d'ordinaire calme, positif, paraissait au contraire distant, lointain, comme si ses pensées intimes n'avaient absolument aucun rapport avec les événements présents.

Lopez lui-même s'en était rendu compte, mais Davy avait feint d'ignorer le trouble qui agitait son fils.

Était-ce Mrs. Wyman qui en était la cause ? A cette pensée, Davy souriait intérieurement, car dans le fond cette jeune anglaise était vraiment charmante, et il était sûr que M^{me} Davy approuverait son choix. Mais tout cela faisait partie de l'avenir... Et puis il y avait le règlement...

Il préféra chasser toutes ces pensées de son esprit et se concentra sur la manœuvre opérée par les jeunes pilotes qui déjà stabilisaient l'énorme appareil dans les hautes couches de l'ionosphère.

En effet, tout avait été préparé pour une éventuelle expédition guerrière. L'équipage avait été muni de scaphandres protecteurs anti-radiations, dont l'efficacité avait été depuis longtemps reconnue. L'appareil lui-même, au grand ébahissement de Davy et de ses hommes, émettait un faisceau d'ondes répulsives qui lui permettaient

de se tenir à l'abri de tous les projectiles habituellement employés au cours des guerres d'autrefois. Chacun des occupants de l'appareil avait été muni d'armes individuelles, telles que pistolets à ultra-sons, fusils à ondes paralysantes, et armes thermonucléaires dont on ne devait user qu'en dernière limite.

La fameuse boule lumineuse, dont on connaissait maintenant les nombreux effets, faisait également partie du voyage et suivait docilement dans le sillage de l'énorme engin, prête à être lâchée dès que l'on jugerait le moment opportun.

Rien n'avait donc été laissé au hasard, d'autant plus que tous sans exception s'attendaient à une manifestation d'un danger vraiment réel et que seule pouvait expliquer la peur malade qu'éprouvaient les descendants du Roi Gimon, de ces êtres terrifiants mais géniaux, de ces êtres dont on ne pouvait que redouter la réapparition, des représentants de la race gozienne.

Les Goziens... Allait-on cette fois se mesurer avec eux ? Devait-on s'attendre à une lutte impitoyable ? A cette seule pensée, on pouvait se demander si l'armement actuel serait efficace contre ces êtres qui, avec le temps, avaient dû normalement évoluer et perfectionner leurs moyens d'attaque.

C'était là la grande inconnue.

Somme toute, C-02 devait effectuer un simple vol de reconnaissance et avait ordre de retourner à la base dès qu'on aurait jugé qu'il ne subsistait aucun espoir pour l'appareil disparu, et surtout si la présence gozienne venait à se manifester.

La base était d'ailleurs en état d'alerte, et une fois encore Davy et ses hommes durent admirer l'organisation et le génie de ces « gamins » qui ne laissaient rien au hasard. Quelle serait l'issue de cette nouvelle rencontre entre David et Goliath ? Personne ne voulait l'envisager pour l'instant, pas même le Rouquin qui, avec sa verve habituelle, ne s'était pas gêné pour faire remarquer discrètement à ses camarades :

— C'est à vous déguster d'avoir des enfants, et je vous prie de croire que si un jour j'ai des mioches, je les enverrai à l'école le plus tard possible. Non, mais est-ce que vous vous rendez compte, si mon frangin qui a à peine six ans venait à me réciter tout le manuel de géométrie ? Je ferais une drôle de tête devant lui. C'est un véritable défi lancé à la dignité humaine.

Il fallut le faire taire, car déjà C-02 donnait l'ordre de foncer vers l'objectif.

A une allure vertigineuse, l'immense appareil eut vite franchi les derniers milliers de kilomètres qui le séparaient encore de sa destination. Déjà les radarmen s'affairaient aux écrans et bientôt, aussitôt que l'engin eut amorcé un freinage progressif, l'image de la

mystérieuse cité apparut dans toute sa splendeur.

Tout le monde était à son poste de combat, et une certaine nervosité régnait maintenant à bord, principalement chez l'équipage du *Comet*.

Greg lui-même paraissait de plus en plus abattu, et Davy le surprit à plusieurs reprises à faire de visibles efforts sur lui-même pour conserver une attitude à peu près normale. Lopez, de son côté, s'était approché du jeune garçon et tout en devisant avec Davy, il ne cessait de l'observer à la dérobée, inquiet lui aussi de ce comportement anormal de leur jeune compagnon. Mais ce n'était pas le moment de s'inquiéter de Greg, car une voix venait de résonner dans le haut-parleur :

— Plafonnons à huit mille mètres. Attendons ordres.

Une descente prudente fut amorcée. Pour l'instant, rien ne permettait de prévoir un danger imminent. 7.000.... 5.000... 2.000... 1.000 mètres... l'appareil s'immobilisa encore, puis descendit jusqu'à cinq cents mètres du sol.

Ce fut alors un cri général. Tout le monde s'était précipité vers les hublots et chacun pouvait voir s'étaler la petite cité, miraculeusement échappée au bouleversement général.

Tout le monde pouvait contempler les édifices à peu près intacts ou à demi écroulés, le va-et-vient continu des êtres et des véhicules de fortune, les volutes de fumée grise qui s'échappaient par paquets des cheminées. Oui, tout le monde pouvait contempler un tel spectacle... tous, à l'exception d'un seul : Greg, qui restait là, devant le hublot, figé comme une statue et incapable de réagir.

Lopez, qui se tenait près de lui, lui lança :

— Hé bien, Greg, que se passe-t-il ? Qu'avez-vous ?

Le jeune officier tourna vers lui un visage livide et ses yeux fiévreux se fixèrent sur le major.

— Ou vous êtes tous devenus fous, ou bien c'est moi qui le deviens.

— Que voulez-vous dire ?

Davy s'était avancé lui aussi vers Greg et il lui prit le bras :

— Voyons, explique-toi. Qu'y a-t-il ?

— Où est donc cette mystérieuse cité que vous observez tous depuis quelques instants ? Oui, où est-elle ? Il n'y a rien, absolument rien du tout en dessous de nous, si ce n'est le même spectacle triste et désolé que nous connaissons déjà.

Le colonel était devenu aussi blanc qu'un linge, et son regard alla de Greg à Lopez et de Lopez à Greg ; c'est tout juste s'il put murmurer :

— Tu ne vois donc rien ?

Déjà l'équipage du *Comet*, C-02 et quelques-uns de ses

collaborateurs s'étaient avancés à leur tour, et il y eut un long instant de silence lourd et oppressant, que Greg rompit bientôt d'une voix haletante :

— Non, rassurez-vous, j'ai toutes mes idées, je ne divague pas. Il n'y a rien en-dessous de nous... rien, entendez-vous ?

Il se rua vers le hublot central et tendit le doigt dans la direction du sol :

— Je vous jure que je dis la vérité. Il faut me croire.

Calmement, Lopez s'avança et lui désigna l'écran d'un poste de télé-radar :

— Et là, demanda-t-il, que voyez-vous ?

— C'est exact, je distingue parfaitement l'image de cette cité-fantôme... parce que l'image transmise par cet appareil doit « normalement » être visible pour tout le monde, mais en réalité elle ne l'est pas. La preuve, c'est que je ne la vois pas. Seulement, je suis le seul dans ce cas, et c'est là ce qui m'inquiète.

Davy avait attiré C-02 vers le hublot :

— J'ignore encore ce qui peut bien se passer, mais regardez vous-même. Tous ces gens, en bas, ils continuent leur va-et-vient sans se préoccuper de notre présence. Ce n'est pas normal, je vous le répète. Essayez de communiquer avec eux par radio.

Déjà C-02 s'apprêtait à donner les ordres nécessaires lorsqu'une violente secousse ébranla l'immense appareil, projetant les occupants les uns sur les autres.

Piétinements... ordres brefs... nouvelle secousse... une autre encore... branle-bas de combat... à bord C-02 hurle dans un micro :

— Tout le monde à son poste. Emission des ondes répulsives au maximum... Préparez les mitrailleuses ultrasons.

Il leva ses yeux ronds vers Davy et cria :

— Cette fois, Colonel, nous y sommes, l'attaque est déclenchée.

CHAPITRE XII

Ce n'est que plus tard que Davy et ses hommes apprirent ce qui venait de se passer. L'ennemi n'était pas loin... quelque part dans le ciel, mais il était là et il venait brusquement de se manifester par un feu nourri d'ondes de chocs, et l'engin n'avait dû son salut qu'à l'émission de ses effluves répulsifs. Mais l'instant était critique, et pas une seconde l'idée de livrer un combat inégal n'effleura l'esprit de C-02. Non, le mieux était de regagner la base immédiatement. Ensuite, on aviserait.

Il n'eut pas le temps de commander la manœuvre du demi-tour, car un long jet de flammes pourpres fusa dans le ciel à l'avant de la cabine, effleurant la coupole centrale et détruisant d'un coup l'antenne des radars.

Déjà, tout en haut dans l'immensité, la boule lumineuse lâchée brusquement semblait hésiter sur la direction à prendre. Le dépistage s'effectua assez rapidement et on la vit bientôt foncer vers le Nord avec une rapidité incroyable. Puis il y eut un éclair aveuglant, au point que l'on eût cru qu'un deuxième soleil venait d'apparaître dans le ciel. Grâce aux verres polarisés des hublots, tout le monde put assister à ce spectacle hallucinant, puis en l'espace d'une seconde, l'engin, telle une novae, disparut aux regards tandis que le ciel reprenait son aspect habituel.

Tout cela s'était passé si rapidement que personne n'avait eu le temps de faire le moindre geste. Une deuxième flamme d'un rouge éclatant zébra le ciel et se perdit au sol, tandis qu'une épaisse fumée noire s'échappait des entrailles de ce sol déjà calciné et complètement stérile.

— S'ils continuent à faire usage de leurs armes thermonucléaires, rugit C-02, nous sommes perdus. Nos radars sont inutilisables... Impossible de les repérer.

Il n'eut pas le temps d'en dire plus long, car tous éprouvèrent à cet instant-là la désagréable impression que l'on éprouve dans un ascenseur qui vous conduit trop vite au rez-de-chaussée. L'appareil piquait vers le sol, complètement désarmé.

Puis il y eut une secousse assez brutale qui projeta tout l'équipage contre le plancher métallique. Les pilotes essayaient par tous les moyens de redresser l'engin. Très maître de lui, C-02 restait calme et continuait à dicter ses ordres à la machinerie. Petit à petit, l'aiguille de l'altimètre qu'il fixait de ses yeux ronds se stabilisa.

— Les ondes de chocs ont endommagé nos appareils de sustentation. Impossible de regagner la base, nous devons nous poser immédiatement.

Ces paroles produisirent sur tous l'effet d'un coup de fouet. Que pouvait-on espérer maintenant, si ce n'est une fin atroce que l'ennemi ne manquerait certainement pas de leur apporter ?

Tel un oiseau blessé, l'immense appareil se posa sur le sol aride et nu de la lande calcinée, qui s'étendait à perte de vue. Non loin de là, un autre appareil complètement détruit gisait. Ce n'était qu'un amas de ferrailles tordues et déchiquetées, mais on pouvait encore en reconnaître la forme.

— Notre appareil de reconnaissance, murmura C-02 d'une voix faible. Le voilà... je comprends maintenant.

Un peu plus loin, se dressaient les premiers immeubles de cette étrange cité que tout le monde pouvait aisément contempler, mais dont les yeux de Greg se refusaient toujours à enregistrer l'image.

Davy s'approcha de C-02 :

— Mes hommes et moi sommes volontaires pour effectuer les réparations, si toutefois vous jugez qu'on peut s'y atteler.

— Une réparation de fortune, pourquoi pas ? Mais nous n'avons pas une seconde à perdre. A condition encore qu'on nous en laisse le temps.

Il était en effet bien difficile de deviner les intentions exactes de l'ennemi, car ce dernier paraissait avoir renoncé au combat. Non seulement on en ignorait les motifs, mais on ne s'expliquait pas pour quelle raison mystérieuse il cessait aussi brusquement de se manifester.

La radio était inutilisable, et il n'était pas question de communiquer avec la base. Il était à espérer que les radarmen de A-00 puissent avoir suivi l'étrange combat sur leurs écrans, et qu'un secours leur soit envoyé dans les plus brefs délais. Mais il fallait tout de même tenter la chance de réparer et de fuir cet endroit le plus rapidement possible.

Tandis que les équipes de réparation étaient hâtivement formées, Davy désigna l'épave de l'appareil de reconnaissance et s'adressa à C-02 :

— Nous ne pouvons pas partir d'ici sans avoir au moins constaté que nous ne pouvons rien pour eux, dit-il.

Le « gamin » le regarda en fronçant les sourcils et hocha la tête :

— Vous avez peut-être raison, mais je ne conserve aucun espoir.

Ils sortirent de l'appareil, suivis par Lopez, Greg et le Rouquin, et se dirigèrent à grands pas vers le vaisseau accidenté, non sans s'être munis d'armes protectrices.

Ils parvinrent sur les lieux assez rapidement, mais ne décelèrent aucun signe de vie. A l'intérieur de la carcasse de métal, gisaient de petits corps affreusement mutilés et il était compréhensible que personne n'avait dû échapper à l'accident, lequel semblait avoir été

effroyable.

La voix de C-02 résonna étrangement au moment où Davy donnait le signal du retour.

Ils virent le petit bonhomme penché vers le sol, fixant la terre d'un air apparemment ridicule. Son visage avait revêtu une étrange expression, et c'est à peine s'il eut la force de dire à ses compagnons :

— Là... là... regardez...

Devant lui, il y avait comme une sorte d'empreinte, et un peu plus loin, une autre et une autre encore. Tous ressentirent, sans savoir pourquoi, comme une sourde menace devant cet étrange spectacle, devant ces formes – concrètes et bien distinctes qui s'épalaient sous leurs yeux horrifiés.

Seul C-02 pouvait comprendre l'affreuse vérité qui se dégageait de ce témoignage hideux. Lui seul pouvait ressentir cette impression effroyable, lui seul enfin ne connaissait que trop bien la forme nette et détaillée de ces traces toutes fraîches.

Il leva un visage bouleversé, empli d'une terreur qui semblait le paralyser :

— Les Goziens, souffla-t-il, les Goziens...

Derrière lui, les empreintes de ces abominables créatures se dirigeaient vers la mystérieuse cité que seul l'esprit de Greg continuait à ignorer.

*
* *

Il n'y avait plus aucun doute maintenant sur l'identité de l'ennemi, et il fallait rapidement trouver une solution pour se mettre à l'abri d'une nouvelle attaque.

Davy fit pourtant remarquer que les habitants de la cité ne semblaient pas outre mesure incommodés ou apeurés par cette présence, pas plus d'ailleurs qu'ils ne paraissaient s'inquiéter de la leur.

Mais quel crédit pouvait-on apporter à cette étrange vision, d'autant plus que Greg s'obstinait à affirmer qu'elle n'existait pas.

C-02 haussa les épaules et déclara :

— Je crois plutôt que c'est bien nous qui sommes le jouet d'une illusion. Puisque Goziens il y a, il est maintenant inutile de chercher d'autres explications. Nous sommes simplement les jouets d'une hallucination collective. Et cette cité n'est autre qu'un mirage servant d'appât. J'ai longtemps hésité avant d'en accepter l'idée, mais à présent ma conviction est établie.

Malheureusement celle du Rouquin ne l'était pas et il se mit à gesticuler comme un diable dans un bénitier.

— Mais enfin, comment expliquez-vous alors que notre Lieutenant ne puisse pas la voir ? Non, il y a quelque chose qui ne tourne pas rond. Mirage... mirage... facile à dire. Pourquoi pas la berlue, au point où vous en êtes ? Moi, je la trouve parfaitement réelle. Et puis, trêve d'hésitations. Si vous le permettez, Colonel, je suis volontaire pour aller me rendre compte.

Comme Davy semblait hésiter, il enchaîna immédiatement :

— C'est l'affaire de cinq minutes. Tenez, regardez, c'est tout juste à trois cents mètres d'ici.

Sans attendre la permission de Davy, il s'était dirigé vers les premières maisons qui se dressaient non loin de là.

On le vit bientôt aborder un petit raidillon au sommet duquel se dressait une ferme en pleine activité.

Les minutes qui suivirent furent longues et pénibles pour les observateurs qui, prêts à toute éventualité, se tenaient immobiles, l'arme au poing, cependant que Greg ne cessait de répéter fiévreusement :

— C'est un piège ; je vous dis qu'il n'y a rien du tout.

Ne restons pas ici.

Le spectacle devint hallucinant lorsque le Rouquin se présenta devant le mur d'enceinte. On le vit tâter la muraille avec précaution, puis on distingua son corps qui passait au travers de la matière, tel un spectre de légende.

Sa silhouette se détachait nettement sur le décor qui l'environnait, et tous le virent s'élancer contre l'un des bâtiments dont les murailles paraissaient se fondre à son contact pour lui livrer passage.

Il réapparut à nouveau et fit des signes d'appel à l'adresse de ses compagnons.

— Vous pouvez venir, cria-t-il, vous parlez d'une partie de rigolade...

Immédiatement, obéissant à son appel, tout le monde se précipita dans sa direction et Davy et ses hommes purent à leur tour constater que rien de palpable ne se trouvait devant eux. Les objets, les êtres qui se trouvaient devant eux n'étaient que des images à trois dimensions, ayant toute l'apparence de la réalité.

Mais il fallait bien, qu'on le voulût ou non, se ranger à l'avis de Greg : cette cité n'existait vraiment pas.

Le lieutenant en était d'ailleurs tellement convaincu qu'il ne s'était pas dérangé et qu'il était resté seul auprès de l'appareil détruit, se contentant de regarder ses compagnons.

Lopez était le plus intrigué de tous :

— Tout de même, cette vision existe bien, puisque nous voyons tous la même chose.

— Sauf Greg, riposta le Rouquin en fronçant les sourcils.

— Oui, sauf Greg... sauf Greg... je le sais, mais nous nous occuperons de son cas un peu plus tard. Pour l'instant, il s'agit de suivre son conseil. Puisque c'est un piège, tâchons de nous en tirer s'il en est temps encore.

Davy allait répondre lorsqu'il se passa la chose la plus soudaine et la plus inattendue. Comme sous l'effet d'une baguette magique, l'étrange agglomération, avec tout ce qu'elle possédait d'êtres vivants et de choses, avait disparu à leurs yeux, et ils se trouvaient maintenant sur un terrain désespérément nu et calciné. Près d'eux se prolongeaient assez distinctement les empreintes de pas déjà remarquées par C-02.

Un vent de panique déferla sur la petite troupe, tandis que la voix de Greg leur parvenait soudain :

— Je vous en prie, revenez... revenez vite, sinon vous êtes perdus.

Sans comprendre exactement ce qui se passait, Davy donna l'ordre du repli et ils se ruèrent vers Greg qui accourait à leur rencontre.

— Vite, vite, criait-il, ILS nous ont repérés... Fuyons...

Personne, pas même C-02, ne pouvait mettre en doute les dires du jeune officier, mais ce n'est qu'une fois réunis à l'intérieur de leur engin qu'ils se demandèrent comment leur compagnon avait pu les alerter juste à l'instant où la Cité disparaissait à leurs yeux, alors que les siens n'en avaient jamais enregistré l'image. Comment Greg avait-il pu être averti d'un changement aussi subit, et comment surtout pouvait-il affirmer l'imminence d'un terrible danger ? Danger qui d'ailleurs se confirmait sous l'aspect d'une étrange lueur qui semblait grossir rapidement au-dessus d'eux dans le ciel sans nuage.

Une émotion intense régnait parmi tous les membres de l'équipage et chacun se demandait de quelle façon ils pourraient faire face à l'ennemi qui maintenant se présentait en face d'eux, d'autant plus que les réparations s'avéraient encore très longues, sinon impossibles à mener à bien.

Mais C-02 et Davy étaient décidés à vendre chèrement leur vie, et ils savaient tous deux qu'ils pouvaient compter sur tous leurs compagnons.

— Chacun à son poste.

Les ondes répulsives entrèrent encore en action, et les premiers tirs de barrage furent effectués en direction de l'appareil ennemi qui continuait à se rapprocher lentement, semblant se soucier fort peu de la défense des Terriens.

Puis se fut un cri général. Très haut dans le ciel, venant du Sud, apparaissaient quatre énormes engins identiques au leur. Le renfort

envoyé par A-00 arrivait à une allure vertigineuse.

*
* *

A-00 et B.01, après avoir écouté les rapports détaillés de C-02 et de Davy, se réjouirent tout d'abord d'avoir pu intervenir à temps. En effet, si l'on avait dû abandonner l'appareil accidenté, on n'avait aucune mort à déplorer, si ce n'est celle des occupants de l'engin de reconnaissance.

Mais une ombre passa sur le visage de A-00 :

— Je ne m'explique pas pourquoi l'ennemi a fui le combat à notre arrivée.

— Peut-être s'est-il jugé en infériorité numérique, émit Davy.

— Possible, car nous n'avons aperçu qu'un seul appareil, renchérit C-02, et à ce propos je dois signaler qu'il ne ressemble en rien à ceux dont notre souvenir est imprégné.

Il fit manœuvrer un petit appareil de projection cinématographique ordinaire, et l'on vit apparaître sur l'écran la forme de l'engin ennemi filmé à l'aide d'une lentille polarisante, éliminant ainsi toute source lumineuse et radiante autour de lui. On pouvait ainsi en discerner l'étrange structure, qui paraissait se modifier sous l'effet d'une cause inconnue, mais certainement voulue par ses occupants. L'appareil présentait soit l'aspect d'une boule parfaite, soit celui d'un cylindre rigide, pour quelques instants plus tard prendre la forme d'un croissant cylindrique. L'absence de hublots sur la coque constituait une énigme. La « chose » paraissait taillée d'un seul bloc, et elle se mouvait grâce à une énergie tout à fait indécidable.

C-02 coupa la projection et lâcha :

— Evidemment, cela ne nous avance pas à grand'chose. Quelles que soient les raisons pour lesquelles ils ont cru devoir abandonner la lutte, nous devons sans tarder tout mettre en œuvre pour résister aux Goziens qui, maintenant, savent pertinemment que la Terre possède encore quelques représentants décidés à survivre et par conséquent à se défendre.

A-00 se leva et vint se planter devant Davy et Lopez, sur lesquels il fixa un regard interrogateur :

— Comment expliquez-vous l'étrange intuition du Lieutenant Greg ?

Un peu embarrassé, Lopez se chargea de répondre :

— je ne vois pour l'instant aucune explication qu'une excitation intense, qui permet à certains esprits non pas de prévoir les événements exacts qui vont se dérouler, mais plutôt de ressentir une

angoisse anormale à l'approche d'un danger quelconque.

— C'est également mon opinion, approuva Davy, et je ne vois rien d'étrange à cela.

— Possible, opina B-01 en s'approchant à son tour du groupe, mais il est un fait plus déroutant encore, c'est la non-perception visuelle de la cité chez le Lieutenant Greg, alors que tout le monde a pu constater cette pseudoprésence.

— J'avoue, reconnut Lopez en se grattant doucement le menton, que ce cas exceptionnel nous intrigue beaucoup, mais doit-on vraiment chercher chez notre Lieutenant l'explication désirée ? Connaissiez-vous seulement l'origine de ce phénomène d'optique ?

— Non, bien sûr. Tout ce que nous pouvons affirmer, c'est que ce piège a été imaginé par le génie gozien, mais quant à connaître l'influence exacte que peut avoir ce phénomène sur nos centres nerveux, bien entendu nous l'ignorons.

— Alors, rétorqua Davy un peu sèchement, je ne vois pas en quoi mon fils peut être considéré comme un être exceptionnel.

— Certainement pas, approuva Lopez avec un petit sourire, d'autant plus que je peux vous certifier, en tant que major, que pour servir dans l'arme où sert Greg, il faut faire partie de l'élite de la jeunesse de Terra II, tant au point de vue physique qu'intellectuel. Je dois dire que je ne suis pas opposé à ce que soit effectué, avec les moyens dont vous disposez, un examen ophtalmique sur lui. Il se pourrait que l'ambiance radioactive dans laquelle nous vivons ici soit à l'origine d'une modification de son système optique.

— Je prends note de vos suggestions, continua A-00, et à ce propos je dois vous mettre au courant d'un cas assez inquiétant, qui est peut-être en relation avec celui du Lieutenant.

Il fit quelques pas dans le bureau et reprit sa place au centre du groupe.

— Notre service médical se trouve dérouté actuellement par une étrange maladie, le mot n'est pas trop fort, qui sévit dans la Cité-Laboratoire.

— Une maladie ? s'écria Lopez, de quelle nature ?

Ce fut B.01 qui enchaîna avec sa grâce habituelle :

— Nous l'ignorons pour l'instant. Mais nous avons constaté des troubles de toutes sortes chez les sujets atteints, et principalement des affections nerveuses, circulatoires et même pulmonaires, ce qui tendrait à nous faire supposer que cette étrange épidémie aurait sa source dans la radioactivité ambiante. Mais, chose surprenante, le personnel spécialisé, toujours en contact avec les centrales nucléaires, n'est nullement atteint. Nos relevés démontrent d'ailleurs d'une façon formelle que les malades appartiennent exclusivement aux sections les moins en contact avec nos instruments atomiques.

— Ce serait plutôt, dit Lopez, le contraire qui devrait se produire.

— En effet, et pourtant un fait est certain : tous nos sujets présentent les symptômes d'une intoxication encore inoffensive, mais qui pourrait devenir grave.

A-00 poussa un long soupir et secoua la tête :

— Pourquoi ne nous trouverions-nous pas en présence d'une manœuvre diabolique de la part de nos implacables ennemis ? Peut-on connaître jusqu'où va leur puissance actuelle ?

— N'exagérons rien, fit Davy, car nous serions nous aussi victimes de cette machination. Or, Lopez vous le dira, tous mes hommes sont pour l'instant en parfaite santé. Trop même, ajouta-t-il in-petto.

Mais A-00 n'écoutait plus. Pour lui, maintenant, le danger était maintenant aussi bien extérieur qu'intérieur et cette lutte sur deux fronts l'inquiétait terriblement. Il fallait évidemment s'attendre à une revanche de la part des Goziens qui avaient dû, à n'en pas douter, repérer le refuge souterrain et qui allaient vraisemblablement tout mettre en œuvre pour l'anéantir.

Des dispositions avaient été rapidement prises et déjà la Cité-Laboratoire était environnée d'ondes répulsives. Tous les radarmen étaient à l'affût, toutes les sorties en surface consignées, et l'armement poussé à l'extrême dans cette vaste fourmilière où chacun était fermement décidé à résister par tous les moyens à l'invasion Gozienne, tout en gardant l'espoir de renouveler une fois encore les exploits des valeureux ancêtres qui avaient réussi à repousser l'assaut des monstrueuses créatures.

Davy et ses hommes, de leur côté, avaient reçu les directives spéciales en rapport avec leur aptitude et cela n'était pas pour déplaire à certains, à qui l'inaction commençait à peser.

Greg, de son côté, s'était prêté d'assez mauvaise grâce à l'examen ordonné par A-00, examen qui du reste s'avéra négatif. Mais les jours passaient et le comportement du jeune officier paraissait se modifier considérablement, à tel point que tout le monde commençait à s'en inquiéter.

Judith elle-même avait essayé de connaître les causes de ce mal intérieur qui rongait Greg, et plusieurs fois, lors de leurs rencontres secrètes, elle avait tenté d'obtenir de lui une confession sincère et nette. Mais Greg avait éludé la question chaque fois, haussant nerveusement les épaules.

Pour quelles obscures raisons Greg, si calme d'ordinaire, se sentait-il envahi par une sourde excitation qui non seulement agissait brusquement sur ses centras nerveux, mais également sur son esprit critique ? Par quel mystère en arrivait-il à éviter tout contact avec ses

camarades les plus intimes, et même avec son père ? Judith était la seule personne près de qui il se sentît en confiance, et surtout la seule à laquelle il aurait aimé pouvoir expliquer ce qui se passait en lui.

De violents accès de fièvre le laissaient parfois dans une inconscience presque totale dont il ne parvenait à s'évader qu'à grand'peine, et au prix de violents efforts, comme si une lutte intérieure se livrait dans toutes les fibres de son être.

Plus les jours passaient, plus les crises devenaient fréquentes, et Greg effrayé n'osait plus rejoindre la jeune femme, dans sa crainte de lui donner un lamentable spectacle.

Que se passait-il donc chez Greg ?

Davy et Lopez avaient bien essayé, eux aussi, de connaître la nature d'une aussi étrange excitation, mais tous les calmants administrés par le major étaient jusqu'à ce jour restés sans effet sur Greg, ce qui d'ailleurs intriguait passablement Lopez qui avait de sa propre autorité demandé l'isolement absolu du malade.

— Rassurez-vous, avait-il ajouté à l'intention de Davy, ce n'est certainement rien de grave. Une forme de dépression nerveuse, sans aucun doute. D'ailleurs, s'il le fallait, nos nouveaux amis nous aideraient de leur science. Mais je ne crois pas avoir besoin d'eux pour l'instant.

Pourtant, cette fois, Lopez se trompait sérieusement. Evidemment, il ne pouvait connaître les pensées intimes de A-00 qui, dès qu'il apprit l'isolement de Greg, s'empressa de convoquer sa fidèle collaboratrice, B-01 :

— Il faut que cet homme soit placé sous une surveillance constante. Son cas m'intéresse particulièrement et vous ne devrez pas hésiter à employer tous les tests nécessaires pour arriver à un résultat positif en ce qui le concerne.

Un peu intriguée, la jeune fille ouvrit ses grands yeux :

— Pourtant, d'après le Major Lopez...

— Au diable celui-là, grommela le « gamin ». J'ai dans l'idée que nous ne sommes pas encore au bout de nos surprises avec... le Lieutenant Gregory Davy.

CHAPITRE XIII

Le major Lopez, avant de se retirer, se tourna vers Greg :

— Inutile de vous frapper, mon cher ami, dans quelques jours vous serez sur pied si vous suivez mon traitement, d'autant plus que je vous sais assez énergique pour m'aider dans ma tâche. Avez-vous besoin de quelque chose ?

Greg dut faire un effort presque surhumain pour répondre un « non » catégorique. Il craignit un instant que Lopez vienne lui serrer la main, et il redouta cet instant particulièrement, cri tique pour lui. Mais le major, toujours désinvolte, lui lança un « salut » amical et disparut dans le couloir.

C'est alors que Greg sentit le désespoir l'envahir brusquement comme une marée qui déferlait sur lui et qu'il ne pouvait plus endiguer malgré sa volonté. Il avait senti venir la crise, et monter en lui les atroces douleurs qui, de plus en plus fréquentes, torturaient ses chairs et ses os. Il avait senti pour la première fois les muscles de son bras droit se roidir en d'étranges convulsions dont il ne s'expliquait pas l'origine, tandis qu'une fièvre intense le secouait. Pour rien au monde il n'aurait voulu avouer à Lopez ce mal insidieux qui le minait aussi bien physiquement que moralement, car en lui-même il « savait » maintenant que rien, plus rien ne pourrait désormais le sauver.

Pendant plusieurs minutes encore, il fut aux prises avec cette fièvre intolérable qui brusquement et sans motif apparent se calma, le laissant tout endolori et dans un état de dépression telle qu'il eut tout juste la force de saisir le verre d'eau posé à côté de lui. Il but avidement et se laissa retomber sur sa couche, complètement désarmé.

Quelle était donc cette horrible influence qui s'acharnait sur lui, essayant de l'arracher à ce monde auquel tout son être semblait s'accrocher désespérément ? Quels étaient donc ces étranges troubles nerveux qui lui ravissaient parfois tous ses souvenirs et lui donnaient l'impression de glisser dans un gouffre noir et sans fin, vers de monstrueuses ténèbres dont l'atroce perspective semblait l'attirer impitoyablement ?

Oui, que signifiait tout cela ?

Longtemps, il chercha à déceler les causes de ce mal inconnu, et toutes sortes d'idées s'emmêlaient dans son crâne surexcité, mais aucune ne prenait vraiment corps. Alors, il recommençait encore... encore... analysant ses moindres réactions, guettant le moindre indice. Puis ce fut soudain comme un éclair immense dans sa tête, comme une révélation effrayante qui l'emplit d'horreur.

Non... ce n'était pas possible... ce n'était pas vrai... Il se sentit

prêt à hurler, mais les sons s'arrêtèrent dans sa gorge contractée, tandis qu'une foule d'idées envahissaient son esprit et qu'une sorte de torpeur bienfaisante l'entraînait hors du monde normal. Il réagit néanmoins avec l'énergie du désespoir et toute la force dont il se sentait encore capable.

Il SAVAIT maintenant.

Puis il pensa à Judith, et son cœur, ou du moins ce qu'il en restait encore, se serra douloureusement. Judith... Qui sait si elle n'avait pas parlé de ce qu'elle savait ? Qui sait si Judith n'avait pas révélé à tout le monde cette télépathie incompréhensible dont il était l'objet ? Qui sait si A-00 et ses collaborateurs n'étaient pas déjà au courant de la vérité ? Peut-être cherchaient-ils en ce moment un moyen de le détruire, ou de l'étudier comme une bête curieuse... Il fallait qu'il sache... qu'il sache... qu'il sache... avant qu'il ne soit trop tard.

*

* *

Déjà les événements se précipitaient dans la Cité-Laboratoire, que les longs mugissements des sirènes emplissaient lugubrement.

L'alerte était venue de la coupole d'observation amovible quelques instants après sa deuxième émergence de la journée. Les observateurs n'avaient pas été longs à se rendre compte du danger, face à l'épouvantable vérité. Les fouilleurs de surface avaient révélé aux alentours des empreintes significatives dont l'image seule glaçait de terreur les descendants du Roi Gimon.

Cela n'avait été qu'un cri.

Les Goziens !

Il ne pouvait y avoir aucun doute, les traces fraîches dans la neige poudreuse étaient bien celles des monstrueuses créatures dont on avait toujours ignoré l'origine et le but exact. Voilà maintenant qu'elles avaient découvert le refuge secret des Terriens.

Ordres brefs... mugissements des sirènes... branle-bas de combat... il fallait agir vite. A-00 et Davy s'étaient rués vers la coupole d'observation où ils purent à leur aise faire manœuvrer les fouilleurs de surface.

Il fallait en effet se rendre à l'évidence. A quelques centaines de mètres à peine, un ou plusieurs appareils goziens s'étaient posés. On pouvait s'en rendre compte à l'excavation laissée par le poids des engins dans la glace et aux longues traînées brunes provenant sans aucun doute des tuyères ou des réacteurs. Et tout autour, les empreintes bien nettes et bien distinctes de ces immondes créatures.

A-00 se tourna vers le chef du groupe :

— Comment se fait-il que les radars n'ont pas décelé la venue de ces engins ?

— C'est à n'y rien comprendre, avoua l'autre, ou plutôt... j'ai peur de comprendre.

— Expliquez-vous.

— Je crains que nous n'ayons à lutter contre un ennemi qui dispose d'un pouvoir extraordinaire. Celui de se rendre invisible à volonté, et quand il le juge utile.

Quelques instants plus tard, A-00 réunissait dans son cabinet tous ses collaborateurs et prenait ses décisions. L'instant était critique et, d'une seconde à l'autre, il fallait s'attendre à une attaque massive de la part des Goziens. Cette attaque serait brève et implacable, tous le savaient. Le moindre relâchement de surveillance pouvait être fatal. Le seul espoir résidait dans la puissance des ondes répulsives émises au maximum autour du laboratoire. Restaient ensuite les armes atomiques dont ils étaient largement pourvus. Mais s'avéreraient-elles efficaces devant celles des Goziens ?

Inexorablement le filet se rétrécissait autour de la Cité-Laboratoire. De son côté, Davy ne restait pas inactif, malgré le souci que lui causait l'état de Greg. Tous ses hommes avaient reçu des consignes bien définies et une fois de plus, Powel et Chang avaient été replacés dans leurs fonctions auprès de leurs compagnons. Des dispositions immédiates furent prises pour la colonie féminine de M^{me} Berger qui fut placée dans un bâtiment central, plus abrité et certainement plus résistant en cas de combat à l'intérieur de la cité.

Mais la situation était certainement plus grave qu'on ne le supposait, et un simple coup d'œil d'A-00 sur le graphique qu'on lui présentait lors de la séance privée lui apprit que l'état des personnes atteintes par les radiations empirait de jour en jour, ou plutôt d'heure en heure. De nouveaux cas étaient signalés un peu partout dans la cité, mais, par un mystère inexplicable, aucun de ceux qui restaient en contact continuuel avec les appareils et instruments atomiques ne figurait sur les listes.

On eût dit qu'un mal qui rongeaient les habitants de la Cité servait de prélude à l'horrible fléau qui menaçait de l'extérieur.

Une lutte terrifiante et inégale se trouvait déjà engagée. La nervosité avait atteint l'équipage même du *Comet*, et chacun aurait préféré se battre plutôt que de rester dans cette situation où il se sentait impuissant devant le danger qui se précisait d'une minute à l'autre.

— Il y a sûrement quelque chose à faire, grommela Manconi. Madona, c'est à devenir fou.

— Nous n'allons tout de même pas nous laisser bousiller sans nous défendre, s'écria Deloof en frappant du poing contre la cloison de

métal. Moi, je commence à étouffer ici.

— Qu'attendent-ils pour se manifester ? Renchérît Ferraby.

Le Rouquin, toujours aussi calme, eut un petit rire étouffé :

— Qui sait ? Tout cela est peut-être du bluff, après tout. Ou alors, c'est comme l'Arlésienne.

— Que veux-tu dire ? demanda Lopez en fronçant les sourcils.

— Ben oui, dans l'Arlésienne, on en parle toujours, et on ne la voit jamais. Les Goziens, c'est pareil. Oui, bien entendu, on voit leurs traces, enfin c'est les « moutards » qui le disent. Mais qui nous prouve que ce sont bien des Goziens ? Je parie que vous n'avez pas réfléchi à tout cela.

Ça pourrait être n'importe quoi venu de n'importe où, à moins que nous ne soyons l'objet d'une psychose un peu particulière. Il paraît qu'autrefois, sur la Terre, le monde était sujet à ces sortes d'hallucinations collectives. Une fois, c'était le monstre du Loch-Ness, une autre fois le vampire de Dusseldorf, une autre fois encore les soucoupes volantes. Tout le monde y croyait, tout le monde en parlait, mais personne ne les voyait jamais... comme l'Arlésienne !

— Cela suffit, cria Powel hors de lui et faisant face au jeune radio. Ce n'est guère le moment de faire de l'esprit.

— Ce n'est pas le moment non plus de nous énerver et de perdre la tête, punctua Davy en sortant une cigarette. Nos ennemis comptent certainement beaucoup sur cette guerre des nerfs.

Il allait se retirer lorsque l'écran du visiophone s'éclaira et l'image de A-00 s'y inscrivit. Le chef de la Cité-Laboratoire le demandait et Davy vint se placer devant la caméra microscopique, tandis que le visage de A-00 prenait une expression grave. Auprès de lui se tenait B-01, toute pâle et immobile.

Il tendit vers Davy le dossier qu'il tenait dans ses mains.

— Il faut que je vous voie immédiatement, Colonel Davy... immédiatement. Il s'agit de votre fils.

Davy se sentit pâlit, mais resta maître de lui :

— Greg ?

— Oui, je vous en prie, venez. Venez vite, et amenez, le Major Lopez avec vous.

Quelques instants plus tard, les deux hommes rejoignaient A-00 et B-01 qui les attendaient dans le vaste bureau.

Le Chef de la Cité-Laboratoire posa son regard sur le dossier placé sur le bureau de métal.

Il parut embarrassé pour parler le premier, tellement l'émotion qui l'étreignait était intense, et le visage qu'il tourna vers Robert Davy reflétait l'embarras dans lequel il se débattait intérieurement. Puis, brusquement, il se décida :

— Je m'en doutais depuis longtemps, mais je n'avais aucune

preuve.

Il prit le dossier et l'ouvrit sous les yeux de Davy et de Lopez :

— C'est absolument effroyable, et je ne sais comment...

— Pour l'amour du ciel, qu'est-il arrivé à Greg ? Où est-il ?

Ce fut B-01 qui répondit d'une voix étrangement grave :

— Il s'est enfui de la chambre qu'il occupait, et il reste introuvable. Mais nous faisons le nécessaire pour le retrouver, avant... qu'il ne soit trop tard.

— Je fais appel à tout votre sang-froid, messieurs. Ce que vous allez apprendre dépasse certainement l'imagination, mais c'est pourtant la pénible vérité.

— Je vous écoute.

*

* *

Greg s'était levé lentement et avait prêté l'oreille. Dans le couloir, aucun bruit. C'était le moment. Il fallait en profiter s'il voulait revoir Judith et lui parler, savoir enfin ce qu'elle avait dit ou pas. Et puis, il y avait aussi ce besoin de la revoir, ne serait-ce qu'une dernière fois peut-être. Car, malgré tout ce qu'il savait maintenant, il était certain d'une chose : il aimait la jeune femme de tout son être, de toute cette chair torturée qui commençait à se plisser par endroits.

Il passa devant une glace fixée sur le panneau d'une armoire de métal et jeta un regard. Déjà le miroir lui renvoyait une image qui n'était plus la sienne, et il se sentit envahir par une terreur paralysante qui le suffoqua un instant. L'horrible évolution avait commencé, légère certes, mais suffisante pour qu'il s'en rende compte.

Il n'y avait plus un instant à perdre. Il se rua vers la porte et fonça dans le couloir. Il dut s'arrêter pour reprendre son souffle et maîtriser la cruelle douleur qui rongeaient tous ses membres. Il sentit comme une atroce brûlure dans son estomac et ses viscères, sa langue était en feu et ses oreilles bourdonnaient étrangement.

Dans quelques instants, il serait trop tard... trop tard... Il atteignit la galerie latérale conduisant à la garderie sans rencontrer âme qui vive. Pourvu que Judith soit encore en Service... Il commençait à se faire tard... Il fonça encore, butant à chaque pas, le souffle court.

Il dut à deux, reprises se blottir dans un renforcement pour éviter d'être repéré, mais il eut la chance d'atteindre le local sans être remarqué. Il poussa le panneau et fit irruption dans le bureau de Mrs. Wyman.

— Greg...

Elle le regarda sans comprendre, puis s'avança vers lui.

— Greg... vous êtes souffrant... c'est de la folie...

Il sentait qu'elle examinait son visage tout en lui parlant et que l'inquiétude commençait à la gagner.

— Dites-moi la vérité, Judith. Avez-vous révélé quelque chose au sujet de ce qui s'est passé l'autre jour ici ? Dites-moi la vérité, il faut que je sache.

— Non, Greg, bien sûr que non...

Il poussa un profond soupir :

— Il ne faut pas... il ne faut pas leur dire.

Un spasme violent le secoua et ses jambes fléchirent. Il tomba sur les genoux en se tordant les poignets. Elle l'aida à se relever et il s'arc-bouta contre la table basse qui était à sa portée.

Il désigna la grande salle derrière le mur de verre épais.

— Où sont-ils ?

— Nous les avons évacués sur l'ordre de A-00, vers le centre de la Cité. Je terminais à peine l'inventaire de certains objets lorsque...

Elle ne put en dire davantage. Tandis qu'elle parlait, elle voyait le visage de Greg se transformer peu à peu. Non, ce n'était pas une illusion, tout était bien réel, ces taches brunes sur la peau, ces plis qui se creusaient au coin des lèvres et autour des yeux, ces croûtes dures qui brillaient dans les cheveux de-ci de-là, ces mains qui se tordaient dans des craquements d'os terrifiants.

Et elle voyait Greg, incapable maintenant de lui parler, fixer sur elle un regard étrangement pâle où se reflétait encore quelque chose d'humain.

Alors elle réalisa à son tour, et elle poussa un cri déchirant. Puis elle perdit connaissance et tomba lourdement sur le sol.

Greg aurait voulu se précipiter vers Judith, la saisir une fois de plus entre ses bras et la rassurer sur ses intentions, mais il n'eut ni la force ni le courage. Pour lui maintenant, le monde extérieur lui paraissait tout différent et tellement lointain qu'il se sentit un moment perdu dans une sorte de brouillard qui lui ôtait tout réflexe humain.

Pourtant, dans un dernier sursaut de volonté, il réussit à se saisir d'un lourd cendrier de métal et le jeter sur l'écran du visiophone qu'il venait de voir s'éclairer à l'instant. Non... non... il ne fallait pas qu'ils le voient... non... non, pas son père surtout !

Le tube cathodique vola en éclats, empêchant ainsi toute relation avec l'extérieur.

Mais il était certain que l'alarme avait dû être donnée, et que, d'un instant à l'autre, on allait accourir vers le bureau de Judith.

Au prix d'efforts inouïs, Greg se traîna vers la porte blindée et actionna le mécanisme de fermeture, puis, complètement à bout de souffle, il se laissa choir à même le sol, non loin du corps de Judith toujours inerte, abandonnant toute résistance physique et morale à la

transformation cellulaire qui s'accomplissait maintenant à un rythme extraordinaire.

CHAPITRE XIV

Seul le bureau de Mrs. Wyman n'avait pas répondu aux appels lancés par le Central Visiophonique et l'alerte avait été immédiatement donnée dans la Cité.

La chasse au monstre allait commencer par l'isolement du bloc 602, dont Mrs. Wyman avait la direction.

— Je me refuse à accepter vos explications, ne cessait de répéter Davy effondré sur son siège. Voyons, Lopez, dites quelque chose...

Lopez avait une fois de plus jeté un regard vers le dossier déposé sur le bureau et tout pâle lui aussi, cherchant des mots qui ne lui venaient pas, il avait posé sa main sur l'épaule de son vieux compagnon de lutte.

— Il faut se rendre à l'évidence, Robert. Et si douloureux que soit le cas de Greg, le fait est malheureusement indéniable. Il existe une parenté étroite entre Greg et les Goziens.

— Mais c'est ridicule... inconcevable... Voyons, réfléchissez un peu.

— Connaissez-vous l'origine de votre fils adoptif ? Riposta A-00. Non, n'est-ce pas ? Dans ce cas, pourquoi ne pas accepter le résultat de nos tests ? Il est facile de se rendre compte, d'après l'examen du sang du Lieutenant, que ses cellules présentent les mêmes caractéristiques que celles des Goziens et des monstres enfantés par les femmes de la colonie Berger. Ce sont des êtres comme le Lieutenant Gregory Davy qui sont responsables de cette monstrueuse progéniture, et nous sommes tous formels à ce sujet-là. Il reste évidemment à éclaircir leur énigmatique origine. Pour l'instant, je suis au regret de ne pouvoir vous en dire davantage.

Il se leva et vint vers le colonel Davy :

— Croyez, Monsieur, qu'il m'en coûte infiniment de vous dire cela, mais...

— Je sais que c'était votre devoir, coupa Davy. Je le comprends parfaitement. Qu'allez-vous faire maintenant ?

A-00 s'approcha d'un visiophone et entra en communication avec le central. Toutes ses directives avaient été scrupuleusement suivies et déjà le bloc 602 était encerclé par un cordon de « Défenseurs de la Cité » prêts à entrer en action.

Il y eut une rapide communication entre A-00 et le responsable du central, au cours de laquelle il fut question de la disparition de Mrs. Wyman que l'on supposait être restée à l'intérieur du bloc en compagnie de Greg. On avait bien essayé de pénétrer dans la garderie, mais toutes les issues étaient bloquées de l'intérieur.

A-00 coupa la communication et se tourna vers Davy :

— Je crains bien qu'il ne nous faille employer la manière forte.

Davy s'était avancé, le visage bouleversé. Il avait soudain vieilli de plusieurs années.

— Laissez-moi lui parler... laissez-moi faire.

— Ce serait inutile, répondit A-00. Voyons, Colonel, essayez de comprendre. Votre... fils est en ce moment en pleine mutation, il n'a plus rien d'humain... ce n'est plus un homme... est-ce que vous comprenez ce que je veux dire ? Tous ces malaises, toutes ces surexcitations dont il était l'objet depuis quelque temps étaient un prélude à cette métamorphose dont nous avons pu constater personnellement les rapides débuts. Seulement, nous n'avons pas encore les preuves nécessaires pour affirmer une telle vérité. Croyez que j'ai bien souvent souhaité de me tromper, et B-01 également...

Le visiophone s'éclaira. A-00 brancha et se plaça dans le champ des caméras.

— Nous venons de recevoir une communication interphonique du bloc 602. Mrs. Wyman est à l'appareil... elle est saine et sauve et demande à vous parler...

— Passez-la-moi immédiatement.

Il manipula divers instruments sur un tableau d'ébonite noir et bientôt la voix de Judith résonna dans le haut-parleur :

— Allô... Judith Wyman à l'appareil... Judith Wyman...

— A-00 vous écoute. Parlez.

Un silence lourd, puis la voix reprit :

— Ne vous faites aucun souci à mon sujet. Je n'ai rien à craindre de... Greg.

— Pourquoi n'essayez-vous pas de fuir ? Que se passe-t-il ? Devons-nous vous envoyer une aide quelconque ?

— Non, surtout pas. Ne faites rien. Greg... ou du moins celui qui a été Greg est à quelques pas de moi, contre le panneau de sortie... m'interdisant toute fuite. Mais cela n'a aucune importance... je sais qu'il ne me fera aucun mal... pas à moi...

On l'entendit sangloter dans l'appareil, puis elle reprit :

— Oh... c'est horrible... horrible... je n'ose plus regarder dans sa direction... Et pourtant je sais qu'il souffre, comme jamais il n'a souffert... ce doit être certainement encore plus terrible pour lui...

Nouveaux sanglots.

A-00 se tourna vers le colonel Davy dont le calme apparent le surprit un instant.

— Vous ne devriez pas rester ici, lui dit-il. Major Lopez, occupez-vous du Colonel, je vous prie.

Mais Davy secoua la tête et repoussa d'un geste l'intervention de Lopez.

— Non, soupira-t-il, j'ai le droit de savoir. Je vous en prie,

oubliez qui je suis, cela n'a plus d'importance maintenant.

A-00 le regarda un instant, puis rétablit la communication avec le bloc 602 tandis que dans la salle faisaient irruption B-01, Mme Berger et l'équipage du *Comet* ; tous les visages portaient la marque d'une émotion profonde.

— Allô, Judith ? Pouvez-vous me décrire exactement ce que vous voyez ?

— Non, je n'en aurais jamais ni la force ni le courage, et Greg ne m'approuverait pas.

— Mais Greg n'existe plus, Judith, c'est un Gozien que vous avez devant vous. Etes-vous folle ou inconsciente ?

Entre deux sanglots étouffés, la jeune femme répondit :

— Tout m'est égal à présent, vous pouvez penser ce que vous voulez. Vous n'attendez qu'une chose, le moment de vous emparer de lui et de le détruire. Ce n'est pas de votre haine qu'il a besoin, mais de votre aide et de votre compréhension. Greg ne vous veut aucun mal, je le lis clairement dans ses yeux. Il souffre assez d'être obligé de rester là, devant moi, impuissant, devant mes regards effrayés... comme une bête curieuse... Oh, je vous en supplie, ayez pitié de lui.

Des larmes coulaient sur les joues de Davy. Lopez le voyait pleurer pour la première fois de sa vie sans doute. Il y eut encore un long silence que n'osa rompre A-00. Il s'apprêtait à rétablir la communication lorsqu'un choc sourd ébranla la pièce. Au même instant, A-00 recevait une communication visiophonique de la coupole d'observation.

— Alerte à tous les postes de combat. L'ennemi vient d'attaquer. Nous vous signalons la pénétration d'un contingent gozien par le sas Nord-est de la Cité.

*

* * *

Nul ne pouvait dire le nombre d'appareils goziens qui s'étaient posés près de l'ouverture, car les radars étaient restés muets. A peine si sur la glace on pouvait déceler quelques traces et quelques empreintes indiquant la présence d'appareils ennemis.

Il faut croire que les ondes répulsives n'avaient désormais plus aucun effet sur eux, et que les Goziens en avaient trouvé le remède.

Leurs ondes de chocs avaient eu raison de l'ouverture Nord-est, qui avait volé en éclats, livrant passage aux premiers contingents goziens qui maintenant se groupaient en vue d'une attaque massive. Mais la réaction des descendants du Roi Gimon devait fort heureusement être immédiate et sans pitié.

Le dispositif de défense mis au point par A-00 et Davy

fonctionna comme prévu. Sans se soucier des immeubles prudemment évacués, les armes atomiques entrèrent en action, pointées vers l'ennemi, toujours invisible, mais que l'on devinait aisément. Les obus thermonucléaires explosèrent par dizaines, répandant leurs dangereuses radiations localisées sur un faible rayon autour de l'objectif. Des pans de murs s'écroulèrent, pulvérisés complètement, donnant naissance à une large brèche empestée d'une acre fumée noire qui se dissipa rapidement.

Le spectacle qui s'offrit alors aux yeux des « Défenseurs de la Cité » était si terrifiant que, pendant de longues minutes, personne n'osa émettre le moindre son. Tout là-bas, devant eux, parmi les décombres, leur apparaissait une scène de cauchemar et de fantasmagorie. Le sol était couvert de débris informes de corps goziens, emmêlés dans un chaos hallucinant et indescriptible. Des membres recouverts d'une peau réticulée, purulente par endroits, racornie en d'autres... les uns écrasés sous le poids de blocs de métal, les autres baignant dans une mare de gélatine visqueuse dont l'odeur écœurante prenait à la gorge.

Ceux qui se trouvaient encore protégés par les rayonnements invisibles avaient fui et les fouilleurs de surface décelèrent aussitôt les traces brunes des réacteurs sur la glace.

Le premier contingent gozien abandonnait la partie.

Une joie délirante s'empara alors des combattants de la Cité, tandis que d'autres dispositions étaient rapidement prises par A-00 et ses collaborateurs.

Déjà une équipe s'employait à dégager le sas Nord-est et à réparer les dégâts. Le combat avait été bref et n'avait même pas duré vingt minutes. Il était à craindre que si l'ennemi revenait, en masse cette fois, le sort de la Cité serait réglé dans le même laps de temps, mais pour l'instant A-00 se refusait à envisager l'éventualité d'une telle catastrophe. Certes, cette première victoire, qu'il qualifiait de totale, lui était agréable, mais il ne comprenait pas pour quelle obscure raison l'ennemi avait fui avec une telle rapidité, sans même avoir riposté une seule fois.

Revenu dans son bureau, il donna encore des ordres, puis, se tournant vers Davy, qui paraissait avoir repris un peu de son aplomb :

— J'en viens à me demander si c'est la puissance destructive de nos armes qui a mis les Goziens survivants en fuite, ou bien si c'est simplement la crainte des radiations atomiques qu'elles dégagent.

Il y eut un long silence que nul n'osa rompre, car personne, malgré la gravité de l'heure, ne pouvait oublier le cas de Greg.

Et Judith ? Que devenait-elle ? La surveillance du bloc 602 ne s'était nullement relâchée, et A-00 en eut la confirmation par une rapide communication avec le central.

Judith demandait à lui parler. On la lui passa aussitôt.

— Je vous écoute. Que se passe-t-il ? Que comptez-vous faire maintenant ? Il faut en finir avec cette situation ridicule.

— Ecoutez-moi, c'est très important. La métamorphose de Greg est actuellement achevée. Il est toujours à la même place, il me regarde, mais je vois qu'il ne souffre presque plus. Tout à l'heure, il a parlé... faiblement, et j'ai compris ce qu'il voulait : tout simplement vous dire quelque chose.

— A moi ? Ecoutez, Judith, mon temps est très limité. Les Goziens nous attaquent en masse, nous sommes dans une situation très critique, et je ne saurais écouter davantage des bêtises de ce genre. Tout cela est ridicule et ne mène à rien, je le regrette, mais je dois prendre toutes les dispositions nécessaires.

Il y eut comme un souffle rauque dans l'appareil et le bruit d'une respiration haletante. Tous se regardèrent et A-00 n'eut pas le temps de couper la communication.

Une voix étrange et monocorde résonna dans le haut-parleur :

— Il faut que vous m'écoutiez... il le faut... je ne suis pas votre ennemi... ayez confiance en moi. Il vaut mieux que nous nous parlions sans nous voir, la vue du corps qui est maintenant le mien vous serait certainement trop répugnante, mais je n'y puis malheureusement rien. C'est à mon père, tout au moins celui que j'ai appelé ainsi, lorsque j'étais à votre image, que je m'adresse. Il ne faut pas qu'il ait de la peine, car, quelles que soient mes origines, il n'y a que son souvenir qui compte pour moi. Oui, voyez-vous, je raisonne normalement, comme je l'aurais fait il y a quelques jours, ou même quelques heures, et pourtant je ne suis plus le même être. Tout en moi a changé, tout s'est modifié, mais j'ai tellement souffert que je n'ai même pas la force de m'en réjouir ou de m'en affliger. Je suis un Gozien et je l'ai toujours été. Maintenant, tout est clair dans ma mémoire. Je ressens certaines choses qui m'échappaient avant, et grâce à la métamorphose qui s'est également opérée dans mon esprit, je puis comprendre et expliquer beaucoup de mystères. Voilà pourquoi je tiens à ce que vous m'écoutiez.

Il y eut un instant de silence lourd, et la voix affaiblie leur parvint à nouveau :

— Pour que vous puissiez accepter l'importante déclaration que j'ai à vous faire, il faut d'abord que vous sachiez tout de mon origine, comme j'en ai connaissance moi-même maintenant. Il est exact que le Temps n'a plus pour les Goziens cette valeur intrinsèque que vous lui assignez, car à bord de leurs engins, la colossale armée gozienne se libère de toute contingence matérielle, un peu à la manière du *Comet* dans l'interespace. Toute une galaxie est maintenant aux mains de mes congénères, quelque part dans l'univers, à plusieurs millions d'années-

lumière de la vôtre. Et il est bien exact aussi que ceux que vous combattez actuellement sont les mêmes guerriers qui furent autrefois aux prises avec les sujets du Roi Gimon. Oui, tout cela est vrai, mais ce que vous ne savez pas, c'est qu'à la suite de leur cuisante défaite, la première dans notre histoire, l'État-major gozien décida d'employer une autre tactique pour venir à bout de votre race. Mais hélas, pendant ces deux cent mille années qui se sont écoulées sur Terre votre globe a donné naissance à une nouvelle humanité qui était à sa pleine apogée lorsque les premiers contingents arrivèrent. Livrer une nouvelle bataille était bien aléatoire, car les Goziens se trouvaient maintenant en face de près de trois milliards de Terriens qui, sans posséder le génie de la civilisation du Roi Gimon, n'avaient pas moins la volonté et la puissance d'une organisation redoutable.

« Il fallait trouver autre chose. Et l'on trouva. Quelques représentants mâles et femelles de votre race furent enlevés par nos commandos et étudiés dans nos laboratoires. Le résultat fut que nos experts biologistes arrivèrent à créer de toutes pièces un être morphologiquement identique aux Terriens, et cela grâce à diverses fécondations pratiquées artificiellement et selon le processus génétique inhérent à votre race. On conserva la structure des chromosomes entrant dans la composition des cellules germinales, avec quelquefois certaines modifications apportées à quelques gènes dominants, de manière que les nouveaux sujets puissent capter, sans même s'en douter, des influx psychiques qui leur seraient judicieusement projetés à travers l'espace, grâce à un « émetteur de pensées » pourvu d'un puissant amplificateur psychospatial. Selon une méthode apparentée à celle du professeur Moggy, ces êtres furent pendant quelques mois soumis à une éducation artificielle. Leurs cellules nerveuses furent imprégnées de notre science personnelle, afin que ces êtres puissent par la suite posséder les extraordinaires facultés créatrices sur lesquelles on comptait beaucoup. Ils furent ensuite déposés sur Terre, un peu partout sur le globe, et abandonnés à leur sort.

Il y eut un nouveau silence, pendant lequel on ne perçut que la respiration rauque du narrateur :

— Je fis moi-même partie de ces êtres. Les uns furent recueillis par des familles charitables, d'autres élevés par le gouvernement, mais peu importait pour les Goziens, puisque cette nouvelle génération, malgré sa faible minorité, devait conduire l'humanité terrienne à sa perte. Ces êtres là se révélèrent sans exception comme des créatures de génie. En l'espace de quelques années, ils imaginèrent de nouvelles machines, bouleversèrent les théories de la mécanique, créèrent de nouvelles bases dans le domaine nucléaire, poussèrent plus avant les travaux sur l'armement mondial, excitèrent l'instinct de domination

des Terriens. En un mot, ils accomplissaient, sous l'emprise de l'influx psychique dirigé sur eux, une mission bien définie : donner aux Terriens ce que la nature leur refusait encore, autrement dit une civilisation trop avancée, et les obliger de ce fait à se détruire eux-mêmes jusqu'au dernier. Il faut croire que les Goziens avaient vu juste, car en quelques années l'homme fut dépassé par ses propres créations et une guerre impitoyable, menée avec des engins dont on ne soupçonnait pas les terribles conséquences, extermina complètement cette pauvre humanité.

Il y eut un autre silence que A-00 mit à profit pour demander :

— Et vous, comment se fait-il que vous n'ayez pas agi comme ceux de votre espèce ?

— Pour la raison bien simple que je fus emmené sur Terra II pendant mon jeune âge, et que je ne reçus jamais, là-bas, le moindre influx psychique.

— Cette mutation brusque dans votre système cellulaire, était-elle prévue, ou bien est-ce seulement l'effet d'une erreur initiale ? demanda Lopez à son tour.

— Non, elle est une suite logique aux modifications génétiques apportées aux cellules originelles. Mais les Goziens comptaient sur une destruction rapide des Terriens avant que ne se produisent ces effets.

— Quel but se proposaient-ils en unissant ces créatures aux femmes de la Terre ?

— Aucun, puisque l'apparition d'une progéniture mi-terrienne mi-gozienne ne changeait rien au projet. Mais c'était une chose qu'il était impossible d'éviter. Aucune intelligence remarquable chez ces êtres-là, je m'en suis rendu compte personnellement. Toutefois, ils ont la faculté d'émettre leurs pensées sur une longueur d'ondes à peu près identique à celle qui nous était propre et qui nous permettait de « recevoir » les directives de nos maîtres. J'en ai fait d'ailleurs l'expérience il y a quelque temps. Mais le temps presse, et maintenant vous devez me faire confiance. Il n'y a qu'un moyen pour vous d'éviter une invasion Gozienne, et ce moyen, je le connais depuis peu.

D'un même élan, A-00, B-01 et Davy s'étaient avancés vers le haut-parleur. Ce fut Davy qui, d'une voix étrangement faible, demanda :

— Un moyen ? Lequel ? Peux-tu nous l'indiquer ?

— Il est simple, mais il n'y a pas une seconde à perdre pour le réaliser... sinon il sera trop tard. L'énergie atomique est totalement inconnue des Goziens. Il serait trop long de vous expliquer les différentes sources de leur puissance actuelle, mais un fait est bien certain : les radiations atomiques sont néfastes aux organismes comme le mien. Votre corps peut supporter un pourcentage d'unités Roentgen cent fois supérieur au nôtre. Nos cellules se désintègrent au contact

d'une radiation un peu importante.

A-00 eut un geste de nervosité :

— J'ai déjà envisagé cette solution, mais il ne faut pas oublier que nous aussi, nous subissons les effets de la radioactivité à l'intérieur de la Cité, et que...

— Vous êtes dans l'erreur, coupa la voix au timbre métallique, dans l'erreur la plus complète. Ce n'est pas une élévation du taux des radiations que vous avez à craindre, mais plutôt le contraire. Vos statistiques vous le prouvent formellement.

Ce fut comme un éclair dans l'esprit de A-00. Son regard croisa celui de B-01 et se posa ensuite sur Davy.

— Voulez-vous dire, poursuivit-il, que notre organisme se comporte à la manière inverse de celui des Goziens ?

— Exactement. N'oubliez pas que la civilisation du Roi Gimon, dont vous êtes issus, était une civilisation purement atomique ; votre constitution garde en elle les propriétés acquises au contact permanent des effluves radioactifs. Votre organisme est régi par les mêmes lois. Vous devez sans tarder répandre à la surface du sol des nappes radiantes qui seront tout d'abord concentrées autour de votre Cité et qui, par la suite, devront être intensifiées et recouvrir la surface entière de la planète. Si vous y parvenez, vous êtes sauvés.

Evidemment, les déclarations de celui qui avait été Greg devaient être contrôlées sans attendre, mais il n'en restait pas moins qu'elles avaient porté un grand coup aux conceptions de A-00. Il restait le cas bien particulier, non seulement de l'équipage du *Comet*, mais encore de la colonie Berger. Là encore, tout le monde dut avouer son impuissance à trouver une solution quelconque, et une nouvelle fois la voix au timbre métallique vint à leur secours.

S'adressant au colonel Davy, elle dicta en termes précis les éléments d'une formule qui pouvait leur permettre de réaliser rapidement un carburant synthétique ayant les mêmes propriétés que celui que le *Comet* avait déjà utilisé.

— Mais surtout, Colonel Davy, ne perdez pas de temps. Ces formules font partie de l'instruction artificielle à laquelle j'ai été soumis et qui me reviennent en mémoire maintenant. Vous pouvez me faire confiance.

Il y eut un nouveau silence, coupé seulement par le déclic caractéristique du mécanisme de la porte blindée de la garderie.

Puis la voix reprit à nouveau :

— Mrs. Wyman va venir vous rejoindre. Il n'y a plus aucune raison qu'elle reste ici plus longtemps. D'ailleurs il est temps pour moi de mettre fin au dernier chapitre de ma vie. Pourtant il y a encore une chose que je tiens à ce que vous sachiez, Colonel Davy. J'emporte avec moi le regret de ne plus être l'homme que vous avez connu. Si un jour

vous revenez sur Terra II, faites comprendre à celle qui fut ma mère que je l'ai beaucoup aimée et que ma dernière pensée sera pour vous deux. Adieu, père.

Il y eut un bruit sec, puis plus rien.

Lopez avait posé sa main sur l'épaule de Davy qui serrait nerveusement les lèvres, pour mieux garder en lui l'émotion profonde qu'il ressentait, mais déjà A-00 donnait rapidement des ordres, tandis que tout le monde se précipitait hors de la bâtisse en direction de la garderie. Nul ne fit attention à Judith Wyman qui avait rejoint le groupe des défenseurs, laissant derrière elle la porte du bloc 602 largement ouverte.

Les premiers arrivants n'eurent pas le courage de franchir le seuil de la garderie, tellement le spectacle qu'ils avaient devant les yeux dépassait en horreur tout ce qu'ils auraient pu imaginer. Au milieu de la pièce, à côté d'un pistolet ultra-sons, gisait une effroyable masse informe, où l'on distinguait surtout, dirigées vers la porte, les deux monstrueuses pattes en formes de crochets hérissés de pointes cornées, et dont on avait à plusieurs reprises décelé l'empreinte à la surface du sol. De la plaie béante coulait un liquide jaunâtre et visqueux qui se répandait sur le tapis de mousseline, en dégageant une odeur nauséabonde.

Lopez s'était retourné vers Davy, hésitant, et complétement désespéré :

— Non, mon vieux, n'entrez pas, ça ne servirait à rien.

*

* *

Quelques heures plus tard, les premières bombes radioactives explosaient à la surface du sol, tandis qu'à l'intérieur étaient intensifiées brusquement les radiations atomiques émises par les centrales nucléaires. L'exposé de Greg s'était avéré exact, après un contrôle du Corps Scientifique.

Un bâtiment spécialement aménagé avait été affecté à l'équipage du *Comet* et à la colonie Berger, afin qu'ils se trouvent à l'abri de tout rayonnement nocif, du moins jusqu'à ce que les techniciens de B-01 aient mis au point le carburant synthétique dévoilé par Greg. Un espoir immense avait maintenant envahi les Terriens, et Davy et ses hommes étaient certains de vivre les derniers instants de cette aventure tragique, avant leur retour prochain sur Terra II.

Le péril gozien allait être jugulé rapidement, et bientôt la Terre entière abriterait une nouvelle race, une nouvelle civilisation régie par de nouvelles lois. Le passé était mort, seul l'avenir comptait pour A-00 et ses collaborateurs. Et c'est avec courage et confiance qu'ils

l'abordaient, fiers de leur œuvre et de leurs sacrifices. L'avenir serait peut-être meilleur, mais pour cela il faudrait lutter sans cesse contre les pièges de la nature trop souvent hostile à l'homme.

*
* *

L'instant du départ approchait et l'équipage, confiant lui aussi, prenait ses dispositions pour caser à l'intérieur du *Comet* la colonie Berger que l'on emmenait sur Terra II. Ce fut A-00 lui-même qui annonça à Davy la réalisation définitive du fameux carburant. Les essais en laboratoire étaient concluants et il n'y avait maintenant plus aucune raison pour éterniser la situation.

Davy vit une ombre passer sur le visage du « gamin ». B-01 s'était avancée légèrement :

— Il y a encore une chose que vous ignorez, Colonel.

Elle déposa sur le bureau plusieurs clichés provenant d'un microscope électronique :

— C'est la façon dont se reproduisent les Goziens. Oui, je comprends votre étonnement, et Greg n'a certainement eu ni le temps ni l'envie de nous le dire, mais peu importe, car nous l'avons découvert nous-mêmes pendant ces dernières quarante-huit heures. Sans la mort d'un des petits monstres de la colonie Berger, nous ne l'aurions sans doute jamais su. Or, il se trouve que le résultat de nos observations prouve que, chez eux, la mort engendre la vie. Dès qu'un Gozien a cessé de vivre, certaines de ses cellules aux structures particulières se développent rapidement et selon les lois d'une biologie qui nous échappe. En elles sont contenus tous les éléments vitaux, entretenus par un protoplasme riche en protéines de toutes sortes. Ces cellules subissent ensuite le processus normal de la bipartition pour former un être complet. Ce qui est grave, c'est que la mort d'un seul Gozien peut donner naissance à plusieurs nouveaux êtres. Cela expliquerait alors beaucoup de choses : leur nombre effrayant, leur besoin d'expansion et leur soif de conquête. C'est une race qui s'étend comme le feu dans la forêt, car ils sont régis par les lois d'une nature différente de la nôtre. Nous avons constaté avec effroi cette étrange reproduction à la fois sur le corps de ce petit monstre, ainsi que sur celui... de Greg. Nous les avons incinérés sans attendre plus longtemps.

Davy avait froncé les sourcils.

— Je rends hommage à votre science, mais...

— J'irai droit au but, trancha B-01. Toutes les femmes de la colonie Berger sont, par le fait de leurs relations avec les Goziens, contaminées par ces germes particuliers. Diverses prises de sang nous

l'ont confirmé. Un jour ou l'autre, à la mort des sujets, ces germes se développeront avec la même rapidité. L'avenir de notre race est en jeu, celui de la vôtre également. Nous ne devons pas prendre un tel risque. Car un jour il sera trop tard pour enrayer ce fléau.

— Que comptez-vous faire alors ?

A-00 et B-01 regardèrent fixement Davy, et le colonel comprit immédiatement :

— Mais enfin, pourquoi ne pas chercher une autre solution ?

— Il n'en est pas d'autre.

— Et si nous prenons soin d'elles ? Sur Terra II peut-être...

— Notre résolution est prise. Nous sommes responsables de l'avenir, ne l'oubliez pas.

— Il y a tout de même le cas de Madame Berger, de la señora Menendez, et de...

Il n'osa prononcer le nom.

— Judith Wyman ? Ignorez-vous ce qu'elle était pour Greg ? Non, je vous le répète, nous ne pouvons faire aucune discrimination. Quelle preuve avons-nous qu'elles ne sont pas contaminées elles aussi ? Dans les examens du sang, ces germes sont apparents chez les unes, invisibles chez les autres, et il nous serait difficile de faire un choix rationnel. Un jour ou l'autre, ces tares reprendront le dessus, et c'est l'humanité entière qui périra. Elles doivent disparaître très rapidement ainsi d'ailleurs que leur immonde progéniture. Rassurez-vous, elles ne sont au courant de rien, toutes les précautions sont prises. On leur fait croire que vous reviendrez les chercher, et que vous partez les premiers pour Terra II.

Davy sentit l'indignation monter en lui.

— Jamais je ne pourrai tolérer une chose pareille. C'est un crime, un assassinat, vous n'avez pas le droit...

Deux gardes armés de fusils atomiques venaient d'entrer dans la pièce, encadrant Robert Davy, tandis que A-00 secouait lentement la tête :

— Un jour, peut-être, vous comprendrez que j'avais raison. Il est temps que vous repartiez chez vous, Colonel. Tout est prêt, j'ai donné des ordres en conséquence. Vos hommes sont déjà à bord du *Comet*. J'aurais aimé que vous compreniez et que nous nous quittions bons amis. Il ne me reste plus qu'à vous souhaiter un bon voyage de retour. Tous nos vœux vous accompagnent, Colonel Davy.

*

* *

Une heure déjà que le *Comet* a pris son essor et qu'il a disparu dans le ciel gris de l'Antarctique. Une heure déjà que M^{me} Berger et

quelques-unes de ses compagnes ont vu leurs semblables gravir les échelons de fer de l'énorme engin et disparaître à l'intérieur de la coque. Elles entendent encore le bruit sec du lourd panneau de métal se refermant sur eux.

Toutes font des projets d'avenir. On parle de Terra II, de ce qu'on on va pouvoir y faire, le climat est tellement doux, l'air y est sain... les gens tellement accueillants... tellement charmants... ce n'est qu'une question de jours. Un autre engin plus spacieux va venir. Enfin, tout ce cauchemar est terminé... bien fini... et l'on ne prend pas garde à ces petits picotements qui chatouillent si agréablement les narines... Parbleu, on a bien autre chose en tête...

Judith elle-même, dans son coin, a l'air absente... tout le monde respecte son chagrin et elle, pas plus que les autres, ne s'inquiète de l'étrange odeur picotante qui emplit la pièce... Il est vrai que tout est si rapide... les pensées elles-mêmes flottent dans la tête avec une légèreté extraordinaire... mais l'esprit ne les saisit plus... petit à petit, c'est comme un brouillard de plus en plus épais qui s'élève... et tout devient noir, léger, vaporeux... on ne s'est même pas rendu compte que tout a changé, et que l'on n'a plus rien de commun avec cette planète que les hommes ont appelée la Terre et qui fait, dit-on, partie d'un Univers maintenant lointain... lointain... lointain...

CHAPITRE XV

Robert Davy n'écoutait même pas l'accusation donnant lecture de ses déclarations. Peu lui importait maintenant tout ce qui pouvait se passer autour de lui dans ce Tribunal Militaire présidé par le Général Bergen. Un instant, son regard se posa sur deux hommes, assis, comme lui, un peu plus loin, sur le même banc des accusés. Deux hommes blessés également, l'un à la tête, l'autre au bras, deux hommes qui attendaient, comme lui, le verdict qui mettrait fin à cette dérisoire comédie.

Farley Powel et le Rouquin étaient les seuls survivants, avec Davy, de l'équipage du *Comet*. Jamais ils n'oublieraient l'instant où tous avaient crié de joie en apercevant le sol de Terra II. Jusqu'à leur dernier souffle, ils reverraient les appareils de la Commission Spatiale foncer sur eux et cracher leurs projectiles meurtriers, sans se soucier de leurs appels désespérés. Non, cela, jamais ils ne pourraient l'oublier.

Il fallait que la Commission se soit sentie bien fautive pour redouter le retour du *Comet*, et il eût été certainement plus simple de l'abattre sans tarder plutôt que de risquer un scandale. Le Gouvernement s'en mêlerait, la presse également et la population apprendrait rapidement ce qu'on désirait lui cacher par tous les moyens.

Maintenant il était trop tard. Davy avait eu le procès qu'il réclamait. A huis clos, certes, mais un procès tout de même, et il fallait vite en finir. Cette histoire n'avait que trop duré.

Tout le monde avait écouté Maître Mercadier, le défenseur, avec patience, et plutôt par respect que par intérêt. Sa plaidoirie ne changerait rien aux décisions des jurés.

Le général Bergen se tourna alors vers Farley Powel et le Rouquin.

— Avez-vous quelque chose à ajouter aux déclarations qui viennent d'être faites ? Le Tribunal vous écoute.

Les deux hommes se levèrent et ce fut Powel qui prit la parole :

— Absolument rien, mon Général, si ce n'est que nous sommes de tout cœur avec le Colonel Davy. Si tout était à recommencer, nous le ferions sans l'ombre d'une hésitation. C'est tout.

C'est dans la peine que l'on peut juger du véritable caractère d'un homme, et cette constatation fit beaucoup de bien à Davy. Powel avait peut-être des défauts, son caractère n'avait peut-être pas toujours été un modèle, mais il avait un cœur et il était surtout loyal.

— Colonel Robert Davy, le Tribunal vous écoute.

Davy s'était levé péniblement. Cette fois, ils ne l'empêcheraient

pas de parler et de leur dire ce qu'il avait sur le cœur.

— Je sais fort bien, mon Général, que je n'ai rien à attendre de ceux qui se donnent le droit de me juger, mais je ne réclame pas leur clémence. J'estime avoir agi comme n'importe quel être humain aurait dû le faire, face aux hommes et face à Dieu. Certes, j'ai été contre le projet de la Commission, car je n'avais nullement confiance dans l'entreprise, il est exact que j'aie désobéi à mes supérieurs devant un ordre insensé, et il est exact encore que je vous accuse tous d'être les seuls responsables de la mort de mes compagnons. Vous avez tué des hommes que j'avais réussi à sauver à plusieurs reprises et que je ramenaïs vivants à leurs familles, vous les avez tués pour ne pas que l'on connaisse vos erreurs, et non pas parce que nous restions muets aux ordres de nous rendre aux sommations qui nous ont été faites, ainsi que vous osez le prétendre. Vous osez aussi me reprocher d'avoir anéanti, lors du retour, le satellite artificiel conçu pour espionner les Terriens. Oui, je l'ai fait, car j'en avais donné ma parole d'officier à A-00. Nous n'avons plus le droit d'agir de la sorte à l'égard de la nouvelle race terrienne. Ils ont des droits, eux aussi, de même que nous. C'est tout ce que j'avais à ajouter.

Il y eut un long silence gêné, pendant que le Tribunal se retirait pour délibérer, puis ce fut la lecture du verdict.

Farley Powel et le Rouquin furent radiés de leurs cadres et privés de tous les avantages que leur procuraient leurs métier et grade respectifs. Quant à Davy, le Tribunal restait évidemment sur ses positions et reconnaissait unanimement l'insubordination de l'accusé devant le haut commandement de Terra II.

Toutefois, en reconnaissance des services rendus tout au long d'une carrière mouvementée, on lui offrait une fonction civile dans les bureaux de l'armée pour qu'il puisse conserver le bénéfice de sa retraite. Mais Davy devinait la rage sourde qui grondait dans l'esprit de Bergen qui ne l'avait pas quitté du regard. Combien il devait regretter de n'avoir pu obtenir le peloton d'exécution pour cet homme qui devenait son pire ennemi, en même temps que l'idole de la planète entière.

Davy se leva et remit à Maître Mercadier un pli cacheté.

Avant de quitter la salle, il confia à son défenseur :

— Dites-leur de ma part que je refuse leur proposition. Ils trouveront sous ce pli ma démission dûment datée et signée. Vous voyez que, moi aussi, j'avais pris mes dispositions.

Dans le couloir, Geneviève l'attendait. Il la rejoignit sans se soucier de la douleur cuisante qu'il ressentait à la jambe gauche. Eux aussi, maintenant, avaient un nouvel avenir devant eux...

FIN

[1] Echange de gènes d'un chromosome à l'autre.